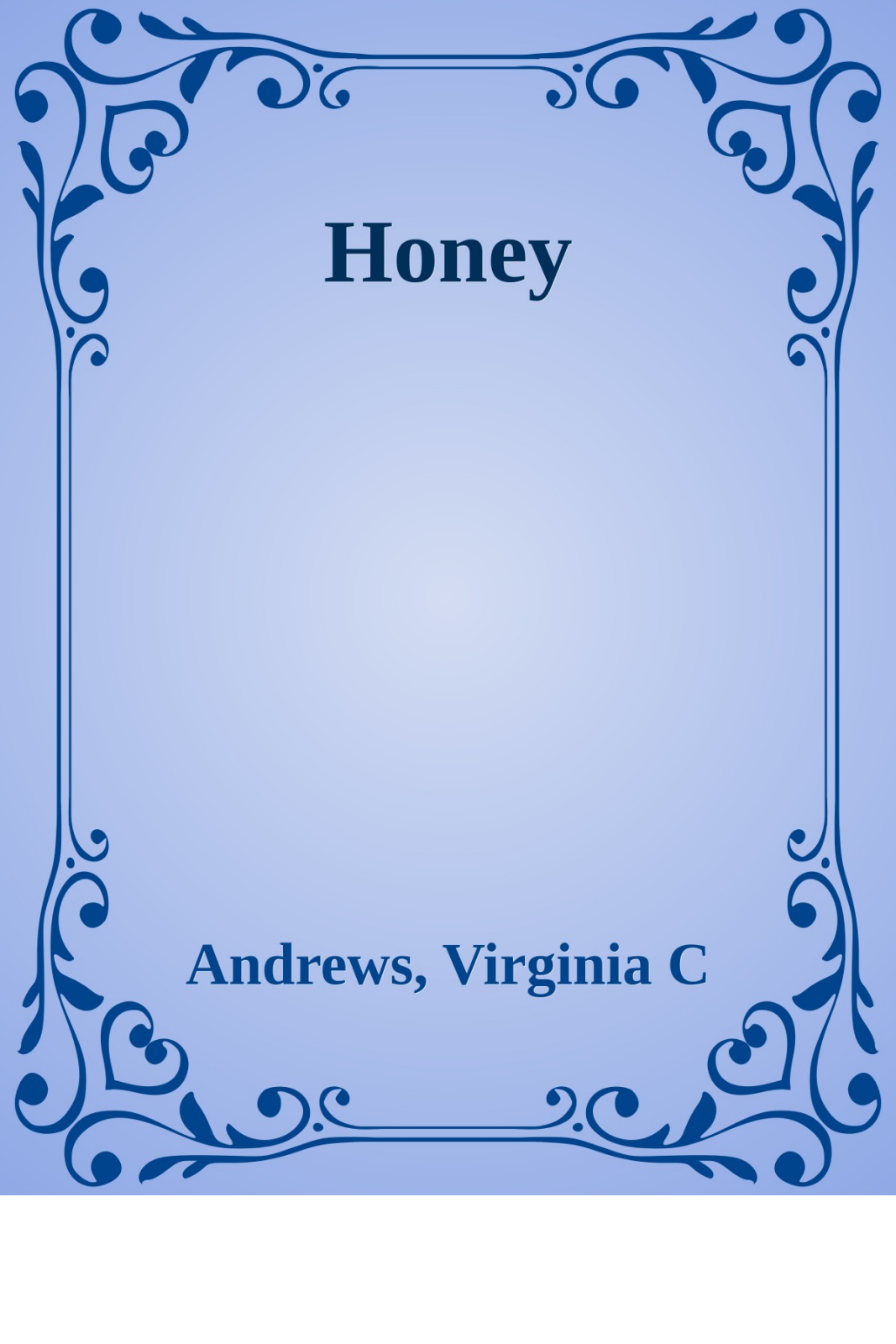


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Honey

Andrews, Virginia C

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



VIRGINIA C. ANDREWS®

ÉTOILES FILANTES



Honey
Roman

À dix-sept ans, Honey n'a jamais quitté sa ferme de l'Ohio, tenue par la poigne de fer d'Abraham Forman, aïeul honni, redouté par le reste de la famille : ses adorables parents, l'oncle Simon – magicien des fleurs traité comme un esclave par le grand-père –, enfin, l'oncle Peter, lumière et joie de la maisonnée.

Première tragédie de l'existence de Honey : la mort de Peter. Il venait de lui faire don d'un Stradivarius, violon d'exception qui devait bouleverser sa vie.

Elle se lie d'amitié avec un camarade de classe pianiste virtuose. Dès lors, les foudres de l'aïeul se déchaînent contre elle avec une violence incroyable. Quel sinistre secret dissimule une telle hargne ? Peu importe, puisque Peter, le cher oncle disparu, veille sur elle. Et son violon sera son sauveur.

VIRGINIA C. ANDREWS

ÉTOILES FILANTES – 4 *Honey*

Titre original : HONEY

Prologue

Nous étions au printemps, j'allais avoir dix-sept ans. Ce fut alors que j'eus la révélation d'un secret traumatisant concernant ma famille. J'en demeurai pétrifiée, glacée d'effroi. Allais-je me transformer en statue de sel comme la femme de Loth, coupable d'avoir jeté un dernier coup d'œil sur sa chère Sodome, ainsi qu'on le lit dans la Bible ?

Mon père et ma mère auraient tous deux souhaité m'épargner la découverte de ces zones d'ombre, enfouies dans les souterrains de la mémoire familiale où elles auraient dû rester scellées à jamais.

— Honey, à sa naissance, chacun reçoit en partage un fardeau particulier, me confia un jour mon père. Triste héritage, transmis d'une génération à l'autre. Parfois, il t'appartient de porter ce joug et personne, même tes proches, même ceux qui ont pour toi la plus grande affection, ne peuvent t'en délester.

« En réalité, plus tu aimes celui-ci ou celle-là, plus tu t'efforces de lui dissimuler les noirceurs dissimulées dans les replis de ton cœur.

— Pourquoi ces cachotteries, Papa ?

Un sourire récompensa ma candeur.

— Petite Honey, ma fille, on veut toujours être parfait aux yeux de l'être aimé.

Parfait. Immaculé. Que jamais le diable ne laisse sur le nom des siens son empreinte sulfureuse. Cela, tout au moins, je le savais déjà. La pureté du nom devait être préservée à jamais. Cet idéal ne m'était pas destiné.

D'ici peu, je devais apprendre pourquoi.

Chapitre I

ÉVITER LES ADIEUX

Le drame se produisit au mois d'avril. J'étais en terminale. L'avion de mon Oncle Peter s'écrasa dans le champ sur lequel il épandait de l'engrais chimique. Selon un témoin, le moteur fut pris de hoquets et s'éteignit très vite. Peter n'avait que trente-cinq ans. Ce garçon était le premier fiancé que la famille m'avait attribué, pour me taquiner. Une douzaine de fois, il m'avait prise comme passagère dans son avion et chaque vol m'avait procuré plus de plaisir et d'excitation que le précédent. Ces acrobaties aériennes m'arrachaient des hurlements, joie et épouvante mêlées. Je souriais, béate, comme le font les passagers des montagnes russes dans le Castle Rock Fun Park, après une descente vertigineuse. Le parc d'attraction se trouvait à quelques kilomètres de Columbus. L'oncle Peter m'y emmenait souvent.

Il était de cinq ans seulement le cadet de son aîné, mon père, mais leurs personnalités étaient si différentes qu'ils semblaient appartenir à deux générations séparées par des siècles. Le plus souvent, Papa donnait l'impression d'avoir hérité tout le sérieux et la dévotion du grand-père Forman. L'un et l'autre se tuaient à la tâche pour arracher le meilleur rendement aux cinq cents arpents de céréales, activité à laquelle il fallait ajouter un poulailler et quelques vaches. Les œufs et le lait, pour l'essentiel, étaient destinés à notre propre consommation. L'aïeul écoulait le surplus sur les marchés des environs.

Les bâtiments, la terre, les volailles et les bêtes, tout lui appartenait encore. Grand-père Forman faisait en sorte que personne ne l'oublie, surtout pas Simon, mon oncle à la mode de Bretagne, relégué dans une soupenote au-dessus de la grange. Simon se trouvait ainsi à pied d'œuvre tous les matins, proclamait l'aïeul. Une des nombreuses tâches de Simon, en effet, consistait à traire les vaches dont il avait par ailleurs la responsabilité. Il était le fils de Tess, première épouse de Grand-père, elle-même veuve d'un précédent mari, Clayton, dont le camion avait été heurté de plein fouet par un tracteur et sa remorque. En ce temps-là, Clayton était employé dans la ferme de l'aïeul.

Nourrisson lorsque Tess convola en justes noces avec l'ancien patron de son défunt mari, Simon avait toujours été considéré par son beau-père comme un enfant illégitime, un bâtard. Traité avec dureté, il s'était vu rejeter hors du cercle familial.

L'idiot du village, ni plus ni moins ; Simon avait supporté avec une patience infinie le mépris qui s'attachait à cette position indigne.

En de très rares occasions, tout le monde se trouvait réuni autour de la table sombre pour un repas précédé par le bénédicité. Assis à la place d'honneur, Grand-papa Forman tenait à l'œil son petit monde : Peter, mon père, ma mère, Simon, Honey. La bonne chère, la convivialité artificielle, en ces heures d'exception, ne pouvaient faire oublier le gouffre séparant les uns des autres.

Grande, bien découpée, ma mère dissimulait sa silhouette harmonieuse sous des vêtements trop lâches, informes. Pas une once de maquillage ; jamais on ne la voyait franchir le seuil d'une parfumerie, encore moins celle d'une boutique d'esthéticienne. Elle portait en chignon son ample chevelure auburn. Les jours de fête, lorsque la coquetterie reprenait un peu ses droits, je l'aidais à nouer sur la nuque cette masse soyeuse, retenue par un ruban de satin. Maman n'était pas native de l'Ohio. Immigrée russe, elle avait débarqué aux États-Unis vers dix-huit ans, en compagnie de sa tante Ethel, apparentée à la famille par alliance.

Simon était notre athlète. Son père ne mesurait pas moins de un mètre quatre-vingt-dix et pesait ses cent cinquante kilos. Le fils avait grandi très vite ; beaucoup trop vite au gré de Grand-père Forman. Sans mâcher ses mots, celui-ci affirmait que cette croissance foudroyante aspirait les forces vives du cerveau. Simon dépassait d'une tête tous les garçons de son âge. Maigre, efflanqué, il émanait plutôt de sa silhouette voûtée une impression de fragilité. Maladroit, mais rude à la tâche. Les travaux pénibles que lui confia très tôt l'aïeul firent de lui un gaillard solide, bien charpenté. Étant gosse, j'adorais me jucher sur ses épaules, mes petits poings crispés dans sa tignasse semblable à la crinière d'un cheval.

Galopin, il détestait l'école, collectionnait les mauvaises notes. Il s'en fallait de peu qu'il ne fût catalogué parmi les débiles mentaux, l'aïeul affirmait tout au moins avoir reçu cette confiance des enseignants successifs qui durent se colleter avec un élève si difficile. Pour ma part, je n'ai jamais ajouté foi aux calomnies du grand-père. Du fond du cœur, je comprenais le point de vue de Simon, incapable de fixer son attention sur le tableau noir quand la nature l'attirait avec tant de force. Les yeux tournés vers l'extérieur, il n'écoutait pas les paroles prononcées par le maître, mille fois plus intéressé par le vol

d'un oiseau ou même les volutes affolées d'un insecte.

Quand il eut douze ans, Grand-père Forman retira le gamin de l'école. Sans demander l'avis de personne. L'enfant n'émit aucune protestation et prit possession de son pauvre domaine, dans le fenil de la grange. Sans égard pour son jeune âge, l'aïeul le mit au turbin : « Tu t'occuperas du bétail, tu iras dans les champs ». En plus de son labeur quotidien, Simon s'était découvert une passion pour les fleurs. Son jardin faisait l'admiration de tous. Jusqu'au vieux tyran qui se trouvait contraint de reconnaître les dons exceptionnels de l'adolescent, capable de faire s'épanouir la beauté à partir d'une simple graine. On appelle ça avoir « la main verte », paraît-il. Ma mère et moi recevions un traitement privilégié ; combien de fois Simon ne venait-il pas déposer chez nous comme une offrande un magnifique bouquet fraîchement cueilli, admirablement composé d'essences diverses dont le parfum semblait un avant-goût du paradis. Qu'un individu si fruste d'apparence pût concevoir tant de grâce étonnait ma mère et me laissait perplexe.

Il était difficile de paraître grand à côté de Simon. L'Oncle Peter y parvenait presque. Il était d'une minceur extrême, au point de paraître filiforme. Doté d'un solide appétit, pourtant, autant que mon père ou Simon, à cette différence qu'il ne tenait pas en place. Chargé d'énergie jusqu'à la gueule, le genre d'homme qui s'est dépensé toute la journée et en redemande le soir. Toujours une plaisanterie à la bouche, il chantait, il dansait, il était la vie même. Son corps évacuait l'excès de nourriture ainsi que les matelots balancent par-dessus bord les effets les plus lourds de la cargaison pour empêcher le bateau de sombrer. Il portait long ses cheveux d'un blond très pâle, ses yeux verts pétillaient au-dessus de dents éclatantes qui souriaient dans toutes les directions. Sa bonne humeur était communicative, on ne pouvait passer un moment avec lui sans se sentir réconforté. Grand-père constituait l'exception qui confirmait la règle. L'aïeul se méfiait d'un sourire ; de son point de vue, le rire le plus pudique devait être considéré comme une fissure dans la muraille spirituelle qui tenait le diable à distance.

À l'occasion, lorsque Simon avait la permission de partager notre repas, l'Oncle Peter le provoquait dans une partie de bras de fer. Il plaçait sa main fine au modelé presque féminin dans la grosse pogne de son adversaire et celui-ci s'amusait des efforts éperdus de l'autre pour tenter de le faire plier, fût-ce de quelques centimètres. Une fois, emporté par la frénésie du jeu, Peter investit ses deux bras, puis son corps entier dans le duel. Oncle Simon demeurait assis, imperturbable, sans bouger d'un pouce, un vrai rocher. Il dévisageait Peter avec l'humour narquois d'un éléphant harcelé par une souris. Papa et Maman s'esclaffèrent. L'aïeul lança des anathèmes et des insultes

dirigés contre l'un ou l'autre, sans doute contre les deux à la fois. Il ordonna que l'on mît fin à cette mascarade dont la niaiserie troublait la fin du repas familial. La voix, cependant, manquait du mordant et de l'autorité qu'il adoptait vis-à-vis de son fils ou même de sa belle-fille lorsqu'il exigeait l'accomplissement immédiat d'une tâche quelconque, ou donnait un ordre auquel il n'était pas question de répliquer.

J'ai toujours eu l'impression que Grand-père Forman manifestait plus d'indulgence envers l'Oncle Peter, comme s'il avait un faible pour lui. Pour lui, à l'exclusion de toute autre personne. D'après les photos, il semblait évident que Peter tenait beaucoup de sa mère. C'était peut-être là l'explication de cette tendresse inavouée de l'aïeul : il contemplait le fils et voyait la mère. Jennie, la sœur de Tess, que Grand-père avait épousée un an après son veuvage, Tess étant décédé d'un cancer du sein. La cadette lui avait donné deux fils : Papa et l'Oncle Peter.

Simon n'était encore qu'un bambin, il avait besoin d'une mère. Hélas, huit ans plus tard, Jennie succombait à son tour. Si le vieux gardait au fond de sa carcasse un semblant de chaleur humaine, il la réservait pour son benjamin, ce grand escogriffe charmeur et joyeux, le portrait de la seule femme qu'il avait peut-être aimée, un tant soit peu.

Grand maman Jennie avait laissé la réputation d'une femme charmante, au tempérament égal. Elle avait toujours traité Simon comme s'il s'était agi de son propre fils, sans se soucier des grommellements de son époux. Après qu'elle eut été emportée par une crise cardiaque, le pauvre enfant avait connu l'exil dans la grange, décision lamentable que Jennie n'aurait jamais tolérée de son vivant. Oncle Peter me l'avait souvent répété. Même Papa devait l'admettre. Dans tous les autres domaines, de l'avis général, incapable de tenir tête à son terrible époux, la pauvre Jennie s'était laissé mener par le bout du nez, exploitée jusqu'à ce que mort s'ensuive. Accusation si terrifiante que je n'osais même pas y songer. Levée à l'aube, après de longues heures de lessive, cuisine, tâches ménagères, on la voyait souvent entamer une seconde journée de travail dans les champs, au coude à coude avec son mari.

L'aïeul professait une éthique religieuse bien pratique puisqu'elle l'exemptait de toute responsabilité concernant les événements dont étaient victimes les membres de sa famille, ses amis et ses relations. S'il leur arrivait malheur, il fallait en chercher l'origine dans les turpitudes commises par la victime ou dans ses mauvaises pensées. Dieu, déclarait-il, nous punissait ici-bas comme au ciel. S'il arrivait malheur à un être apprécié de tous pour sa gentillesse, il fallait se

rendre à l'évidence : aveuglés par les apparences favorables, nous n'avions pas su voir quel serpent se trouvait tapi dans le cœur du sinistré, nous ignorions les fautes commises dans son passé. Il appartenait à Dieu seul de tout voir et de tout connaître.

L'aïeul insistait sur ce point avec tant de véhémence que j'en arrivais à considérer le Créateur comme un super espion dont l'œil implacable me surveillait nuit et jour. Si je m'écartais, fût-ce d'un iota, des Commandements enseignés par le Livre, Sa vengeance serait fulgurante. Je serais foudroyée à l'instant même.

Par conséquent, Grand-père Forman gardait les yeux secs aux enterrements. Quand l'atroce nouvelle de l'accident d'avion nous fut communiquée, il enregistra le choc sans manifester d'émotion. Tête baissée, l'aïeul acceptait le châtiment divin. Peu après, il sortit reprendre ses activités, comme à l'accoutumée.

Maman vécut la disparition de Peter comme un drame. Son désespoir fut poignant, interminable, rien ne pouvait la consoler. Enlacées, nous versâmes des torrents de larmes sans trouver le moindre réconfort. Papa fit retraite pour prendre dans la solitude un deuil qu'il ressentait profondément. Je n'en doutais pas. Simon exprima sa douleur d'une autre façon. Il allait et venait dans sa grange comme une bête furieuse, les outils volaient contre les parois. Puis nous vîmes le malheureux courir hors de son repaire, étreindre un arbuste de belle taille planté sept ans auparavant et dans un effort titanesque inspiré par son chagrin, le déraciner.

Grand-père le désapprouva aussitôt.

— Il est cinglé. Dieu le punira pour avoir commis cet acte contre nature.

Ce soir-là, assise sur les marches du porche, je contemplais les étoiles. Il m'avait été impossible de prononcer un seul mot de la prière rituelle, impossible de rien avaler. Rendre grâce au Seigneur dans ces circonstances, c'était impossible. Je ne Le remerciais de rien, pas même de notre pain quotidien.

Pour l'aïeul, boudier la nourriture représentait un péché capital. Plutôt que d'encourir ses récriminations, je me contraignis à donner le change. J'ingurgitais quelques bouchées recrachées en cachette. C'était à Maman qu'incombaient tous les travaux domestiques. C'était elle qui du matin au soir trimait pour que la maison soit bien tenue, les hommes vêtus de propre, la table toujours bien garnie. Elle parvint à refouler ses larmes, mais ses reniflements horripilaient le vieux.

— La volonté de Dieu s'est accomplie, gronda-t-il. Ces enfantillages sont un affront, surtout pendant le repas. Je vous prierai de garder

votre dignité.

Je jetai un coup d'œil sur mon père, dans l'espoir qu'il réagirait. Le regard lointain, perdu dans la souffrance, il n'écoutait pas. À l'inverse de l'Oncle Peter, Papa était un homme paisible. Cette tranquillité apparente n'excluait ni la force de caractère ni la compassion. Pourtant le fils était trop souvent dans l'ombre du père à mon gré. En mon for intérieur, je ne pouvais m'empêcher de déplorer l'ascendant considérable de l'aïeul sur Papa. À soixante-dix ans passés, Abraham Forman n'avait rien perdu de sa vigueur, même si son maintien voûté altérait un peu sa superbe en le faisant paraître moins grand qu'il n'était. Une image le représentait à mes yeux, celle d'un poing fermé. C'était ainsi qu'il allait dans l'existence, clos sur ses certitudes, maître de lui, dangereux peut-être. Le cou fort était planté sur des épaules athlétiques. Le labeur physique auquel il s'était adonné toute son existence avait musclé ses longs bras, sans empêcher la naissance d'une petite bedaine. Une barbe de deux ou trois jours assombrissait souvent son visage buriné, tanné par la vie au grand air. Grand-père se rasait le moins souvent possible, par souci d'économie. Les lames n'étaient pas faites pour être gaspillées. Beau garçon dans sa jeunesse, il avait dû plaire aux femmes. Mon père avait hérité du nez droit, des yeux noirs, ténébreux, du menton volontaire. La stature était chez lui plus délicate, la silhouette mince tout aussi musculeuse, mais les proportions restaient moins imposantes. Après avoir examiné avec attention les portraits de Grand-mère Jennie, j'en étais arrivée à la conclusion qu'elle avait transmis à son fils la mansuétude qui faisait tant défaut à l'époux. Taciturne, âpre au travail, mon père l'était. Mais jamais il ne ferait sien le cœur de pierre de l'aïeul.

Celui-ci, l'œil implacable, s'adressait à ma mère.

— Quoi qu'il advienne, la vie continue. Le Seigneur nous envoie les joies et les peines. Telle est Sa volonté. Sachons l'accepter.

Non sans provocation, afin de mettre en pratique ses belles paroles, il mangea ce soir-là comme un ogre. Il attendit en vain que nous fissions de même. Quel soulagement, à la fin du repas, de pouvoir enfin se soustraire à la vigilance de ce regard terrible !

À l'occasion de mon dixième anniversaire, l'Oncle Peter m'avait offert un authentique Stradivarius. Un cadeau luxueux, une extravagance ! Pendant des jours, Grand-père Forman ne décolléra pas. Pensez donc, une telle quantité d'argent fichue en l'air ! Cependant Oncle Peter n'avait pas investi son capital au hasard. Après plusieurs cours pris à l'école, je lui avais confié mon enthousiasme, le plaisir que me procurait le simple fait d'avoir un violon entre les mains.

— Voilà ce qui manque à notre bonheur, un peu de musique,

s'était exclamé Peter. De la vraie musique ! Honey est la seule qui puisse combler cette lacune.

Il avait financé de sa poche mes leçons particulières. Mon professeur, M. Clarence Wengrow, se montrait encourageant : j'avais un talent naturel pour jouer de cet instrument. Très vite, il recommanda mon inscription dans une académie de la ville voisine. L'aïeul, bien sûr, ne voulut pas en entendre parler. Il entraînait dans une colère noire chaque fois que quelqu'un avait l'audace d'aborder ce sujet pendant les repas, devant la famille rassemblée. Sa main s'abattait sur la table avec tant de violence que les assiettes sursautaient.

L'Oncle Peter s'efforçait de l'amener à goûter le charme de la musique. Peine perdue. En puritain de la plus stricte obédience, Grand-père Forman voyait le démon embusqué derrière chaque croche, chaque bémol. La mélodie n'était qu'un autre stratagème utilisé par le Mal pour corrompre les âmes. Il la considérait comme dangereuse, puisqu'elle détournait du travail et de la prière.

Le vieil homme demeurait intarissable dès lors qu'on abordait le sujet de la damnation. Sans doute était-il passé à côté d'une belle carrière de prédicateur. Quand cette fringale moralisatrice saisissait Grand-père, Papa demeurait assis, le visage enfoui dans ses mains serrées : l'attitude de quelqu'un qui souffre d'une violente migraine. Écoutait-il seulement les abjurations sauvages de l'aïeul ? Maman vaquait à des tâches domestiques sans prêter la moindre attention à quiconque. Seul l'Oncle Peter, les yeux fixés sur son père, souriait sans vergogne. Qui d'autre aurait osé se payer ainsi, ouvertement, la tête du Pater Familias ?

Cette nuit-là, la nuit suivant sa mort, son sourire empreint d'ironie hanta mon insomnie. Son rire désarmant s'éloignait de moi en cascade. Honey ! criait-il. Honey, la petite reine du Stradivarius. Il me taquinait volontiers au sujet de mon prénom. Maman m'avait baptisée ainsi en raison de mon teint naturellement hâlé, de la couleur de mes yeux assortie à celle de mes cheveux, d'un châtain très clair. Grand-père Forman avait aussitôt exprimé sa désapprobation. Ce prénom ne ressemblait à rien, il ne figurait même pas sur le calendrier. Ma mère avait tenu bon ; à son habitude, Papa s'était gardé d'intervenir.

— Entre le sucre et le miel, mon choix est fait depuis longtemps ! clamait l'Oncle Peter à qui voulait l'entendre. Le miel embaume, il communique son parfum au monde entier. À son contact, la fadeur disparaît.

Il m'enlaçait de ses bras fraternels, baisait la naissance de mes cheveux.

— Toutes les fleurs du paradis se sont réunies pour te transmettre leur arôme, Honey. Dussé-je avoir mille nièces, tu serais ma préférée, mon petit grain de folie.

Cet homme débordant de vie et d'amour s'était évanoui en un clin d'œil, comme on souffle la flamme d'une chandelle. Pourquoi Dieu avait-il toléré une telle injustice, une telle aberration ? Se pouvait-il que l'aïeul eût raison ? Je n'en croyais rien. De mon point de vue, le Seigneur avait fait preuve d'une injustice flagrante. Non, l'Oncle Peter n'avait jamais commis de faute punissable de la peine de mort ; non, nul secret monstrueux ne se dissimulait dans les replis de son âme. Il s'agissait là d'une erreur terrible, d'un gâchis à l'échelle de l'univers.

Le bon Dieu s'était trompé, un point c'est tout. Cette certitude, je la garderais pour moi. Suggérer, en face de Grand-père, l'hypothèse d'une méprise divine, c'eût été déclencher un ouragan.

— Seigneur, priai-je, Vous qui pouvez tout, dans Votre infinie mansuétude, redressez le tort, rectifiez le mal. Je Vous en supplie, faites tourner le soleil à l'envers, abolissez cette folle journée. Qu'elle disparaisse à jamais.

Saisissant mon violon, je jouai. La musique s'envola, absorbée dans la nuit. Le printemps était d'une douceur exceptionnelle ; par les fenêtres ouvertes s'insinuaient déjà toutes les promesses de l'été. Tandis que je faisais glisser mon archet, debout devant la croisée, je distinguai une silhouette. Colossale, elle s'avavançait le long du jardin. À l'instant même, je reconnus l'Oncle Simon. Vivement, je rangeai mon violon et me faufilai hors de la maison pour aller à sa rencontre.

Je le trouvai assis sur le sol, tel un Indien tenant conseil. De ses jambes pliées en tailleur il entourait une fleur fraîchement plantée.

— Une nouvelle amie, Oncle Simon ? Celle-ci est bien étrange, je n'en ai jamais vu de semblable. Comment s'appelle-t-elle ?

— La gueule-de-loup. Peter les aimait beaucoup.

— Merci pour lui, Oncle Simon. Où qu'il soit, cette attention lui va droit au cœur.

Il opina. De ses mains énormes, avec des gestes d'une grande douceur, il rassembla et tassa autour de la tige la terre récemment retournée. Il y avait chez cet homme à l'apparence rudimentaire une réserve infinie de tendresse dont il faisait profiter les végétaux, ses seuls confidents.

— Retourne là-bas, dit-il. Continue à jouer. Les fleurs aiment la musique, elles aussi.

Simon parlait aux plantes. Il leur parlait souvent, longuement,

branlait du chef et riait parfois comme s'il entendait une réponse. Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, de sa déficience mentale, selon Grand-père. S'il devait y avoir un simple d'esprit dans la famille, ce devait être lui plutôt que l'Oncle Simon, j'en étais convaincue, de plus en plus.

Rassérénée, je regagnai ma chambre, je repris mon violon.

L'Oncle Peter est inséparable de ma musique, pensai-je. À travers elle, son sourire survivra.

Aussi longtemps que je jouerai, il restera parmi nous.

Je jouerai jusqu'à la fin des temps.

Je ne le quitterai jamais.

À Sa façon, en me donnant ce don inné, Dieu qui prévoit tout, exprimait Son regret.

Chapitre II

ONCLE SIMON

Construite au début du siècle, notre demeure était belle. Haute de deux étages, entourée d'une véranda, elle abritait une quinzaine de pièces. Son architecture, caractéristique des fermes de la région, l'Ohio, affichait les différentes étapes qui avaient présidé aux agrandissements nécessaires à mesure que la famille s'accroissait. Le plancher de bois sombre était en partie recouvert de tapis typiques de l'artisanat local, jamais remplacés, si usés qu'on en voyait la trame. L'aïeul estimait superflu de remplacer un objet avant qu'il ne tombe en morceaux ou ne s'effrite sous les doigts. Remplacer une chaise encore en bon état, acheter un plaid pour le simple plaisir d'ajouter une touche de couleur sur un fauteuil, convoiter une nouvelle robe quand les anciennes n'avaient pas été rapiécées une demi-douzaine de fois, toutes ces modestes gâteries de l'existence s'apparentaient au péché de coquetterie. Avec lui, dans tous les domaines, abnégation et sacrifices étaient à l'ordre du jour.

On ne s'étonnera pas d'apprendre qu'aucune œuvre d'art un tant soi peu expressive, originale, n'enrichissait la maison. Les murs supportaient quelques tableaux sans intérêt, paysages ou portraits d'ancêtres, plus sévères les uns que les autres. Jadis, m'avait expliqué Papa, les gens se refusaient à sourire face à l'objectif.

— Être pris en photo, c'était pour eux un petit événement. Il fallait se montrer sous son aspect le plus sérieux. Sourire, c'eût été déchoir, montrer que l'on prenait la vie comme à la légère, comme une plaisanterie, Grand-père Forman allait jusqu'à froncer les sourcils sur presque tous ses portraits. Pour la plupart de mes aïeules, en effet, l'existence ne devait pas être une partie de plaisir, en effet. La plupart donnaient l'impression de souffrir de maux innombrables. Je n'avais pas entièrement tort, concéda Papa, tout en me conseillant de garder cette observation pour moi, de peur qu'elle ne parvienne aux oreilles de Grand-père.

Outre ces photographies réfrigérantes dans leurs cadres ovales de bois sombre, nos murs s'agrémentaient de bouquets de fleurs séchées,

décolorées par le temps, de quelques aquarelles montrant des scènes de la vie aux champs. Autres fanfreluches, parmi les plus plaisantes, les dentelles faites par la mère et les sœurs du grand-père. Toutes ces femmes avaient disparu depuis longtemps. Les appareils ménagers, y compris le réfrigérateur, avaient plus de vingt ans. Ils fonctionnaient cahin-caha, faute de réparations qui du reste auraient été plus onéreuses que l'achat d'une nouvelle cuisinière ou d'une nouvelle machine à laver.

Grand-père se flattait d'être un bricoleur de génie. Il avait maintes fois rafistolé ceci ou cela, mais le moment arrivait où l'usure du mécanisme résistait à toutes les tentatives de raccommodage. Il n'était jamais question, bien sûr, de remplacer tel ou tel appareil. En cas de défaillance, je le remettrai à neuf, proclamait l'aïeul. Un homme, un vrai, devait pouvoir se débrouiller seul, sans l'aide de personne. Moins il dépendait de son prochain, plus il était apte à rester dans le droit chemin. À trop frayer avec les autres, on était contraint, inévitablement, de passer des compromis. Un service rendu exigeait un renoncement, une concession morale. Déjà, on se trouvait sur la mauvaise pente.

Maman était une femme d'intérieur exemplaire. Elle n'en tirait ni fierté ni honte. Cirer, briquer, elle s'acharnait à embellir ce qui pouvait encore l'être. Pourtant la vétusté de notre mobilier, l'aspect délabré du papier mural, l'atmosphère chagrine de ces pièces figées dans le passé, ne l'encourageait pas à inviter des amis à la maison. Je n'ai pas le souvenir d'un seul dîner auquel auraient participé des étrangers, conviés par mes parents. Seule exception, M. Wengrow, mon professeur de violon.

S'il n'était pas indifférent aux charmes de ma mère, à ses talents de cuisinière, la présence ombrageuse de Grand-père et ses commentaires acerbes, mettait à rude épreuve la patience du musicien. Pour le vieux, l'art était un passe-temps frivole, inspiré par le Démon comme toutes les futilités. Ce terme recouvrait chez lui un champ considérable. Étaient qualifiées de futiles toutes les activités humaines non-productrices d'objets immédiatement utiles à la vie courante ou susceptibles d'un rapport financier à brève échéance.

M. Wengrow ne se laissait pas démonter.

— Certes, on ne peut saisir la musique entre ses mains, comme une poignée de lentilles, pourtant ses accents touchent le cœur et l'esprit de l'homme. Par sa beauté, sa pureté, elle s'élève vers le ciel.

Tous ces arguments, fort pertinents à mes yeux, l'aïeul les avait déjà entendus dans la bouche de l'Oncle Peter.

— Balivernes ! répondait-il. Une vie droite, consacrée au labeur, le

Seigneur n'en demande pas plus à ses créatures.

Cette réponse rudimentaire témoignait de l'étroitesse d'esprit d'un homme dont la vie déjà longue se confondait avec la ferme. Dans tous ses aspects – granges, poulaillers, champs, machines – celle-ci devait rutiler d'un bout de l'année à l'autre. Poussière, rouille, graisses, saletés diverses étaient considérées comme autant de symptômes de maladie. Dès que je fus assez grande pour me voir confier de modestes responsabilités, les tâches se mirent à pleuvoir. À Maman et moi incombait la charge de maintenir la maison dans un ordre parfait. Ce n'était pas suffisant pour l'aïeul qui m'associa bien vite aux travaux des champs, ensemencement, moisson, nouement du blé en gerbe. À ces tâches s'ajoutait le nettoyage au jet des machines, la récolte des œufs, le nettoyage du poulailler. De son point de vue, il allait de soi que le sens du devoir consacrait la priorité de toutes ces corvées sur mes tâches scolaires.

Quand la besogne exigée était trop lourde pour la gamine, Oncle Simon venait à la rescousse. Il expédiait en un clin d'œil un boulot harassant qui m'aurait demandé des heures. Oncle Simon ne me perdait jamais de vue. Chaque fois que le besoin s'en faisait sentir, le colosse silencieux surgissait à mes côtés.

Conséquence déplorable de ce labeur domestique imposé par Grand-père Forman, l'impossibilité pour moi de participer à certaines activités auxquelles mes camarades de classe étaient parfois conviés après les cours. Ma mère ne lui ménageait pas de violents reproches à ce sujet. L'aïeul fut-il sensible à l'indignation d'une belle-fille par ailleurs irréprochable ? Toujours est-il qu'il mit un bémol à son antienne concernant le gaspillage de temps et d'argent que représentaient mes cours de violon. À défaut d'être une élève tout à fait comme les autres, du moins m'était-il concédé ce privilège dont l'Oncle Peter n'aurait jamais toléré l'interdiction, quitte à provoquer une engueulade monstre avec son père, scandale inimaginable pour Papa.

D'où vient que je ne l'ai jamais considéré comme un fils docile, respectueux, sans plus ? À mesure que je grandissais, les relations entre mon père et mon grand-père devenaient pour moi de plus en plus énigmatiques. Sentiment pétri d'ambiguïtés, mais puissant. Il y avait entre eux, je le pressentais, bien davantage que la simple obéissance au Commandement « Tu honoreras ton père et ta mère. » Quelque chose les unissait, quelque secret de famille, peut-être, assez grave pour expliquer l'indulgence du fils par rapport au terrible aïeul, justifier son impassibilité devant les excès de Grand-père Forman, les paroles insultantes, humiliantes qu'il adressait parfois à tous les membres de la famille. À Simon, plus qu'à tout autre.

Comment expliquer, autrement, l'inusable endurance de Papa ? Jamais je n'avais vu s'allumer dans ses yeux une lueur de colère. D'ailleurs, ils n'élevaient jamais la voix l'un contre l'autre. Si un désaccord surgissait entre eux, le regard de l'aïeul flamboyait. Il n'en fallait pas plus : Papa ravalait ses critiques, il s'enfermait dans le silence.

Comment ne pas s'interroger sur la fougue avec laquelle il partait au travail, née du besoin de défouler sa rancœur, sa tension intime, en offrant à son père le spectacle d'un fils pressé de commencer une nouvelle journée de travail ? N'était-ce pas la meilleure façon d'oublier cette menace suspendue en permanence au-dessus de nos têtes, d'éloigner les ombres furtives embusquées derrière chaque fenêtre et dont personne n'oubliait la présence puisqu'elle réduisait nos paroles à des chuchotements ?

Le soir venu, quand le turbin domestique était enfin terminé, quand j'avais achevé mes devoirs du soir, je prenais mon violon. Je m'exerçais aussi longtemps que possible, avant et après le souper. Installée devant ma fenêtre, face à la grange, il m'arrivait souvent de jouer pour un seul auditeur, ô combien attentif, l'Oncle Simon, assis devant sa porte.

Privé de télévision, de radio même, le malheureux n'avait d'autre distraction que la contemplation de ses fleurs. De temps à autre, aussi rarement qu'il m'était permis d'aller au cinéma, l'Oncle Simon se voyait inviter à la maison pour regarder telle ou telle émission particulièrement édifiante. Maman le conviait souvent à dîner, à venir prendre le café. Il acceptait une fois sur deux, s'avancait sur la pointe des pieds, prêt à rentrer la tête dans ses larges épaules à la première invective de l'aïeul. « File te coucher », par exemple. « Tu dois te lever à l'aube demain, le travail t'attend ». Parfois, la dureté de ces apostrophes, le mépris perceptible dans la voix provoquait les protestations de ma mère. Grand-père grognait et se rencognait dans son fauteuil, enveloppé dans les volutes de fumée bleue que crachait sa pipe.

Mon père, quant à lui, prenait un plaisir évident à la compagnie du géant débonnaire. Leurs conversations excédaient rarement les problèmes quotidiens, le temps, les récoltes, le jardin. Il leur arrivait de s'évader un peu, de filer pendant une heure le long d'un sujet qui passionnait l'Oncle Simon, tel que les oiseaux migrateurs. Conscient des liens d'affection qui avaient uni Simon et Peter, après la disparition de ce dernier, Papa se montra plus prévenant, plus bienveillant envers l'exilé dont il devinait le désarroi.

Relégué dans sa grange la plupart du temps, l'Oncle Simon recevait

chaque soir ma visite. J'arrivais, les bras chargés du plateau sur lequel son dîner refroidissait déjà.

S'il n'avait tenu qu'à Maman, la famille entière aurait été réunie tous les jours autour de la table.

— Pourquoi cette humiliation ? insistait-elle auprès de l'aïeul intraitable. Il trime comme quatre et se soumet à tous vos caprices sans jamais élever une plainte. Quelle satisfaction trouvez-vous à le traiter aussi mal ?

— Il empeste, répondait le vieux Forman. Cela me coupe l'appétit.

— Comment pourrait-il en être autrement ? répliquait ma mère avec humeur. La colère soulignait son accent russe, toujours vivace après tant d'années. Il ne possède ni douche, ni salle d'eau. Vous avez eu la bonté de faire installer un robinet extérieur dont ne coule qu'un jet glacé.

— L'eau est un don du ciel. Comme tel, nous devons l'économiser. L'eau froide est excellente à la santé. Elle fouette le sang. Du moins ne sera-t-il pas tenté de la gaspiller.

— Vous-même, vous bénéficiiez de l'eau chaude, n'est-ce pas ? rétorquait Maman. Vous n'avez pas peur de vous prélasser dans votre baignoire et personne ne vous en fait le reproche.

Son audace, quelquefois, me stupéfiait. Si elle échouait à améliorer le sort du pauvre Simon, tout au moins obligeait-elle le vieux Forman à rentrer dans sa coquille. Le bien-fondé des arguments qu'on lui opposait le contraignait à de pitoyables louvoiements qui s'enlisaient dans un silence maussade. À défaut de le faire revenir sur ses décisions, Maman savait lui clouer le bec.

— Le temps non plus ne se gaspille pas, grommelait l'aïeul. En voilà assez de ces insanités.

Drapé dans sa dignité, il quittait la pièce. Il battait en retraite, toujours victorieux, cependant. Simon demeurait l'infatigable paria auquel j'apportais son souper dans la grange.

Cette tâche, je l'accomplissais sans rechigner, surtout après la mort de Peter. De même que Papa, j'étais soucieuse d'atténuer la solitude atroce du relégué. Le rayon de soleil qui réchauffait notre existence s'était éteint à jamais. Les ténèbres me recouvraient, moi aussi. L'Oncle Simon savait-il à quel point ? La plupart du temps, il guettait mon arrivée sur le seuil de la grange. Parfois, on me livrait l'accès de l'humble logis aménagé dans le grenier. Une table, deux chaises, un lit, un rayonnage supportant quelques ustensiles de cuisine. En guise d'armoire, des clous auxquels pendaient quelques cintres. Si l'occupant

de ce taudis avait honte, j'étais moi-même mortifiée par les conditions d'existence indignes que lui infligeait notre chef de famille. Grand-père Forman avait tout de même fait installer l'électricité dans la grange. Simon disposait d'une suspension et d'une petite lampe à abat-jour posée sur la table. Maman lui avait donné un tapis, ainsi qu'un vieux fauteuil en cuir dont l'usure ne dissimulait pas tout à fait l'antique élégance.

Le plus souvent, par conséquent, Oncle Simon venait à ma rencontre pour m'éviter d'avoir à monter l'escalier conduisant à sa tanière et m'offrir ainsi le spectacle de son dénuement. Je proposais de lui tenir compagnie pendant le repas. La réponse était toujours négative. Il valait mieux que je rentre pour faire mes exercices de violon, aider ma mère.

— Il n'y a aucune raison d'expédier là-bas cette petite, rouspétait Grand-père. Pourquoi ne pas laisser le plateau sur les marches ? Il viendra lui-même le chercher. Drôle d'expérience pour une gamine que de fréquenter cet individu répugnant.

Ma mère était scandalisée.

— Vous le prenez donc pour un chien, à qui on laisse sa gamelle sur le sol ? Curieuse façon de traiter son prochain pour le chrétien modèle que vous prétendez être.

Que répondre ? Il faisait la sourde oreille.

Le fumet dégagé par Oncle Simon, je n'y pensais même pas. Pour moi, il sentait la ferme, rien de plus. Toutes les odeurs se mélangeaient, elles imprégnaient nos personnes, notre vie. Maman s'aspergeait d'eau de toilette avant de se rendre en ville, faire les courses, accompagnée de son mari. En dépit des consignes réitérées de l'aïeul contre la dilapidation éhontée de l'eau du Seigneur, elle se lavait deux fois par jour.

— Notre ferme est alimentée par différents puits dépendant de sources souterraines, rappelait-il. Qu'adviendrait-il si elles venaient à se tarir ? À trop les solliciter, nous allons au-devant d'un malheur.

— Le Livre recommande des ablutions fréquentes. Avant de prier Dieu, ne devons-nous pas purifier notre corps ?

Comme lui, ma mère connaissait la Bible sur le bout des doigts. Ils se chamaillaient à grand renfort de citations. Je prenais parfois plaisir à suivre ces duels acérés d'autant que Maman, toujours de bonne foi, avait souvent le dernier mot. Pourquoi ne pas traiter les autres comme vous souhaitez l'être vous-même ? lui demandait-elle.

À quoi il ripostait :

— J’attends des autres qu’ils accomplissent leur devoir envers moi, rien de plus, rien de moins. Il en sera ainsi aussi longtemps que je vivrai. Œil pour œil, ma chère, n’oubliez jamais.

Ma mère secouait la tête, partagée entre la colère et l’apitoiement.

— En suivant de tels principes, nous finirons tous aveugles.

Grand-papa agitait la main, comme pour chasser un insecte nuisible. Il s’éloignait, ses longs bras ballants oscillaient au rythme de sa démarche pesante.

Quelqu’un l’avait-il jamais vu rire ? Éprouvait-il de temps à autre un sentiment de plaisir, ou d’autosatisfaction ? Qu’avait-il de si grave à se faire pardonner pour que la peur de l’enfer le taraude à ce point ?

Peut-être se voyait-il déjà damné. La réponse à cette question devait m’être fournie plus tôt que je ne pensais.

Chapitre III

QUE DE LARMES !

Le deuil de l'Oncle Peter fut long, très long à s'apaiser. Je demeurais inconsolable. Ces crises survenaient à tout moment, à l'école, à la maison, tandis que j'aidais aux champs, à la cuisine, ou dans ma chambre alors que j'étais en train de faire mes devoirs. Une puissance bien supérieure à la mienne s'emparait de moi. Ma gorge se nouait, les yeux me brûlaient, je fondais en larmes. Eveillée au milieu de la nuit, j'enfouissais mon visage dans l'oreiller afin d'étouffer les sanglots. Que m'importait désormais la campagne radieuse sous un ciel sans nuages ? Pour moi les jours se suivaient et se ressemblaient, uniformément gris. Mes heures de loisir, je les passais seule, à fatiguer la semelle de mes souliers le long des chemins, à longues foulées, poings dans les poches. J'allais tête baissée, toujours perdue dans mes souvenirs.

Même la pratique du violon m'était devenue difficile. Je ne pouvais jouer sans penser à lui, j'accumulais les fausses notes. Après un quart d'heure, M. Wengrow mit un terme à ma première leçon suivant la mort de l'Oncle Peter. Je n'étais pas prête à reprendre le cours normal de ma vie. Il me témoigna beaucoup de sympathie dans cette épreuve, estima préférable de me mettre en garde :

— La perte d'un être aussi cher ne se laisse pas oublier facilement. Le drame s'incruste. Il faut du temps, beaucoup de temps pour qu'il prenne sa place définitive et cesse de vous faire souffrir. Soyez patiente. Cette plaie vive finira par se refermer. Venez me voir chaque fois que vous en éprouverez le besoin. Chez vous, ne manquez surtout pas de vous exercer tous les jours. N'oubliez pas.

Il se trompait. La dernière chose que je souhaitais, c'était d'abandonner le violon. Après m'avoir offert un Stradivarius, l'Oncle Peter avait engagé le Pr Wengrow. Interrompre ce travail, surtout en ce moment, au plus fort de mon chagrin, c'eût été en quelque sorte trahir sa mémoire. Je me sentais coupable. Mes parents assistaient, impuissants, consternés, à cette lutte de conscience. J'étais trop pâle, trop mince, trop sinistre. Je mangeais à peine, sauf lorsque le regard

courroucé de Grand-père me contraignait à faire un effort. Il m'en coûtait d'accomplir les tâches les plus simples, je bâclais la besogne, au collège, à la maison, à la ferme.

Oncle Simon veillait à rétablir toutes mes maladresses afin de m'éviter plaintes et sermons. Parfois, je trouvais tout fait le boulot qui m'avait été assigné. Là encore, mon inertie provoquait l'injustice. Simon travaillait déjà beaucoup trop. Il y avait des limites à ce que pouvait accomplir un individu, même aussi puissant que lui.

Les camarades de classe, peu nombreux, dont l'amitié m'importait, commençaient à m'éviter. Inutile de se demander pourquoi, j'étais devenue un vrai bonnet de nuit. Ils comprenaient ma peine, mais celle-ci se prolongeait plus que de raison. Les filles rêvaient de reprendre leurs sujets de conversation favoris ; garçons, disques, programmes de télévision. À la cantine, murée dans mon silence, les yeux dans le vague, je ne prêtais aucune attention à cette cacophonie de mots futiles.

La télévision, je ne la regardais plus, je n'avais pas davantage envie d'aller au cinéma. Auparavant, nous avions l'habitude de partir en excursion, une bande de copains, pour pique-niquer dans la forêt sur les rives d'un lac, au sommet d'une colline. Je déclinais toutes les invitations. On cessa bientôt de me considérer comme une personne fréquentable. Libre comme l'air, j'errai comme un ballon dont on aurait lâché le fil. Dérivant au gré d'une brise inconnue, je m'éloignais de la petite communauté des élèves.

Un soir, alors que j'étais allée « faire un tour » après le dîner, autrement dit broyer du noir sur le ponton au-dessus de notre mare, Papa vint me trouver. Il me découvrit assise, les pieds dans le vide, à quelques centimètres au-dessus de l'eau sombre. Non loin de là, un hibou lançait sa note lugubre. L'air résonnait de l'incessante stridulation de milliers d'insectes invisibles, soulignée de temps à autre par le lourd plongeon d'un crapaud. La surface de l'eau se criblait alors de rides concentriques qui fragmentaient les reflets du clair de lune. Le ponton était l'un des refuges favoris de l'Oncle Peter.

— Honey ?

Saisie, comme prise en faute, je me tournai vivement. Mon père descendait vers moi.

— Que fait ma petite fille à se morfondre dans un halo de moustiques plutôt que de faire ses devoirs ou de nous donner l'aubade ?

— Mes devoirs sont faits, Papa. Quant au violon, aujourd'hui j'ai pu m'exercer pendant le cours de musique.

— Quel dommage. Nous prenons un tel plaisir, ta mère et moi à t'entendre, chaque soir. Sans parler de l'Oncle Simon.

Motus et bouche cousue. Je contemplais l'eau noire. Mon père s'assit à côté de moi.

— Peter serait déçu, reprit-il d'une voix paisible. Il s'est donné un mal de chien pour faire jaillir en toi la vocation, convaincu que tu pouvais devenir une grande artiste. Je prendrai la relève, tu le sais bien. Je paierai toutes tes leçons.

Je sentais les larmes monter, un flot irrésistible. Dans l'ombre, je hochai la tête. Jamais encore nous n'avions eu, mon père et moi, un moment d'intimité semblable. Il avait dû vaincre sa timidité avant de céder aux encouragements de Maman. L'espace d'un très long moment, le silence nous engloutit dans sa tiédeur, riche de tous les mots que nous n'osions prononcer. Dans les mêmes circonstances. Oncle Peter m'aurait enlacé les épaules, serrée contre lui. À force de rire et de boutades, il m'aurait délivrée de mon humeur mélancolique.

— Il me manque infiniment, à moi aussi, fit mon père à mi-voix. Si quelqu'un s'esclaffe, je me retourne comme s'il allait surgir de la pièce voisine, comme si sa haute silhouette galopait vers moi à travers champs. Combien de fois ne l'ai-je pas mis en garde contre les pirouettes, les rase-mottes auxquelles on est contraint pour épandre convenablement en tout terrain. « C'est un travail bien payé, expliquait-il. Pour le reste qui vivra verra ! » Inconscient en toutes choses. Trop innocent pour flairer le mal ou le danger là où il guette chacun d'entre nous.

— Inconscient, ça, je le savais, répliquai-je.

Une larme roula le long de ma joue. Je l'écrasai d'un revers de main, du geste dont j'aurais écarté une mouche.

— La dernière chose qu'il aurait souhaitée, c'est que nous soyons terrassés par le chagrin. Nous, ceux qu'il aimait. Ne l'entends-tu pas crier : Je suis là, près de vous. Je vous protège. La vie continue. Profitez-en !

Après un silence, je secouai la tête.

— Facile à dire. À sa place, je ne vois qu'un grand trou noir et muet. (Sur un ton ferme, j'ajoutai :) L'indifférence affectée de Grand-père Forman ne me ressemble pas. Jamais je ne serai ainsi, je n'y tiens pas.

— Moi non plus, confessa-t-il.

— D'ailleurs, je me demande s'il éprouve la moindre affection pour nous.

La réplique paternelle fusa d'un trait :

— Ne juge pas sur les apparences, Honey. L'aïeul nous aime à sa façon.

À nouveau, je ne pus réprimer un mouvement de doute.

— Quand on aime, on n'accepte pas si facilement la disparition de l'autre.

Papa ne voulait pas en démordre.

— Que sais-tu de ses souffrances intimes ? Il porte le deuil de son fils à certains moments, à l'écart des regards indiscrets. À quoi servirait de le prendre en grippe, ma petite fille ? Le grand-père est un vieil original qu'il n'est pas facile d'approcher. Ton hostilité ne ressuscitera pas l'Oncle Peter. Au fait, as-tu jamais entendu celui-ci médire de son père ?

— En paroles, certes non. Pourtant il désapprouvait sa façon de vivre et de penser.

— Il ressentait de la pitié pour lui, si tu veux mon avis. Grand-père le sentait, il enrageait en secret. J'en suis sûr.

Ne commets jamais l'erreur d'exprimer de la compassion pour ce vieillard solitaire. Il ne te le pardonnerait pas.

— Pourquoi ? m'étonnai-je. Est-ce si humiliant que de provoquer la miséricorde d'autrui ?

Le silence tomba. Chacun suivait le fil de ses pensées, qui étaient peut-être les mêmes. Papa reprit la parole :

— Réveille-toi, Honey. Reprends goût à l'existence. Le violon t'aidera. Ta mère et moi, nous sommes très inquiets à ton sujet.

— Maman t'a-t-elle demandé de venir me rejoindre ?

— Pas du tout. Tu es ma fille, très belle, très douée. Ne gâche pas ta vie. Il y a longtemps que je voulais t'en parler. Pour commencer, tu vas reprendre très vite tes cours de violon. Fais-le au moins pour Peter.

Mon père avait dit l'essentiel. Il se rasséréna.

— J'ai peur, Papa. Peur de regarder les gens en face. Il s'est passé la même chose quand nous avons perdu Kasey Lady.

Je faisais allusion à notre superbe chien d'arrêt au pelage roux, empoisonné par la mort-aux-rats que Grand-père avait dispersée dans le poulailler pour éloigner les rôdeurs.

— Mmm, approuva mon père. Kasey Lady était une merveille.

— Après son enterrement, Maman t'a prié de ne pas la remplacer. Plus d'animaux domestiques. On s'attache. Leur perte nous rend inconsolables. Que dire lorsqu'il s'agit d'un être humain, un être unique ?

Papa haussa les épaules.

— Pour en revenir à Kasey Lady, ta mère se ravisera un jour ou l'autre. Il suffira de lui mettre sous les yeux un adorable chiot.

Chaque jour, de par le monde, les gens disparaissent par millions. Guerres, maladies, vieillesse, accidents. C'est ainsi, Honey, et tu n'y peux rien. De même, l'amour, l'affection sont-ils incontrôlables. Il ne suffit pas d'appuyer sur l'interrupteur pour tout arrêter. Les sentiments ont leur vie propre, ils prennent possession de vous sans demander l'avis de personne. Ils vous emportent.

— Est-ce ainsi que les choses se sont passées entre Maman et toi ?

Je l'entendis ricaner tout bas.

— Pas le moins du monde.

— Comment ? Pourquoi ? me récriai-je, soudain très alarmée à l'idée que mes parents puissent ne pas constituer le couple aimant, idéal, que j'avais toujours imaginé.

— En ce qui nous concerne, le processus s'est inversé. Notre mariage fut décidé sans notre accord, nous avons été mis devant le fait accompli. L'amour est venu ensuite, quand nous avons eu l'occasion de faire connaissance.

Interloquée, je me reculai pour le dévisager.

— Pas de fiançailles, pas de promenades main dans la main ? On vous a mariés de force ? Je croyais ce temps-là révolu depuis longtemps.

— Après le décès de Jennie, Grand-père Forman a décidé que la ferme avait besoin d'une présence féminine. Pas question pour lui de convoler une troisième fois. Quant à moi, j'étais tout le contraire d'un séducteur, les femmes m'intéressaient de loin. Ma dernière petite amie remontait au collège, c'est tout dire. Elle avait épousé quelqu'un d'autre peu de temps après l'obtention de son diplôme. Depuis lors, le travail m'avait accaparé.

Il m'arrivait de sortir avec une fille, de temps à autre. On allait danser, on s'offrait une séance de cinéma, on échangeait quelques baisers, les choses en restaient là. Peter, au contraire, multipliait les conquêtes, mais il tenait trop à son indépendance. Toutes le sentaient. Ton oncle était incapable de fonder un foyer, il n'en avait nulle envie. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était « batifoler », son mot favori

pour décrire ses relations avec le beau sexe. Ce style de vie n'était pas du goût de l'aïeul, tu t'en doutes. À maintes reprises, pendant le souper, Peter se faisait passer un savon. Le Seigneur était sans indulgence pour les coureurs de jupons. Tôt ou tard viendrait l'heure du châtiment.

— C'est donc ça ? répliquai-je. L'accident d'avion est la sanction envoyée par le Bon Dieu pour punir Oncle Peter de ses péchés de jeunesse, l'aïeul en est convaincu ?

Mon père détourna la tête.

— Peut-être bien, murmura-t-il.

Après une longue hésitation, il reprit le fil de son histoire.

— Il devint vite évident que l'obligation de ramener une femme à la maison retombait sur mes épaules.

Il se pencha en arrière, tâtonna sur le sol, trouva un caillou plat qu'il lança avec dextérité. La petite rafale de ricochets alerta le hibou. Les ululements s'interrompirent, pour reprendre peu après.

— Ta mère, tu le sais, n'avait que dix-neuf ans, à son arrivée aux États-Unis.

J'acquiesçai.

— Elle était accompagnée de sa tante. Autant notre père reprochait au cadet de butiner d'une fille à l'autre, autant il me gourmandait de ne pouvoir en convaincre une seule de devenir ma femme, ce qui l'obligeait à employer les grands moyens. Entrer en contact avec Ethel, la tante de notre mère afin de lui exposer son projet : venir en Amérique avec sa nièce dans l'intention de m'épouser, moi, le fils aîné.

J'étais stupéfaite.

— Si je comprends bien, Maman est venue, sachant qu'elle était destinée à devenir la femme d'un inconnu ?

Mon père opina.

— L'aïeul a tout manigancé ?

— Exactement.

— Pourquoi Maman avec son caractère émancipé se serait-elle prêtée à un tel marchandage ?

Il eut un rire embarrassé.

— Nous avons tout de même échangé des photos. En réalité, la vie n'était pas rose en Russie pour les gens de sa condition. L'offre de Grand-père tombait à pic.

Son rire, cette fois, sonna haut et clair. Que dissimulait-il ?

— Je n'oublierai jamais les présentations. Mon fils, voici ton épouse, annonça Grand-père. La cérémonie sera célébrée demain.

— Pourquoi rentrer dans son jeu ? insistai-je. Pourquoi se plier à sa volonté pour un événement de cette importance ? Malgré sa beauté (quelle chance pour toi !), Maman n'en était pas moins une étrangère, dans tous les sens du terme. Comment peut-on épouser quelqu'un, pour la vie en principe, dont on ne sait rien ? Quelqu'un qui ne parle pas votre langue, avec lequel il est même impossible de communiquer ?

— Ce jour-là, quand mes yeux se sont posés sur ta mère, si seule, si désespérée, j'ai ressenti beaucoup plus de crainte pour elle que pour moi. Elle me regardait, terrifiée à l'idée de ce qui allait se passer le lendemain. À quoi bon refuser ? C'eût été annuler la raison de ce long et pénible voyage. Qu'auraient-elles fait, toutes les deux, la tante et la nièce, sinon repartir ou tenter de trouver sur place un travail quelconque ? Grand-père aurait-il seulement accepté de les recevoir sous son toit, de les engager – même pour un salaire médiocre – ou d'écrire une lettre de recommandation, si le mariage ne s'était pas conclu ?

« Puis je considérai cette jeune fille avec plus d'attention. Je cherchai ce qu'exprimaient ses yeux, au-delà de la peur. Ce que je découvris alors me donna du courage pour l'avenir. Je me rassurai. Était-ce de l'amour, déjà ? Je l'ignore. Plutôt une intuition fulgurante : nous pouvions faire le bonheur l'un de l'autre.

« Au fil du temps, cette confiance réciproque ne fit que croître. Nous sommes devenus très proches l'un de l'autre. Comme tu le vois notre couple, né sous les plus sombres auspices, s'est fortifié. Pas d'idylle romantique pour nous, comme on se plaît à le décrire au cinéma, dans les romans à l'eau de rose. Cela ne nous a pas empêché de créer un lien solide, indissoluble. Ta mère et moi sommes attachés l'un à l'autre, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

« J'ai eu cette chance, de rencontrer par le plus grand des hasards, la femme de ma vie. Le ciel m'a accordé cette faveur. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour toi, Honey ? N'y pense pas. En temps voulu, l'amour trouvera le chemin de ton cœur. Il s'y sentira comme chez lui, d'emblée, grâce aux trésors enseignés, laissés là par l'Oncle Peter.

— Si seulement tu pouvais dire vrai. Papa. Si seulement ce pouvait être aussi simple.

Prenant ma main dans la sienne, il la serra dans une étreinte

chaleureuse. Son sourire m'invitait à chasser mes idées noires. Il se leva.

— Rentrons, veux-tu ? Sors ton violon de son étui. Il s'ennuie de toi.

À mon tour, je me hissai sur mes pieds, sans beaucoup d'allant.

— Entendu, Papa. Gare aux fausses notes, je vous préviens.

Il ouvrit ma main, passa le doigt sur ma paume.

— Dans quel état tu es. Regarde cette peau tavelée par les travaux des champs. De nos jours, les garçons sont attentifs à ce genre de détail. Ils aiment les filles qui font patte de velours. Tu es trop coriace pour les attirer.

Je consentis à rire pour dissimuler mon embarras. Dispensée de travaux de plein air, Maman trimaît dans la maison, ce qui ne l'empêchait pas de soigner ses mains.

— Il y a bien longtemps qu'un garçon ne m'a tenue par la main, murmurai-je.

— Ne t'inquiète pas. Tu tiens de ta mère, une vraie séductrice. Pour peu que tu y mettes un peu du tien, les garçons te considéreront d'un autre œil.

Je n'avais pas le souvenir d'une conversation si longue et si chaleureuse avec mon père. Un cadeau que m'envoyait Peter, pensai-je. Ainsi, Papa pouvait se montrer sincère, jovial même, envers une jeune fille de dix-sept ans. Ce dialogue à cœur ouvert m'avait donné du courage. Je montai dans ma chambre, sortis mon violon. Ce fut presque un jeu d'enfant, l'archet glissait tout seul sur les cordes. Je leur donnai ce soir-là mon meilleur récital depuis longtemps. Je m'approchai de la fenêtre. Profilé dans l'encadrement de sa porte, assis sur les marches, Oncle Simon écoutait. Je ne distinguais pas son visage, bien sûr, juste sa silhouette massive. Il souriait, je l'aurais juré.

La mort de l'Oncle Peter continuait de peser comme une pierre dans ma poitrine. Au cours des jours suivants, je puisai un peu d'énergie dans la paisible confession de Papa sur le ponton au-dessus du petit lac. Quittant peu à peu les couleurs du deuil, je m'orientai vers la lumière. Au collège, je bavardai avec les autres ; encouragée par Maman, je soignais mon apparence. Tous mes efforts, cependant, tendaient vers le violon. J'avais repris les leçons particulières avec une ardeur nouvelle. M. Wengrow ne cachait pas son soulagement.

Un jour, il me fit une proposition insolite.

— Parmi mes élèves il en est un, pianiste, que j'aimerais faire travailler en duo avec vous. Vous y trouveriez chacun un grand

avantage, j'en suis certain. J'ai un piano à la maison, naturellement, aussi ces rencontres devraient avoir lieu chez moi, si cela ne vous pose pas de problème. Qu'en pensez-vous, Honey ?

Je n'eus pas le temps de répondre qu'il enchaînait :

— Vous êtes mes meilleurs élèves, de loin les plus intéressants, les seuls auxquels je prendrais le risque de prédire une vraie carrière musicale. Je suis disposé à vous apporter toute l'aide nécessaire, y compris ce coup de pouce supplémentaire, à titre gracieux. Voyez-vous, Honey, pour exercer ce métier depuis tant d'années, il faut avoir la passion de la musique. Les déceptions sont innombrables. Quelle joie de discerner chez certains élèves l'ébauche d'un talent véritable. Vous, Honey, et Chandler, vous me consolez de la sempiternelle routine.

J'ouvris de grands yeux.

— Chandler ? S'agirait-il de Chandler Maxwell ?

Un gosse de riche, le plus friqué de ma classe, surnommé Manche-à-Balai en raison de son maintien rigide. Plus collet monté, tu meurs, affirmait en riant la coterie rivale. À l'exception d'une bande de juniors dont il était l'idole, je ne lui connaissais pas le moindre ami. Il venait aux cours en complet-cravate, le pli de son pantalon affûté comme un rasoir, la coupe de cheveux de style militaire, le visage figé dans l'indifférence. Aucune des activités proposées ne semblait retenir son attention. Il n'était membre d'aucun groupe ou club. Il nous toise, pensaient les autres. Que fait-il parmi les pauvres au lieu de fréquenter une boîte privée, où il se trouverait comme un coq en pâte au milieu des rupins de son acabit ?

La décision d'inscrire Chandler dans un collège public avait été prise en connaissance de cause par M. Maxwell, président d'une importante banque locale. L'enseignement public lui avait réussi ; pourquoi n'en serait-il pas de même pour son fils ? Cette réponse lui venait spontanément chaque fois que l'on s'étonnait de son choix.

Chandler était pianiste, nous le savions tous. Il lui arrivait de donner un récital pour le plaisir de ses condisciples. Le chef de notre chorale et le professeur de musique s'efforçaient l'un et l'autre de le convaincre de participer à leurs concerts. Peine perdue, le génie précoce déclinait toutes les invitations, soulignait ses refus d'une moue vaguement condescendante qui laissait entendre combien ces offres lui paraissaient ridicules.

Les autres garçons lui battaient froid, l'asticotaient. Plus agressifs, certains tentaient de le pousser à bout dans l'espoir de lui faire perdre son calme, voire de l'amener à régler ses comptes à coups de poing.

Piège dans lequel il n'était jamais tombé. En toute circonstance, il faisait preuve d'un remarquable sang-froid, voilà au moins une qualité que j'étais prête à lui reconnaître. Quelqu'un, quelque chose lui déplaisait ? Il était capable de le rayer de son attention et de sa pensée.

Par malheur, Chandler Maxwell était plutôt joli garçon. Il m'arrivait de le dévisager à la dérobée. Il se sentait observé, se tournait vers moi, nos regards se croisaient. Rouge comme une pivoine, je me sentais prise en faute, coupable d'avoir dérobé un instant de sa précieuse intimité. Vivement, je baissai la tête. Ce semblant d'intérêt vis-à-vis d'un garçon aux yeux duquel j'existais à peine devenait humiliant. J'aurais voulu ressentir pour lui toute l'antipathie que lui témoignaient les autres. J'aurais voulu le mépriser. Inutile d'essayer, je n'y parviendrais pas. Malgré moi, quoi qu'il m'en coûtât, je continuai de l'admirer en douce.

— Lui-même, confirma M. Wengrow. Votre camarade de classe. Je lui ai déjà parlé de cet arrangement. Pour sa part, il n'y voit aucun inconvénient, surtout après m'avoir entendu chanter vos mérites.

Mon visage s'affaissa.

— Il risque de déchanter après m'avoir entendu.

— Chandler me fait confiance, Honey. Sans cela il aurait changé de professeur depuis longtemps. Si je lui assure du talent de telle élève, il ne lui viendra pas à l'esprit de douter de mon avis. C'est un garçon obstiné, incroyablement sûr de lui. Entre nous, Chandler Maxwell est déjà un musicien de génie.

Je ne pus réprimer une expression d'incrédulité. Chandler avait la réputation d'être un bon élève, sans plus, très loin derrière les dix caïds de la classe. Tous nos cours étaient communs, y compris celui d'espagnol qui semblait l'enquiquiner au plus haut point. Il s'y soumettait dans la mesure où l'étude d'une langue était obligatoire. Quand M^{me} Howard lui demandait de prononcer un mot, de réciter un texte, il s'exécutait d'une voix si ténue que le professeur lui demandait chaque fois de hausser le ton – en vain. Sans insister, elle passait à quelqu'un d'autre.

— Laissez-moi le temps de réfléchir, murmurai-je. Alléchante, la proposition de M. Wengrow l'était, je devais en convenir. D'un autre côté, elle me provoquait à découvert et m'effrayait. J'avais l'impression d'une mise au pied du mur. Comment réagirais-je si Chandler Maxwell se payait ma tête ? Ses sarcasmes pouvaient être redoutables même si, la plupart du temps, leur cruauté passait par-dessus la tête des victimes, les naïfs qui croyaient pouvoir se moquer impunément des grands airs de ce camarade si singulier. Trop

sophistiquées pour la moyenne des élèves, les ripostes de Chandler atteignaient rarement leur cible. Quand se produisait ce genre de malentendu, son visage rayonnait d'une satisfaction mauvaise. S'il surprenait mon regard posé sur lui, lèvres pincées, les yeux rétrécis, il m'observait avec méfiance, craignant peut-être une nouvelle attaque.

— Souhaitez-vous que votre mère soit mise au courant ? répliqua M. Wengrow, sans doute dépité par la réserve avec laquelle j'accueillais son offre. M^{me} Forman est restée, vous le savez, très proche de ses racines. La tradition dont elle est issue lui a légué une oreille très sensible, très musicale.

— J'ai besoin d'un peu de temps, m'obstinai-je.

— Laissez-moi au moins aborder cette suggestion devant vos parents. Vous en discuterez entre vous. Des questions matérielles peuvent être soulevées, ainsi celle du trajet entre votre domicile et le mien.

— J'ai mon permis de conduire, me hâtai-je de répondre. En fait, depuis l'âge de dix ans, les travaux effectués à la ferme m'ont amenée à prendre le volant. Mon père me confierait son pick-up sans difficulté.

Aucune question matérielle, alors quoi ? spéculai-je en mon for intérieur ? Mes réticences étaient toutes subjectives. En réalité, l'offre de mon professeur me séduisait infiniment. Infiniment plus que je n'aurais voulu l'admettre.

— Parfait. Nous en reparlerons en détail à l'occasion de ma prochaine visite.

Avant son départ, comme prévu, il toucha un mot de l'affaire à mes parents. L'aïeul assistait à l'entretien. Aucun commentaire de sa part, si ce n'est quelques grommellements, très explicites à leur façon.

— À première vue, ces duos ne peuvent être que bénéfiques, me confia Maman, plus tard dans la soirée. M. Wengrow semble très enthousiaste. Ces nouvelles leçons seraient gratuites, a-t-il précisé. Qu'en penses-tu ?

Ma mère aurait été déçue, elle n'aurait pas compris une réponse négative. Moins par conviction que pour lui faire ce plaisir, je donnai mon accord.

— Pourquoi ne pas essayer ?

Mon père branla du chef, satisfait, lui aussi.

— Dans ce cas, il ne reste qu'à prévenir M. Wengrow afin de fixer un premier rendez-vous.

Si j'avais dit non, ils auraient, dans l'incompréhension, respecté ma décision. Craignant une rechute, mes parents me traitaient avec des pincettes. Pourtant toute initiative susceptible d'apporter un peu de changement dans ma morne existence leur semblait la bienvenue.

— Papa, accepteras-tu de me prêter le pick-up ? Je ne veux pas t'infliger la corvée de me conduire et de revenir me chercher.

Maman le prit de vitesse.

— Tu conduis très bien, il n'y a pas de raison de te refuser le pick-up. Il a besoin d'être nettoyé de fond en comble. Même pour une courte distance, tu en sortirais enveloppée des pestilences de la ferme. Tel que tu l'as décrit, ces remugles feraient mauvaise impression sur ce jeune prodige du piano.

La voix de Grand-père s'éleva, courroucée, depuis la salle à manger. Malgré le volume assez fort de la télévision, il avait tout entendu. Sans doute gardait-il l'oreille collée à la cloison.

— Qu'y a-t-il de honteux à travailler la terre ?

— Il n'y a pas de honte, rétorqua ma mère. Quelques petits inconvénients dont une hygiène bien comprise vient à bout facilement.

Mon père s'esclaffa. Ça aussi, l'aïeul avait dû l'entendre.

Il n'y a pas si longtemps, Papa n'aurait pas osé réagir. Sa liberté d'expression me réservait d'agréables surprises depuis quelques semaines. Enfin, mon père donnait l'impression de secouer le joug du vieux grigou.

Je souriais.

Le rire de l'Oncle Peter aurait retenti dans toute la maison, pensai-je. Il ne fallait pas trop en demander. Jamais le fils aîné ne remplacerait le cadet.

Chapitre IV

LA PREMIÈRE LEÇON

Est-il besoin de le dire, j'étais sur des charbons ardents, ce soir-là, quand je pris le chemin du domicile de mon professeur de violon. J'avalai mon dîner à la va-vite, malgré les regards réprobateurs de l'aïeul. Tout, dans cette décision approuvée par mes parents, lui apparaissait comme un sujet de scandale.

Je me précipitai dans ma chambre. Pour la première fois depuis des lustres, je m'interrogeai sur mon esthétique. Fallait-il souligner le caractère exceptionnel de l'occasion en portant une robe sortant un peu de l'ordinaire, ou devais-je me contenter de mes petites fringues de tous les jours, l'uniforme de la collégienne, pull, jeans ou jupe ? Pourquoi m'inquiéter de ces détails ? La mégalomanie de Maxwell Chandler n'avait nullement besoin d'être encouragée.

De quoi aurais-je l'air, si face à mon excès de coquetterie, il débarquait en pull et pantalon avachis ? Fût-ce pour mettre en évidence le peu d'importance qu'il accordait à l'événement. J'aurais l'air d'une petite dinde. Il prendrait d'emblée l'avantage et nos relations seraient d'ores et déjà bancales.

Quant à mes cheveux, il était un peu tard pour suivre les conseils de Maman et me faire un shampooin. Tête en bas, je les brossai avec énergie, puis le visage renversé en arrière, je me massai le cuir chevelu. Rien de tel pour les galvaniser, toujours d'après ma mère. Après les avoir mis en forme, raie sur le côté, je vaporisai du parfum ici et là. À peine de maquillage, décidai-je. Nuage de poudre et rose à lèvres.

Je flairai mes mains, mes bras, terrifiée à l'idée de garder collée à la peau l'infamante odeur de « fille de ferme ». Une seule allusion de Chandler à ce sujet suffirait à remettre en question le beau projet de M. Wengrow.

J'optai pour un kilt marine, un pull assorti, sûrement trop moulant au gré de l'aïeul. Je chaussai des ballerines noires. Après un dernier coup d'œil sur le miroir, je descendis à toute volée. Arrivée en bas, je

pris conscience d'un oubli terrifiant : mon violon, rien que ça !

Je remontai dare-dare en pestant contre moi-même. Respirer à fond et se calmer. Que personne ne soit témoin de ma secrète exaltation. Posément, je redescendis. Maman m'attendait dans le vestibule.

— Sois prudente sur la route, Honey.

— Reviens aussitôt après la leçon, renchérit Papa.

Avertissement superflu. Où aurais-je pu finir la soirée ?

Je sortis pour constater que l'Oncle Simon avait lessivé le pick-up. Il était en train d'essuyer le pare-brise. À mon arrivée, il recula.

— J'avais promis à ton père de m'en charger, dit-il avant que je ne pusse formuler une objection, balbutier un remerciement.

— Oncle Simon, tu es un amour.

— J'ai vérifié le niveau d'huile et la pression des pneus. Tout est en ordre.

— Simon, le domicile du Pr Wengrow se trouve à une dizaine de kilomètres. J'en ai pour un quart d'heure, tout au plus.

Sa trogne de bon génie restait empreinte de gravité.

— La plupart des accidents graves se produisent dans un court rayon autour de chez soi. On est impatient d'arriver, l'attention se relâche.

Je le regardai, intriguée. Il fallait chercher ailleurs l'explication de tant de sollicitude, je le savais. Depuis le décès de Peter, la mort rôdait autour de nous, avec son cortège de craintes et de superstitions.

— Je serai très vigilante, assurai-je.

Ayant ouvert la portière, je posai mon étui bien à plat sur le siège voisin. À nouveau, je me tournai vers mon ange gardien.

— Merci encore, Oncle Simon. Merci pour tout.

Je le baisai sur la joue. Dans la pénombre, son visage s'épanouit, aussi rouge que les Carmina Burana, ses plus belles roses. Son regard scintilla de plaisir.

Installée derrière le volant, je mis le contact, fis une marche arrière et m'engageai dans l'allée en pente raide, non sans agiter la main une dernière fois par la vitre baissée. Ce n'était pas une sinécure que de gravir notre chemin, tout bosselé, creusé de nids-de-poule. Grand-père refusait de le faire niveler pour la raison délirante que ce bref parcours du combattant avait le mérite de nous rappeler les « vicissitudes de l'existence dont certaines ne pouvaient être évitées ».

Enfin, j'atteignis la grand-route, toute surprise de mon propre zèle. Malgré l'immensité de ma peine, avais-je donc tellement besoin d'échapper à l'isolement dans lequel je continuerais de m'enliser sans l'intervention providentielle de mon père ?

En prenant le virage pour m'engager sur la rampe d'accès au domicile de M. Wengrow, je découvris le coupé Mercedes noir, dernier modèle, du fils Maxwell. Je garai mon humble camionnette le plus loin possible de cette petite merveille.

De dimensions modestes – un seul étage – la demeure de notre professeur ne manquait pas de charme. Un pavillon à l'architecture caractéristique de la fin du siècle dernier, avec ses pignons ouvragés, sa véranda, cerné par une vaste pelouse entretenue avec soin. Célibataire, M. Wengrow n'avait jamais quitté ses parents. Sa mère était partie la première, il avait eu la douleur de perdre son père l'année passée. Son emploi d'enseignant dans un collège privé lui fournissait l'essentiel de ses revenus.

Son sourire de bienvenue me donna du courage. Il était vêtu à la bonne franquette : pantalon de velours, veste de tweed brun ouverte sur une chemise de même ton à col boutonné. Cette simplicité me rassura. Après tout, il ne s'agissait que d'une séance de travail.

Dans le vestibule grand comme un mouchoir de poche se trouvait un miroir dont l'encadrement s'ornait de crochets en bois servant de patères. J'y suspendis mon blouson. Sous le miroir, une console supportait un vase vide.

Je regrettai aussitôt de ne pas avoir demandé à l'Oncle Simon de préparer un bouquet. La prochaine fois... si prochaine fois il y avait.

— Pile à l'heure, fit observer M. Wengrow. Chandler arrive toujours en avance. Il haussa le ton afin de couvrir les rafales du piano, de plus en plus fortes. Il aime ainsi se dégourdir les doigts.

Je le suivis dans le salon. Peu de meubles, disposés sur un grand tapis ovale en sisal. Tous de style colonial. Le Steinway & Sons semblait occuper tout l'espace. Trop de lumière, pensai-je aussitôt. Le lustre rabattait une clarté violente. Les lampadaires allumés tous deux étaient superflus. Le piano possédait sa veilleuse, ainsi que le pupitre destiné à recevoir les partitions de la violoniste. Je les disposai avec soin. M. Wengrow l'avait installé sur la droite.

Chandler était habillé comme à l'accoutumée, blazer marine, cravate club. À mon entrée, sans m'accorder un regard, il continua de jouer. M. Wengrow s'était arrêté pour l'écouter ; j'en fis autant. Il s'écoula ainsi quelques minutes avant que mon professeur ne m'invitât à prendre place à mon tour. Je sortis le violon de son étui. Le pianiste

daigna s'interrompre.

— J'ignorais que tu prenais des leçons particulières, dit-il.

Comment pourrais-tu le savoir ? fus-je tentée de riposter. *Si tu m'as adressé la parole deux fois en l'espace de ces cinq dernières années, c'est le bout du monde.*

Je me contentai d'un hochement de tête, à mi-chemin de l'acquiescement et du salut.

— Il en est de même en ce qui te concerne. M. Wengrow m'a mise au courant l'autre jour.

— Vraiment ?

Il considéra notre professeur comme si celui-ci avait commis une indiscretion. M. Wengrow parut déconcerté.

— N'êtes-vous pas dans la même classe ? s'étonna-t-il. Vous avez chaque jour l'occasion de vous voir et de vous parler.

J'aurais voulu répondre. Chandler ne m'en laissa pas le temps.

— On se voit, confirma-t-il. Derrière son regard froid papillota une lueur espiègle, vite éteinte. Nous ne sommes pas intimes au point de nous confier nos emplois du temps.

Après un instant d'hésitation, M. Wengrow enchaîna :

— Bien, vous voilà tous deux mis dans la confidence. Venons-en à l'essentiel, voulez-vous ?

Et de donner quelques indications sur la pièce que Chandler travaillait avant mon arrivée et que nous étions censés interpréter en duo. Vivement, je changeai ma partition.

La première fausse note se produisit très vite, bientôt suivie d'une seconde. Dès lors, j'accumulai les couacs dignes d'une élève de première année. Mon embarras allait croissant, j'étais incapable de jouer.

— Recommençons, prenez votre temps, ne cessait de répéter M. Wengrow.

Cet homme possédait des trésors de mansuétude. Ce n'était pas le cas de Chandler Maxwell, dont l'impassibilité dissimulait mal l'agacement. À chaque nouvelle faute, ses doigts demeuraient en suspens au-dessus du clavier, il accommodait son regard sur l'infini. Il n'y avait rien d'autre à espérer de lui, surtout pas une parole d'encouragement. Enfin, il se leva.

— M. Wengrow, peut-être serait-il préférable que votre élève répète ce morceau en solo avec vous, ne serait-ce que quelques

instants. J'en profiterai pour passer un coup de fil.

La réponse allait de soi. Sans l'attendre, il quitta la pièce.

Colère, impuissance, j'étais au bord des larmes.

— Excusez-moi, je vous en prie, balbutiai-je.

— Ce n'est pas grave, Honey. La découverte d'une nouvelle composition se fait toujours dans la douleur. Le temps et l'expérience vous apprendront à surmonter ces cafouillages. Nous sommes seuls. Quand vous serez prête, jouez comme vous l'avez fait l'autre soir, chez vous.

Peu à peu, le calme m'envahit. Une grande marée apaisante recouvrit l'angoisse inexplicable (dont je refusais de m'expliquer l'origine pour être tout à fait franche). Dix minutes plus tard, Chandler était de retour. Il me gratifia d'un coup d'œil éclair avant de reprendre sa place derrière le piano où il attendit le signal de M. Wengrow.

À nouveau, l'ouverture. Je passai sans encombre les premières difficultés sur lesquelles j'avais achoppé précédemment. Mon jeu prit de l'assurance, le violon était de nouveau mon ami. L'archet se pliait à tous les caprices de la partition, j'acquis une maîtrise telle que le pianiste daigna m'accorder un coup d'œil favorable.

Il en fut ainsi jusqu'au terme de la pièce. Pas une seule hésitation de ma part. L'interprétation, toute subjective, pouvait donner lieu à controverse, mais pas l'exécution. Notre professeur branlait du chef.

— Bien, commenta-t-il. Ce n'était pas trop mal. Qu'en dites-vous monsieur Maxwell ? Avais-je tort de vanter les mérites de M^{lle} Forman ?

Chandler m'observa, l'espace d'un court instant, d'un œil neuf. Il se leva, se détourna vivement pour donner à M. Wengrow la réponse qu'on attendait de lui.

— Vos compliments n'avaient rien d'exagéré, je le reconnais bien volontiers.

— Prochain rendez-vous la semaine prochaine ? Même jour, même heure ?

— En ce qui me concerne, c'est parfait, répondit aussitôt Chandler.

— Honey ?

J'étais dans la lune. Il se produisit en moi un flottement, une indécision bizarre.

— Je vous demande pardon ? Oui, bien sûr. Même jour, même heure.

Chandler avait déjà ouvert la porte.

— Bonsoir, monsieur Wengrow.

Pas un mot pour sa partenaire. Je rangeai mon violon. La satisfaction de M. Wengrow faisait plaisir à voir.

— Vous avez tous deux l'étoffe d'excellents musiciens, répéta-t-il. Je fonde sur vous les plus grands espoirs.

— Merci. Pour ma part, j'espère ne jamais vous décevoir.

J'entendis s'ouvrir et se fermer la porte d'entrée. *Ce type a autant de personnalité qu'une limace*, pensais-je, furieuse en songeant aux efforts fournis pour faire bonne impression. Le goujat n'en méritait pas tant ! Je regrettais à présent de ne pas être arrivée avec de la paille dans mes sabots, en dégageant un remugle de ferme. Le petit génie du piano avait besoin d'aspirer une bouffée puissante, de sentir la vie à plein nez. Sans dire un mot, ce garçon avait trouvé le moyen de me mettre dans tous mes états. Je ne décolérais pas.

Mon professeur me raccompagna jusqu'à la porte. Il me souhaita un bon retour.

Je le remerciai et vite, tête baissée, me dirigeai vers mon pick-up.

— Regarde où tu mets les pieds, fit une voix.

Je sursautai. Adossé contre sa Mercedes, bras croisés, Chandler attendait. Du menton, il désigna la camionnette.

— Tu conduis cet engin ?

— À ton avis ? Il n'est pas venu tout seul.

Sourire. Puis, pour remettre chacun à sa place :

— Ta ferme, je la connais. La banque de mon père en détient les hypothèques.

Son père était banquier, tout le monde le savait. En revanche, j'ignorais que Grand-père Forman avait confié la gestion de ses affaires à cet établissement particulier. Sans répondre, je passai devant lui pour regagner mon véhicule. J'ouvris, déposai le violon.

Il s'approcha, mine de rien.

— Tu te débrouilles, pas de doute. J'ai confiance en M. Wengrow, même s'il lui arrive d'exagérer pour rassurer les parents sur les talents de leurs jeunes prodiges.

— C'est un problème que mes parents ne lui poseront pas, répliquai-je, très froide. Ils ne m'ont jamais considérée comme un prodige. As-tu la prétention d'en être un ? Est-ce la raison pour laquelle tu consacres tout ce temps au piano ?

Il haussa les épaules.

— Un prodige ? Pourquoi pas ? Je joue pour le plaisir, le mien et celui de mes auditeurs. Et toi, pourquoi t'accroches-tu ?

Je pris le temps de réfléchir.

— Contrairement aux apparences, quand tu tiens ton violon, ce n'est pas toi qui joues. Un oncle m'a fait cette remarque.

— Je ne comprends pas.

— C'est le violon qui tire de toi la mélodie.

Une fois dans la camionnette, je baissai à demi la vitre.

— Tu m'as bien entendue. Quand Chandler Maxwell aura résolu ce paradoxe, peut-être se connaîtra-t-il davantage.

— J'ai l'impression de me connaître suffisamment ; Quelqu'un prétend-t-il le contraire ?

— C'est ton affaire. Tu es mieux placé que personne pour répondre à cette question.

Je mis le contact. Il posa une main sur la portière.

— Tu es obligée de t'exprimer par énigmes ?

— Je m'exprime comme je veux. Comme la plupart des gens, il me semble. Ce duo m'a procuré beaucoup de satisfaction, Chandler. Veux-tu savoir pourquoi ? Quand tes doigts courent sur le clavier, l'instrument arrache les notes de tout ton être. (Avec un micro-sourire, j'ajoutais :) Mon oncle aurait aimé ta façon de jouer.

Je manœuvrai pour me mettre en marche arrière. Quand je fus engagée dans l'allée, je me retournai. Planté là où je l'avais laissé, le prodige regardait s'éloigner mon pick-up. Sans mépris, non. Les yeux dans le vague, plutôt. Ce même regard lointain qu'il avait eu dans le salon de M. Wengrow, lorsque mes bavures l'obligeaient à s'interrompre.

Mon cœur battait à toute volée. Le sang affluait à mes joues, je me sentais gagnée par l'ivresse. Ivre de quoi ? Tant d'émotion parce que j'étais parvenue à semer le doute dans l'esprit de ce mégalo ? Petite victoire, il n'y avait pas de quoi perdre la tête pour si peu.

Il a de beaux yeux. Je pouvais au moins lui reconnaître cette qualité. Rarement posés sur moi, moins que je ne l'aurais souhaité, il fallait l'admettre. D'un autre côté, comment me concentrer sur ma partition s'il ne m'avait pas quittée du regard ? À présent, seule sur le chemin du retour, au volant de mon tacot, il ne m'était pas désagréable d'évoquer les rares instants où nos yeux s'étaient croisés. Il me vint un sourire, aussi léger qu'une empreinte sur une fine couche

de neige.

— Tu as passé un bon moment, on le voit tout de suite.

Mon père m'accueillit par ces mots. Il se trouvait dans la cuisine en compagnie de Maman, tous deux discutaient à mi-voix. Avachi dans son fauteuil, Grand-père s'était endormi devant la télévision. Ses ronflements rendaient inaudibles un programme que personne n'écoutait, de toute façon.

— Comment ? Tu as raison, cette première séance s'est bien passée.

— Tant mieux. Si tu y prends vraiment goût, si M. Wengrow est satisfait de tes progrès, peut-être devrais-tu te tourner sérieusement vers la musique, envisager une vraie carrière de violoniste.

Ma mère ne disait mot. Elle m'observait.

— Nous n'en sommes pas encore là, murmurai-je. À demain !

J'avais hâte d'être seule, face à mon miroir. Jamais je n'aurais osé leur avouer ce regain de coquetterie, après une petite heure passée avec un camarade de classe qui ne m'avait jamais accordé la moindre attention et restait un parfait inconnu. J'inspectai mon reflet. Cette fille, en face de moi, qu'en pensaient-ils, les garçons ? Moche, passable, pas mal, jolie, très jolie ? Ne te fais pas d'illusions, Honey. Trop petit, le nez. Trop minces, les lèvres. Trop rapprochés, les yeux.

Debout, sans perdre de vue le miroir, je me livrai à un lent strip-tease. Silhouette intéressante, disait-on. Serais-je belle, dans quelques années ? Vraiment belle ? Les hommes, je m'en étais rendu compte, se souciaient peu des femmes agréables à regarder. Elles couraient les rues. Pour retenir leur attention, il fallait être une pinup ou rien. J'avais l'air d'une gamine, trop jeune pour son âge. Ces jérémiades puériles avaient le don d'exaspérer ma mère. Elle riait, pour masquer son agacement.

— Dans vingt ans, tu ne seras pas mécontente d'avoir l'air juvénile, répliquait-elle.

Vingt ans, c'était le bout du monde. Je n'avais pas l'intention d'attendre une éternité pour me sentir bien dans ma peau. Ce sentiment de plénitude, je voulais l'éprouver dès maintenant.

Dans le plus simple appareil, j'inspectai ce qu'aucun homme n'avait jamais vu, les reliefs intimes de Honey Forman : seins, taille, hanches. Étais-je en train de succomber au péché d'impudeur ? J'imaginais Grand-père surprenant cette scène. Serais-je châtiée pour ma témérité ? « Je pense bien ! s'écrierait-il. Et plus tôt que tu ne l'imagines. » Pour confirmer cette menace, j'allais entendre un fracas à

lézarder le ciel. Un fauve griffonnage de foudre allait cisailler ma chambre. L'avertissement du ciel.

Ni tonnerre, ni flamboiement, mais la sonnerie du téléphone. Puis la voix de Maman depuis le vestibule.

— Honey ? C'est pour toi.

J'enfilai ma robe de chambre à la va-vite. Je courus à la porte.

— Pour moi ? Qui est-ce ?

— Chandler Maxwell.

Je ne dégringolai pas l'escalier. Je le descendis avec une désinvolture très bien imitée. Maman avait posé le combiné sur la tablette. Elle m'attendait, rieuse.

— Quel âge a-t-il ? chuchota-t-elle. Il a l'air tellement guindé ! On dirait plus un prof qu'un élève.

J'acquiesçai, pour ajouter sur le même ton de conciliabule :

— C'est encore pire que tu n'imagines. Il donne l'impression d'avoir avalé son parapluie.

Que me veut-il encore ? me demandai-je. *À la réflexion il n'a pas digéré mes plaisanteries et tient à me la faire savoir ? Il veut me punir, m'annoncer par exemple qu'il n'y aura pas de seconde séance chez Ai. Wengrow.*

L'unique téléphone se trouvait dans l'entrée. Grand père Forman ne voyait pas la nécessité d'en faire installer un second, encore moins celle de pourvoir sa petite fille d'une ligne privée. Pas question d'intimité, par conséquent. Jusqu'à présent, cela ne m'avait jamais gênée. Je recevais si peu d'appels.

— Bonsoir, à nouveau, déclarai-je dans le micro.

Ma mère réintégra la cuisine, dont elle poussa la porte.

— Navré de te déranger à une heure pareille.

— Il n'est pas si tard.

— Chaque famille a ses habitudes. J'en connais qui sont déjà au lit.

— De quoi s'agit-il, Chandler ?

— J'ai deux tickets pour assister à la représentation de *Porgy and Bess* au Convention center. C'est à mi-chemin de l'opéra et de la variété.

Toujours cette arrogance, même quand il était dans les meilleures dispositions.

— Je connais *Porgy and Bess*, répliquai-je.

— La production sera de qualité moyenne, j’imagine. Mon père s’est vu proposer deux places. Il me les cède bien volontiers. Es-tu libre samedi soir ? le délai est un peu court, je m’en rends compte. Peut-être es-tu déjà engagée par ailleurs, aussi je ne m’offusquerais pas d’un refus. J’ai pensé que cela te ferait plaisir d’écouter un peu de Gershwin. Notre région est un désert culturel et...

— En effet, coupai-je.

De toute évidence, il aimait entendre le son de sa propre voix. Il fallait l’interrompre, ou nous en serions au même point une heure plus tard.

— Alors, c’est oui ?

— C’est oui. Merci d’avoir pensé à moi.

— Parfait. Je te donnerai les détails en classe.

— Entendu.

— Au fait...

Une longue hésitation. Il avait besoin d’être encouragé.

— Tu voulais ajouter quelque chose ?

— Si tu t’en sens capable... enfin, je pourrais peut-être t’inviter à dîner avant le concert.

Capable de quoi, pensai-je. De supporter sa présence ?

— Excellente idée.

— Parfait, on se voit au collège où je te donnerai tous les renseignements.

Il ne craignait pas de se répéter. Je levai les yeux au ciel.

— Bien.

— À très bientôt, donc. Espérons-le.

— À demain, Chandler. En classe.

Le fou rire me gagnait. Je raccrochai au plus vite. Convaincue d’être la reine des introverties, atteinte d’une timidité incurable, j’avais trouvé mon maître. Cette attitude hautaine, interprétée par les autres comme le symptôme d’une prétention invétérée, masquait en réalité une très grande pudeur. Maxwell Chandler s’effarouchait pour un rien. Dans ces conditions, en effet, autant rester sur son quant-à-soi.

J’ouvris la porte de la cuisine.

— Que voulait-il donc ? s’enquit ma mère. Vous en avez mis du temps.

— Son père a reçu des billets pour une représentation de *Porgy and Bess*, samedi soir. Il m'a proposé de l'accompagner. J'ai accepté. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Au contraire, dit Maman. C'est très gentil de sa part. Qu'en dis-tu ?

Consulté du regard, mon père opina.

— Il a insisté pour m'inviter au restaurant avant le spectacle.

— C'est-ce qu'on appelle un rendez-vous en bonne et due forme, dit Papa. (Après un clin d'œil à ma mère il ajouta :) Vos relations commencent à prendre une tournure sérieuse.

Maman considérait sa fille avec une moue critique.

— Cette petite ne s'est rien acheté depuis un siècle. L'occasion se présente. Une robe neuve ne lui ferait pas de mal.

Nouvel acquiescement paternel. Je me braquai sur le champ.

— Sous prétexte que Chandler Maxwell se laisse apprivoiser, je ne vais pas me mettre sur mon trente et un ! Il n'en mérite pas tant. Pour l'instant, tout au moins.

Je restais sceptique.

— Tu ne comprends donc pas ? Ta mère a envie de faire un peu de lèche-vitrines avec toi, c'est tout. Ne la prive pas de ce plaisir innocent.

Maman me rejoignit, passa le bras autour de mes épaules.

— Ton père connaît bien les femmes. Dans la vie de toute mère arrive un moment où elle aime à se remémorer sa jeunesse à travers ses enfants. Surtout les filles.

Mon sourire s'épanouit enfin. Il nous était si peu arrivé, ma mère et moi de « faire les boutiques », comme le disaient mes copines, dont c'était un des passe-temps favori.

— Maman, nous irons en ville quand tu voudras.

Mon baiser claqua sur sa joue. Je regagnai l'étage en vitesse. Mon galop réveilla Grand-père Forman.

— Que se passe-t-il encore dans cette maison ? maugréa-t-il. Un vieillard harassé n'a pas le droit de faire un petit somme après le repas ? J'ai cru que le plafond me tombait sur la tête. Un peu de respect pour mes vieux os, jeune fille.

Pas ce soir, répliquai-je en mon for intérieur. Je n'étais plus qu'une diablesse excitée dont les pensées – toutes coupables – se bouscuaient. Une nuit d'insomnie m'attendait. Je trouvai assez de

présence d'esprit pour expédier mes devoirs laissés inachevés avant le dîner. Après quoi je me fourrai au lit, prête à compter les heures qui me séparaient du lendemain matin.

Qui me séparaient de ma prochaine rencontre avec ce fichu pianiste.

À tâtons, j'éteignis ma lampe de chevet. La lune venait de se lever, à l'ouest de la maison. Froide et pâle, sa lumière se braquait sur la grange et la fenêtre de l'Oncle Simon. Accoudé, il contemplait ma chambre. À cette distance, je n'avais aucun doute, l'adjudant des colosses avait les yeux fixés sur le rectangle noir derrière lequel la petite Honey éprouvait les plus grandes difficultés à retrouver son calme.

Au fait, cette fenêtre était demeurée ouverte, rideaux non tirés pendant ma séance de déshabillage. L'Oncle Simon en avait-il profité pour se rincer l'œil ? J'étais trop âgée, désormais, pour tolérer ce genre d'indiscrétion. Sans attendre pour mettre ce vertueux dessein à exécution, je me levai pour aller fermer le rideau.

En fin de compte, Papa a raison. Chandler Maxwell m'a invitée à sortir avec lui. *Un vrai rendez-vous*. Je me ferai belle. Nouvelle robe, nouvelle coiffure, maquillage sophistiqué. Je m'inspirerai des leçons données dans tous les périodiques. Comment attirer l'attention des hommes ? Les pages de ces gentils torchons fourmillaient de conseils. On prendrait conscience de ma présence. Tiens, cette fille était là, debout, assise à cette table, en train de marcher dans la rue ? Honey Forman existait donc ?

Qui est-ce ? se demanderaient les uns et les autres devant ma métamorphose. Elle exciterait l'admiration de tous. On ne me ménagerait ni les sourires, ni les compliments. Elle se donnait beaucoup de mal, on l'applaudit bien fort.

Sortir de l'enfance, pour une femme, c'est un peu naître pour la seconde fois. Dans le meilleur des cas s'allume un feu intérieur dont le rayonnement émane de toute sa personne. Cette clarté salue notre entrée en scène. Quand ce miracle se produit, d'une manière ou d'une autre, l'accueil reçu donne l'élan d'espérance et d'enthousiasme qui nous soutiendra toute la vie.

Chapitre V

REFRAIN NOUVEAU

Timide, réservée à l'extrême, je l'avais toujours été. C'était du moins l'opinion que j'avais de moi-même. Si d'aventure un garçon m'adressait la parole, manifestait envers moi un intérêt quelconque, je piquai mon fard. Consciente de ce trouble trop visible, je n'en devenais que plus embarrassée. Conclusion : je parlais vite, dans un marmottement à peine audible, sans jamais regarder mon interlocuteur en face. Neuf fois sur dix, celui-ci avait l'impression que j'avais hâte de me débarrasser de lui. Ce n'était pas le cas, bien sûr. À leur place, je n'en aurais pas moins pensé : je l'enquiquine, elle est pressée d'en finir. Ces malentendus attribués à ma gaucherie inexplicable duraient depuis longtemps.

À mon arrivée au collège, le lendemain, j'étais pressée de retrouver Chandler. Dans le vestiaire, son armoire se trouvait à mi-distance par rapport à la mienne. Il arriva bientôt, le maintien aussi compassé qu'à l'ordinaire, le nœud de cravate impeccable, les cheveux plaqués de part et d'autre d'une raie taillée au cordeau. Après avoir jeté un vague coup d'œil dans ma direction, il continua de ranger ses affaires, sortit du placard ce dont il avait besoin pour la journée et poursuivit son bonhomme de chemin vers le lieu de rassemblement, sans m'adresser ni signe ni parole, comme si nous étions de parfaits inconnus dans la consigne d'un hall de gare. L'espace d'un instant, figée sur place, je songeai avoir rêvé le coup de fil de la veille. M'avait-il vraiment invitée à dîner, au spectacle ? Avait-il changé d'avis ? L'explication venait spontanément à l'esprit. Le cas échéant, tout s'effondrait. Mes illusions, en premier lieu, et surtout les séances particulières chez M. Wengrow, dont j'aurais tiré le plus grand bénéfice. Enfin, comment avouer à mes parents que j'avais été le dindon d'une farce grossière ?

À mon tour, je gagnai le foyer. À ce stade, son comportement éveillait surtout ma curiosité. La colère viendrait plus tard.

La place de l'énigmatique personnage se trouvait sur ma gauche, à deux rangées de distance. Comme je le regardais, il avait le nez plongé dans ses cahiers et l'y maintenait, sans même lever les yeux quand un

professeur prenait la parole ou pour écouter les annonces débitées par le haut-parleur. Après l'appel la cloche tinta, signal du premier cours. Mine de rien, sans attirer l'attention, je me déplaçai de façon à me rapprocher de lui tandis que les élèves se dirigeaient vers la salle. Enfin, nous fûmes côte à côte.

— Bonjour, murmurai-je.

— Bonjour.

Regard circulaire, regard de bête traquée. Pressant le pas, il prenait la tangente, sa serviette oscillant au bout de son bras. Un machin de cuir noir épais comme le pouce qui devait valoir son pesant d'or et ressemblait aux attachés-cases exhibés par les avocats dans les feuilletons télévisés. Accessoire luxueux, objet de maintes plaisanteries.

Mortifiée, je laissai le flot s'écouler autour de moi. Certains me bousculaient sans parvenir à m'ébranler. J'avais les pieds plantés dans du ciment.

— Quelque chose ne va pas ? questionna Karen Jacobs.

— Pardon ? Tout va bien, ne t'inquiète pas.

Je me remis en marche, Karen sur les talons.

Un petit calibre, Karen Jacobs. Toute mince et fluette avec d'immenses yeux bruns, si mornes qu'ils en perdaient tout éclat. Sa vie devait être l'ennui même. Elle trouvait le moyen, par le pouvoir de sa seule présence, de dissiper la tristesse ou la joie de n'importe qui. Quand elle ouvrait la bouche, on pouvait être certain qu'il allait en sortir une question, oiseuse le plus souvent. Il m'arrivait de la comparer à un écureuil : comme cette charmante bestiole emmagasinait la nourriture, Karen faisait provision de bribes d'existences. Renseignements, potins, anecdotes. À moins qu'elle ne fût un parasite, tirant sa substance vitale du destin de ses hôtes, les insoucians, les naïfs, prêts à satisfaire cet insatiable besoin de savoir.

— Je t'ai vue tout à l'heure, en train de parler à Chandler Maxwell. Que lui as tu dit ?

— « Bonjour ». Je lui ai dit bonjour.

— Drôle d'idée. Pourquoi ?

— Et pourquoi pas ? répliquai-je du tac au tac.

Ma réponse lui déplut, trop agressive et sans intérêt. Il n'y avait rien à grappiller dans une riposte aussi sèche. Déçue, perplexe, elle continua de me suivre en traînant la jambe.

Pendant la plus grande partie de la matinée, sa surveillance ne se

relâcha pas. Elle était à l'affût du moindre geste, du regard le plus anodin susceptible de trahir mon nouvel intérêt pour Chandler Maxwell. Comment avait-elle deviné, au fait ? Celle fille d'apparence presque insignifiante était pourvue d'antennes. Sa sensibilité aiguë lui permettait de flairer le moindre changement intervenu dans les relations entre ses camarades. Sujet du jour : l'évolution des rapports entre l'élève Forman et l'élève Maxwell. Si son intuition et sa persévérance lui permettaient de lever un lièvre, elle aurait atteint son but et joui pendant quelque temps de la considération des amateurs de ragots. Maudite engeance, essentiellement féminine, force m'était de le reconnaître. Elles tenaient le haut du pavé et ne cachaient pas le dédain que leur inspirait Karen Jacobs.

Cette curiosité malsaine constituait justement la hantise de Chandler. Attirer l'attention des surnois sur ce rapprochement inattendu entre une fille et un garçon qui ne s'étaient jamais adressé la parole auparavant.

Mettant à profit un changement de classe, alors que nous cheminions dans le couloir, il louvoya pour arriver à ma hauteur.

— Tiens, chuchota-t-il.

Il tenait une feuille de papier pliée en quatre. Je devais avoir l'esprit un peu lent ; sur le moment, je restai sans réaction.

— Prends-le vite, insista-t-il.

Je fis disparaître le papier dans ma poche.

Trois secondes plus tard, Chandler avait rejoint les premiers rangs des marcheurs. Dans mon impatience, je commis l'erreur de ralentir pour parcourir d'un coup d'œil rapide mon premier « mot doux ». Karen surgit comme par enchantement. La feuille pliée derechef réintégra sa cachette.

— Chandler Maxwell t'a remis quelque chose à l'instant, n'est-ce pas ? Je l'ai vu.

Je la dévisageai, impassible.

— C'est exact.

— De quoi s'agit-il ? Un secret entre vous ?

Son indiscretion désarmante ne laissait d'autre choix que celui du mensonge. Terrain miné. À contrecœur, j'improvisai :

— J'ai laissé tomber une feuille en quittant le cours de littérature. Chandler l'a remarqué. Il vient de me la rendre, c'est tout. Es-tu satisfaite ?

Rien ne passa dans les grands yeux inexpressifs de Karen Jakobs.

Derrière ce masque impénétrable, je sentais s'enclencher les mille et un rouages de sa petite cervelle fureteuse.

— Tu n'as rien laissé tomber, dit-elle.

Et moi, à deux doigts de perdre mon calme :

— Ça alors ! Comment un tel événement a-t-il pu t'échapper ? Depuis ce matin, tu m' observes comme un vautour.

Je n'avais pas élevé la voix. Le seul fait d'entendre la vérité en face lui fit perdre contenance. Elle recula, comme si je l'avais souffletée.

— C'est faux, protesta-t-elle.

Karen n'en attendait pas moins le moment où je sortirais le papier pour le lire, assise à ma place, dès que le prochain cours aurait commencé. Aussi décidai-je de n'en rien faire. Que m'importait ce billet, remis pas Chandler Maxwell avec de pauvres ruses de Sioux sur le déclin ? J'essayai de m'en convaincre afin de ne pas enfreindre la consigne de discrétion à laquelle il semblait tenir par-dessus tout. Pourquoi ? C'était son affaire. J'adoptai la même attitude sans pouvoir m'empêcher de la trouver un peu ridicule.

J'attendis donc d'aller aux toilettes pour prendre connaissance du message.

Il contenait, comme prévu, des détails sur notre soirée de samedi. L'heure à laquelle il viendrait me chercher, le nom du restaurant, la durée du spectacle, l'heure de mon retour probable à la maison. Pas de signature, pas même une expression de circonstance. Quelques mots un peu stimulants tels que « À bientôt ! » ou « Vivement samedi ! » Quelle froideur, quelle indifférence ! Chez moi, la déception le disputait à la colère. Se pouvait-il que je fusse la première fille avec laquelle il sortait ? Ce garçon n'avait aucun sens des convenances.

Voilà qui donnait à réfléchir. Peut-être en étions-nous au même point, aussi inexpérimentés l'un que l'autre. Dans mon esprit, jusqu'à présent, aucun doute : Chandler Maxwell avait une vie nocturne animée, même s'il choisissait ses conquêtes parmi les filles de son milieu de préférence à celles du collège. Si quelqu'un était au courant, ce ne pouvait être que Karen Jacobs. Or jamais je ne l'avais entendue colporter des commérages licencieux sur le compte de Maxwell.

J'espérais qu'il se dégèlerait au réfectoire. La plupart du temps il s'installait dans le fond, en compagnie d'autres types, passionnés comme lui d'informatique. Je me trouvais devant lui dans la file d'attente. De propos délibéré je choisis une table libre, un peu à l'écart, pour lui donner l'occasion de me rejoindre. Il n'en fit rien. Son plateau une fois rempli, il fila à sa place habituelle. Peu après,

plusieurs filles de ma classe – y compris Karen Jakobs prenaient place autour de moi. Ce n'était pas grand-chose encore, pourtant l'expression de leur regard, quand elles le posaient sur moi, avait changé. Karen était passée par là. Quelle histoire avait-elle pu inventer, à partir d'éléments si fragiles ? Cette petite avait de l'avenir. En travaillant dur, elle pourrait se retrouver rédactrice en chef du *National Enquirer*.

Susie Weaver donna le signal des hostilités. Une rousse explosive, objet de maintes jalousies, dont tout le monde savait qu'elle n'en était pas à son premier flirt. Les autres filles suivaient ses commentaires et ses verdicts comme paroles d'Évangile. Je ne faisais pas exception à la règle. Si une telle décidait d'accepter les avances d'un garçon et de sortir avec lui, il valait mieux recevoir l'approbation de Susie Weaver au risque d'être la cible de tous les quolibets. Quand l'oracle avait décidé de s'acharner sur quelqu'un, de l'accabler de défauts souvent inexistantes, commençait pour la victime un petit enfer quotidien.

— Tu sors avec Chandler Maxwell, oui ou non ?

— Qu'est-ce qui te le fait croire ? répliquai-je.

Je venais de commettre ma première erreur. J'aurais dû nier l'hypothèse avec la dernière énergie, ou la confirmer paisiblement, en assumant ce choix sans ambiguïté.

Ses lèvres fondirent. Deux tranches de beurre dans une poêle à frire. Je vis naître la morne et glaciale suggestion d'un sourire.

— Depuis quand filez-vous le parfait amour en douce ?

Ricanements discrets parmi le chœur des admiratrices. Karen n'en tint aucun compte, elle avait l'habitude. Belle et sûre de son pouvoir, elle maîtrisait la situation avec une assurance horripilante. J'aurais volontiers aplati mon quart de pizza sur ce visage rayonnant d'autosatisfaction.

— Je ne file rien avec personne, déclarai-je d'une voix sourde, la voix de quelqu'un dont la patience commence à s'épuiser.

— Rien ? Rien du tout ? persifla Susie. Tu en es bien sûre ?

Son regard circulaire prit les autres à témoin. Le sourire narquois lui allait comme à l'inspecteur qui tient dans sa manche les preuves de la culpabilité du suspect. Un murmure d'approbation parcourut le petit groupe des acolytes.

— Il n'y a pas de quoi te sentir gênée, reprit Susie. Toutes les filles ont le droit d'avoir un petit béguin tôt ou tard. (Saisissant sa fourchette, elle enfourna une première bouchée de salade de maïs.) À moins que votre liaison ne soit classée X, bien sûr.

Les autres retenaient leur souffle. Pourquoi aurais-je dû me sentir sur la défensive ? Seule contre toutes, au lieu de faire face dans la dignité, je perdais contenance.

— Me sentir gênée, moi ? protestai-je. Encore une fois, je n'ai pas de petit ami.

— Gênée ou honteuse, insinua Susie.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre ! me récriai-je.

— Où vous rencontrez-vous ? Chez lui ou dans ta grange, avec les vaches pour seuls témoins !

— Vas-tu cesser ces allusions sordides ?

Sans se presser, Susie savourait son modeste repas. J'avais haussé le ton. Elle interrogea ses copines d'un regard intrigué.

— Susceptible, la petite Honey. Je me demande bien pourquoi.

Il y eut un silence. Malgré leurs yeux braqués sur moi, je respirai à fond.

— Puisque vous tenez tant à le savoir, et de quel droit ? Chandler et moi prenons des leçons de musique particulières. Nous avons le même professeur. Il estime que la pratique du duo – piano, violon – constitue un excellent exercice. Votre curiosité est-elle rassasiée ? À présent, fichez-moi la paix.

— Des leçons particulières, voyez-vous ça ! ronronna Susie. Enfin, elle est passée aux aveux ! Les rires fusèrent. Aucun désaccord sur la cadence et le rythme, j'espère ?

La fine astuce provoqua une tonitruante explosion de joie.

J'étais pâle comme un linge. Puis le sang me monta aux joues. C'en était trop. Je me tournai vers Chandler. L'hilarité de ces petites pestes avait dû attirer son attention. Il regardait de notre côté. J'enregistrai son air inquiet, plus ou moins écœuré. Pas si naïf, le bel indifférent. Ainsi, il savait très bien à quoi s'en tenir sur le mauvais quart d'heure que venaient de m'infliger mes camarades. En fin de compte, son obsession du secret était amplement justifiée.

Susie se fit goguenarde.

— Donne-nous quelques détails sur ces « leçons particulières ». Sois tranquille, parle en toute confiance. Motus et bouche cousue.

L'œil noir, j'accusai Karen.

— Vous êtes lamentables. On se connaît depuis des années, je me remets à peine d'un coup très dur, et vous voilà, l'injure à la bouche. Bravo pour l'amitié, la solidarité entre filles. Et toi, pauvre idiote,

cafteuse professionnelle, crois-tu qu'elles t'aimeront davantage ?

Prenant mon plateau, je quittai le réfectoire pour me réfugier dans la salle de repos réservée aux filles. Un déferlement de rires satisfaits accompagna ma sortie. Plus tard, deux chipies, membres du clan de mes persécutrices, entrèrent dans la pièce. Sans se soucier de ma présence, elles échangèrent des plaisanteries sur mes relations brûlantes avec Chandler Maxwell. Aussi tarés l'un que l'autre, nous étions faits pour nous entendre, affirmaient-elles. Dans la mesure où les travaux qui m'attendaient chaque jour à la ferme m'interdisaient de participer aux activités extrascolaires de fin de journée, dans la mesure où j'avais peu l'occasion de frayer avec elles, j'étais cataloguée comme une sale petite snob. Un point commun avec Chandler.

Je me rendais au cours d'espagnol lorsque celui-ci me rattrapa.

— Tout à l'heure, au lieu de prendre le bus pour rentrer chez toi, attends-moi au vestiaire. Je te raccompagnerai.

Ces deux phrases débitées à toute vitesse, sur le ton d'urgence et de confidentialité d'un complot à la veille de passer à l'action, il rejoignit sa place. Je cessai d'exister pour lui jusqu'à la fin de la journée. De temps à autre, une fille me regardait à la dérobée, puis se penchait vers sa voisine. Messes basses, rires étouffés.

Mes yeux se dessillaient ; je sentais ma solitude et la tristesse du monde. Susie Weaver n'était pas, il s'en fallait de beaucoup, telle que je l'avais imaginée, un parangon d'élégance et de lucidité. Apparence flatteuse, trompeuse. Une jolie fille à la tête mal faite. Les autres ne valaient pas la corde pour les pendre. Toutes de pauvres gamines engluées dans la monotonie de l'existence. Peut-être avaient-elles de l'avance sur moi, dans certains domaines. Elles fumaient, se saoulaient, rentraient chez elles à des heures impossibles... Elles collectionnaient les amants. Peut-être bien. De toute évidence, elles n'en tiraient aucun bénéfice sur le plan intellectuel. Ces expériences ne leur apportaient rien. Je les découvrais dans leur médiocre réalité, de petites péronnelles affublées des plumes de séductrices dont elles arboraient déjà l'uniforme : toilettes seyantes, maquillage soigné. La plupart devaient être aussi déboussolées que moi, sinon davantage, puisqu'elles savaient que la fréquentation de l'autre sexe n'était pas une panacée. Seule solution pour camoufler leur désarroi, se muer en persécutrices. Un jour Honey Forman, le lendemain quelqu'un d'autre.

Et moi qui me lamentais de ne pas avoir d'amis ou de boyfriend, de ne pas être invitée à leurs surbourns, de ne jamais figurer sur la liste des candidates au titre de Miss Chouchoute, d'être considérée comme une pudibonde, une prude, une puritaine indécrottable... au diable leurs fadaises ! Plus de regrets, je me sentais soulagée. Futilités,

insignifiances que ces vieilles convoitises. Rien à gagner à s'engager dans cette voie. Le sang de Grand-père Forman bouillonnait-il en moi ? Tant mieux, pour une fois.

Condamnée malgré moi à marcher hors des rangs, je ne me plaignais plus de mon sort. Ces demoiselles pomponnées, d'allure si fière, si délurée, qu'avaient-elles à m'offrir si ce n'est leur insipidité ? Admettre ma singularité, mon état d'inclassable, je n'avais pas le choix. D'une certaine façon, d'évidentes affinités m'unissaient à Chandler. La musique, pour commencer.

À la fin des cours, je me rendis au vestiaire où ce diable d'hurluberlu me fit patienter dix bonnes minutes. J'aurais dû m'en douter, il attendait le départ du plus grand nombre. La cloche donna le signal d'une véritable ruée. Face à cette folle débandade un spectateur aurait cru assister au sauve-qui-peut d'un local incendié.

Enfin, Chandler montra le bout de son nez.

— Que s'est-il passé au réfectoire ? demanda-t-il aussitôt.

Je lui narrai toute l'affaire. Rien n'échappait à l'attention de Karen Jacobs, pas même un papier glissé d'une main à l'autre. Partant de cette minuscule anecdote, elle avait bâti son petit château de cartes, pour la plus grande joie des pimbêches.

— Qu'ont-elles dit, exactement ?

— Des horreurs. Rien qui vaille la peine d'être répété.

Il opina sombrement.

— J'appréhendais une réaction de ce genre. C'est pourquoi je ne t'ai pas adressé la parole de toute la journée. J'ai conscience d'être la tête de Turc de tous ces Yahoos.

Cette allusion au *Voyages de Gulliver* étudié en ce moment en classe de littérature me fit sourire. Qu'est-ce qu'un Yahoo ? Le dernier des êtres humains, sale comme un cochon, têtu comme une mule.

— En quoi notre emploi du temps, hors du collège, les concerne-t-il ? reprit Chandler. Je me doutais... non, je savais qu'elles t'en feraient baver si elles surprenaient l'indice d'un dégel entre nous.

Mes yeux se plissèrent sous l'effet de la détermination. Mon visage se fit résolu, farouche.

— Ne t'en fais pas pour moi. Je saurai me défendre.

— J'en suis certain. Je craignais sur le moment que tu ne changes d'avis.

— À quel propos ?

Son regard se détournait.

— Tu aurais pu décider d'annuler notre sortie de samedi.

Je lui pardonnai. On se connaissait à peine. Il ne pouvait pas savoir de quelle trempe était Honey Forman.

— Il en faudrait bien davantage pour m'influencer, Chandler. Je ne laisserai pas quelques gamines frustrées décider de l'organisation de mes loisirs. Je t'ai donné ma réponse, je m'y tiens. Me prendrais-tu pour une écervelée, par hasard ?

Il me dévisagea, très pince-sans-rire.

— Je n'en sais rien encore.

Mon hilarité le gagna. Quel soulagement, tout à coup ! Cette complicité faisait bondir en moi le sentiment rassurant d'une renaissance possible. J'étais encore capable de rire, tout simplement, avec un camarade de classe. Je donnai enfin libre cours à ce sentiment de douce euphorie refoulé depuis ce matin.

— Bien, je te ramène chez toi, déclara Chandler dont la gaieté s'éteignait très vite.

Je le suivis en direction du parking.

Nickel, le coupé Mercedes. À se demander s'il ne l'avait pas acheté la veille. Il devait le bichonner deux fois par semaine au moins. Je humai l'odeur du cuir, si agréable au toucher. Lecteur de compacts et téléphone intégrés au tableau de bord. C'était mon premier contact avec le luxe, le vrai. Je fis de mon mieux pour dissimuler combien sa petite auto m'en mettait plein la vue. Il savait à quoi s'en tenir sur ma famille et mes origines « rurales », inutile de lui faire le numéro de la fille de la campagne qui n'est jamais sortie de sa ferme.

— Une expérience du même genre m'est arrivée, il y a quelque temps, murmura mon voisin après un long silence.

— Quelle expérience ?

— J'étais en seconde. Tu n'as aucune raison de t'en souvenir, mais pendant une quinzaine de jours je suis sorti avec Andra Lothrop. Ses copines lui ont mené un train d'enfer, elles sont parvenues à la monter contre moi. Après cette désillusion, mon opinion était faite : dans cette boîte, toutes les filles sont des sucres d'orge.

— Des quoi ?

— Des petites choses agréables à l'œil et au goût, qui se cassent comme un rien. Des friandises, rien de plus. Tu es la première camarade de classe dont j'ai l'impression qu'elle s'intéresse à autre chose qu'à sa coupe de cheveux.

Ce jugement à l'emporte-pièce fleurait bon sa misogynie. Je protestai aussitôt.

— Tu exagères. À t'entendre, toutes les filles seraient des idiots. Il n'en est rien !

Il haussa les épaules.

— Peu importe. Elles m'indiffèrent. Depuis cette mésaventure avec Audra, je n'ai plus cherché à établir la moindre relation avec aucune d'entre elles.

Il avait beau dire, il n'en pensait pas moins. Impossible de croire sur parole quelqu'un dont la voix exprimait tant d'amertume et de mélancolie.

Après un nouveau silence, il posa une question inattendue.

— Au fait, comment se fait-il que tu n'aies pas de boyfriend régulier ?

— Je n'en éprouve pas le besoin, sans doute. Entre les travaux à la ferme, le collège, la pratique du violon, je n'ai pas un instant à moi, de toute façon. Jusqu'à sa disparition, l'Oncle Peter me tenait lieu de cavalier. À l'occasion de mes rares sorties, cinéma, restaurant, club, il m'accompagnait partout.

— Mort dans un accident d'avion, il n'y a pas très longtemps, c'est de lui dont il s'agit ?

Je confirmai, dans un hochement de tête. Serais-je capable d'aborder ce sujet sans ressentir le picotement familier des yeux ?

— Après le drame tu n'avais qu'une envie, te calfeutrer dans ta chambre, les couvertures rabattues sur la tête ?

— Plus ou moins.

— Dans ces cas extrêmes, la musique reste notre ultime recours. Elle m'a aidée, moi aussi. Le violon te rend moins vulnérable, même s'il n'accomplit pas de miracle. Grâce à lui, du moins ne seras-tu jamais une minette de l'espèce roudoudou. À ce propos, j'ai un aveu à te faire.

Cette petite phrase ne me disait rien qui vaille. Je ne pus réprimer un soupir.

— Je t'écoute.

— Bien avant la proposition de M. Wengrow d'organiser ces répétitions communes, je t'avais remarquée. T'en étais-tu rendu compte ? Le cas échéant, tu n'en montrais rien, naturellement. C'était ainsi, Honey Forman n'avait pas de mal à se distinguer du gros des troupes.

Encore ce mépris affecté pour le « cheptel » féminin. Cette fois, je me tins coite. Il en fit autant. Nous roulions depuis un quart d'heure. En si peu de temps, Chandler Maxwell en avait révélé beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé de la part d'un garçon à la réputation de pudibonderie. Cet effort de sincérité, je ne pouvais décidément le laisser sans réponse.

— J'ai besoin de surmonter un chagrin très profond, en effet. Peut-être trouverai-je sur mon chemin autre chose que la musique.

Il m'adressa un sourire en coin. La Mercedes s'engagea dans notre allée. Trop tard, je voulus l'avertir des surprises que réservait la chaussée. Au premier cahot, nos crânes heurtèrent le plafond.

— Excuse-moi, j'aurais dû te prévenir. Ralentis, la route n'est que plaies et bosses, du haut jusqu'en bas. Mon aïeul adore ça.

— Ton aïeul a la tête dure. Ai-je encore les yeux en face des trous, je n'en suis pas certain.

— Espérons-le, ricanai-je.

Il fit halte devant la maison. Oncle Simon émergea de sa grange pour ne rien perdre du spectacle, conducteur et véhicule.

— Wow ! C'est une force de la nature, fit Chandler à mi-voix.

— Un géant au cœur d'enfant et de poète, rectifiai-je doucement. Ce jardin est son œuvre. Toutes ces fleurs magnifiques sont ses créations.

— Elles le soutiennent dans l'existence. Tout le monde dissimule ainsi son « jardin secret ».

— En effet, ripostai-je. Même les filles roudoudou.

— Ton jardin à toi est plus vaste, j'en suis convaincu. Vivement samedi !

Je descendis, fermai la portière et me penchai.

— Merci pour cette charmante balade. Salut !

Je restai là, tandis que la Mercedes gravissait l'allée avec mille précautions. Elle négocia le virage. Adieu ! Je regardai vers la grange, prête à échanger quelques civilités avec l'Oncle Simon. Ces fleurs, aurais-je affirmé, avaient fait l'admiration de mon camarade. Il avait disparu. L'aïeul se silhouettait sous le porche. Son visage, me sembla-t-il, était bien plus bougon qu'à l'ordinaire.

— Tu as l'air furieux, grand-père. Quelque chose ne va pas ?

— À cette heure-ci, tu devrais être dans le poulailler.

— Pas du tout. Le temps de ranger mes affaires, de me changer et

j'y serai à l'heure habituelle. Le trajet n'aurait pas été plus court si j'avais pris le bus.

Cette réplique conciliante n'apporta aucune amélioration dans son attitude. D'un geste du menton, il désigna la côte, c'est-à-dire la direction prise par Chandler.

— Prends garde à toi. Le démon s'y entend pour prendre l'aspect le plus séduisant.

Refrain connu. Pour toi, les belles personnes et les belles choses sont toujours le cache-sexe du diable.

Pas d'éclat, surtout. Je gardai mes réflexions pour moi. Tête baissée, j'entrai dans la maison, soucieuse de m'éloigner au plus vite de ce vieil homme dont les yeux menaçants erraient sans cesse autour de lui, en quête de nouveaux ennemis.

Je croyais deviner l'origine de sa mauvaise humeur permanente. La solitude, quoi d'autre ? Nulle main secourable ne se tendait pour l'aider à sortir des ténèbres où l'avaient plongé quelques malheurs et son intolérance affichée. Ses seuls compagnons étaient les fantômes tapis dans les coins d'ombre de la maison.

Ressentait-il les premières atteintes de la peur ? Cela ne lui ressemblait pas. Plût au ciel qu'il n'en fût rien. Son sang coulait dans les veines de Papa, et dans les miennes. Je me rassurais en songeant que Grand mère Jennie et Maman compensaient largement sa sinistre influence.

Dans le cas contraire, je m'éveillerais chaque matin dans l'angoisse d'un nouveau combat à mener. Le monde serait peuplé de suspects.

Quand viendrait pour lui l'heure du grand sommeil, les ténèbres se dissiperaient enfin, l'espace d'un instant, avant qu'il ne glisse dans la nuit éternelle. Son avenir était tout tracé. Il n'y avait pas de quoi rire, en effet.

Il me revint en mémoire les paroles de mon père concernant les relations entre l'aïeul et son fils cadet. Oncle Peter, affirmait-il, n'éprouvait ni colère ni ressentiment contre un père qui toute sa vie n'avait su que taper du poing sur la table. Tout juste prenait-il en pitié le vieillard esseulé qu'il était devenu. Je n'étais pas loin de ressentir la même chose. S'il venait à l'apprendre, l'aïeul n'apprécierait pas d'être un objet de commisération pour sa petite fille. Aussi n'avais-je pas l'intention de le mettre sur la voie.

Chapitre VI

MÉTAMORPHOSE

Les jours ne filaient pas assez vite. Le samedi tant attendu n'arriverait jamais. Toutes les ruses m'étaient bonnes pour calmer mon impatience. Les tâches domestiques, les exercices de violon n'y suffisaient pas. Au collège, Chandler avait adopté une nouvelle tactique : il cessait de m'éviter.

Les poulettes caquetaient tant et plus, pour notre plus grande indifférence. Nous n'en tenions pas compte tout simplement. Elles n'existaient plus. J'appris l'art d'accommoder mes yeux sur l'horizon, comme Chandler savait si bien le faire depuis des années. À la première occasion, Karen Jacobs me sauta sur le poil.

— Pourquoi avoir dissimulé ta liaison avec ce type ? Au fond, tu n'avais pas la conscience tranquille. Tu avais honte.

— C'est toi qui devrais avoir honte, Karen. Pourquoi tant de frustration ? Tu es d'un pathétique à fendre les pierres !

Pourquoi tant de cruauté ? me demandai-je, toute surprise de cette réplique cinglante.

Son menton dégringola. La bouche béante, elle aurait pu avaler toutes les mouches suicidaires qui passaient par là.

Par la suite, je rapportai ce bref dialogue à Chandler. Il me félicita de mon humour et se mit à rire. Nous étions le point de mire de toutes les curiosités. Il n'était plus question de cacher nos relations, bien au contraire. Nous bavardions, nous plaisantions au vu et au su de tous, satisfaits de savoir que cette nouvelle intimité faisait l'objet de bien des commentaires. À quoi bon le nier, cette notoriété nous flattait.

Vendredi, en fin de journée, Papa conduisit sa femme et sa fille à la galerie marchande. Maman se fit un plaisir de me conseiller dans le choix d'une robe et d'une paire de chaussures assorties. Je profitai de cette occasion pour acheter le cadeau d'anniversaire de l'Oncle Simon. Il aurait quarante-cinq ans ce samedi. Ma mère avait d'ores et déjà décidé de l'inviter pour un dîner d'exception, avec gâteau et bougies. Jeudi soir, pendant le dîner, elle avait annoncé son projet et

vaillamment soutenu le feu roulant des critiques du grand-père.

— Célébrer l'anniversaire d'un quadragénaire ! Cela n'a pas de sens !

— Nous organiserons une petite fête et tout le monde sera enchanté, avait rétorqué Maman sur un ton définitif. Y compris vous-même. Je mettrai les petits plats dans les grands.

Pour rien au monde, elle n'aurait cédé. Simon avait bien mérité cette petite faveur. Pour contrecarrer l'opposition de l'aïeul, ma mère était prête à faire démonstration de sa « furia slave ». Papa avait ainsi baptisé les accès de colère dont il la savait capable. Ramassée sur elle-même, les veines du cou saillantes, les yeux brûlants, elle offrait un spectacle saisissant. Un fauve sur le point de fondre sur sa proie.

Au plus fort de sa fureur, Maman restait pâle. Deux taches blanches se formaient aux commissures de ses lèvres. Elle s'exprimait avec lenteur, choisissant ses mots avec soin comme des fruits à l'étalage, celui-ci plutôt que celui-là. Alors seulement ses familiers se rappelaient que l'anglais n'était pas sa langue d'origine. Ce mercredi soir, Grand-père Forman en avait vu et entendu suffisamment pour se retrancher dans le silence. Il fit même preuve d'un esprit dont je l'aurais cru incapable.

— Les petits plats dans les grands, hum ? Il fallait le dire tout de suite, ma chère. Voilà un argument auquel le vieil homme que je suis ne saurait résister.

Et de ramener son attention sur le contenu de son assiette, un excellent bortsch que Maman avait pris soin de préparer dans le seul but de l'amadouer.

Elle se détendit, sous le regard approbateur de mon père. Une fois calmée, Maman lui adressa un coup d'œil satisfait. Quelle attitude aurait-il adoptée, me demandai-je, incertaine, si la scène avait dégénéré ? Aurait-il pris le parti de son épouse ? Maman et moi échangeâmes un sourire. À bon escient, s'adressant à moi, elle opta pour un sujet conciliant, la pâtisserie. Après avoir passé en revue différents gâteaux, tous excellents, son choix s'arrêta sur le sablé aux fraises, dont je lui rappelai qu'il était justement le régal de l'Oncle Simon.

Dans un magasin spécialisé, nous fîmes l'emplette d'une panoplie d'outils de jardinages, puis je trouvai une carte de vœux destinée à un oncle. Je l'avais appelé ainsi, toujours. Comme un parent très proche plutôt qu'un oncle « à la mode de Bretagne », même lorsque j'avais été en âge de démêler la complexité des liens parentaux. Pour moi, il faisait partie de la famille, au même titre que l'Oncle Peter. L'affection

avait la primauté sur les liens du sang.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis notre dernière tournée des boutiques de mode. Maman avait suivi à la télévision l'évolution de l'élégance féminine. Après maintes hésitations, je fis l'acquisition d'un corsage sans manches à col officier, moucheté d'impressions fuchsia et noires, accompagné d'une jupe noire qui s'arrêtait aux genoux. Souliers compensés à lanières. Papa nous rejoignit au moment où je sortais de la cabine d'essayage. Sur le visage de mes parents se lisait une expression de fierté. Plutôt réussie, notre fille !

— Très joli, commenta mon père. Mais ces beaux atours te font prendre un coup de vieux.

— Elle a l'air d'une vraie jeune fille, pour changer, rectifia Maman. Il est temps qu'elle se débarrasse de son aspect garçon manqué, responsable de la volaille et du fromage. Notre petite Honey a grandi, il faut t'y habituer. Elle est devenue ma vamp préférée.

— La mienne aussi, assura Papa.

— Grand-père ne va pas apprécier ma nouvelle tenue, fis-je observer. Combien de fois ne l'ai-je entendu claironner que les filles d'aujourd'hui ne songent qu'à s'exhiber ?

— Ces vêtements n'offensent pas la pudeur, que je sache, répliqua Maman, déjà toute hérissée. D'ailleurs, la garde-robe de ma fille ne le concerne pas. Elle quêtait du regard l'assentiment de son mari. Celui-ci se détourna.

— Je vais chercher la voiture. Rendez-vous à l'entrée de la galerie, dans dix minutes environ.

Une ombre passa sur le visage de Maman. Plutôt que de l'interroger sur les difficultés que ne manqueraient pas de soulever ma première sortie et l'anniversaire de l'Oncle Simon, je choisis de la remercier et d'exprimer ouvertement ma joie et mon impatience à la perspective de ce qui m'attendait samedi. Chandler Maxwell pousserait-il la galanterie jusqu'à me gratifier d'un commentaire élogieux ? Il m'avait toujours vue affublée de vêtements anonymes et peu seyants. Apprécierait-il seulement la différence ?

— Tes cheveux, dit Maman. Il faudra aussi faire un effort de ce côté-là.

Mes paquets coincés sous le bras, je lui pris la main. La plupart des autres filles auraient poussé les hauts cris si leur mère avait eu le malheur d'émettre une telle suggestion. Pour ma part, je remettrais en toute confiance ma chevelure entre les mains expertes de Maman. Sans le moindre diplôme en poche, elle était arrivée de Russie nantie

d'une accumulation d'expériences, de savoir-faire, de techniques, qui lui auraient permis de gagner sa vie sans difficulté si elle s'était trouvée célibataire. Sa mère et sa grand-mère lui avaient enseigné la création et la confection de vêtements ; la capacité d'administrer les premiers soins à un malade, un blessé ; la cuisine, bien sûr, et par-dessus tout, le don et la force de sortir des situations les plus précaires. Maman était belle, elle avait des doigts de fée, une volonté de fer. Une telle femme pliée sous les caprices d'un beau-père acariâtre ? L'hypothèse était risible.

Qui plus est, issue d'un milieu modeste, Maman n'avait nul besoin des leçons de bonne gestion domestique données par l'aïeul rapiat, toujours prompt à traquer d'éventuels gaspillages. Très jeune, elle avait appris la manière d'accommoder les restes. Transformer en petit festin les reliefs de la veille, la plupart des autres femmes de sa génération, mères de mes camarades, auraient trouvé que c'était là se donner beaucoup de mal pour pas grand-chose. Ravalée au rang peu enviable de ménagère, esclave de son intérieur, elle n'aurait rencontré aucune compréhension de la part de ces épouses soi-disant « émancipées ». Certaines, il est vrai, travaillaient à l'extérieur, elles avaient gagné leur indépendance financière. Grande et belle victoire. Pourtant ma mère n'avait jamais éprouvé ce besoin. Papa était-il le compagnon idéal ? Maman exigeait-elle trop peu de l'existence ? Jamais il ne me serait venu à l'idée de vanter ses qualités devant les autres filles.

Une fois, notre professeur de littérature nous avait demandé d'écrire un essai sur le héros ou l'héroïne de notre choix. Ma mère s'était aussitôt imposée à mon esprit.

À l'époque, j'ignorais encore qu'elle avait effectué le long et pénible voyage depuis les profondeurs de la patrie russe dans le seul but d'épouser un inconnu. Bien souvent, je m'étais interrogée sur l'appréhension qu'avait dû vaincre un être si jeune – une fille de surcroît – pour quitter sans espoir de retour la terre de ses ancêtres et se condamner ainsi à l'exil sur un continent lointain, au milieu d'étrangers dont elle ignorait et les mœurs et la langue. Comment aborder, sans effroi, un monde entièrement nouveau, assimiler un mode de vie exotique, bouleverser ses habitudes les plus intimes ? Elle était venue les mains vides, ou peu s'en fallait. Riche seulement d'une confiance inouïe.

De nos jours, on se met dans tous ses états pour deux heures de retard à l'aéroport, un embouteillage sur l'autoroute. Des gamines à peine plus jeunes que ne l'était ma mère le jour de son débarquement aux États Unis font un drame si leur lecteur de CD tombe en panne. Les récits colportés au fil des générations sur l'arrivée de leurs

ancêtres, premiers immigrants, sont assimilés à des contes à dormir debout, des histoires de science-fiction. Si par malheur je leur révélais quand, comment et pourquoi ma mère s'était retrouvée en Amérique, elles verraient en moi un phénomène. Mon isolement n'en serait que plus justifié.

Moins je faisais allusion à ma famille, mieux je m'en portais.

Vendredi soir, Maman se mit au travail sur les cheveux. Surprise, Papa s'était laissé convaincre de rapporter à la maison les derniers numéros des périodiques branchés. Pensive, ma mère avait étudié les coiffures des mannequins.

— Ma propre mère me confiait sans crainte sa belle chevelure, m'expliqua-t-elle. Ne t'inquiète pas, j'ai l'habitude.

Mes cheveux une fois lavés, oints d'une crème restructurante, rincés puis essorés j'attendis, une serviette sur les épaules, assise face au miroir de la petite table de toilette.

— Je n'avais guère plus de cinq ans lorsqu'elle me tendit une brosse pour la première fois. Des heures durant, je la passais dans ses longs cheveux tandis qu'elle chantait ou brodait.

Ma grand-mère était châtain, avec des yeux noisette, semés d'étincelles vertes. Grande, la taille bien prise, des jambes de danseuse. « Jamais je ne serai aussi belle », soupirais-je.

— En ce temps-là, je n'imaginais pas de changement possible, reprit ma mère. Je serais à jamais cette fillette de cinq ans, fière de rester dans les jupes d'une mère unique au monde. Elle resterait à jamais cette créature de rêve dont le sourire malicieux faisait la conquête de tous les hommes – jeunes et vieux – quand nous traversions le village. Elle ravissait leur imagination, réveillait leurs fantasmes. Les épouses moins favorisées par la nature épiaient la scène avec aigreur. J'enregistrais les regards maussades des autres femmes, tout en trotinant, ma main pelotonnée dans une main solide. Cette reine me transformait en petite princesse.

La tête renversée, elle partit d'un grand éclat de rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle, Maman ? Ces souvenirs superbes me semblent empreints de mélancolie.

— Moi, une princesse ? Nous étions sans le sou. Mon père était cordonnier, il se tuait à la tâche pour nous permettre de remplir la marmite. Nous raclions nos assiettes, je t'assure.

— Pourquoi avoir quitté la Russie, Maman ?

J'aimais ma mère plus que tout, plus que l'Oncle Peter.

Pourquoi, me demandais-je, n'avions-nous jamais abordé ce sujet auparavant ?

— Papa avait le cœur fragile, nous le savions. Une valvule donnait des signes d'épuisement, rien que la chirurgie moderne ne puisse guérir, mais il aurait fallu se rendre à l'étranger, y séjourner le temps nécessaire, sans parler du traitement lui-même, très onéreux. Il s'agissait d'un rêve, hors de nos moyens. Après sa mort, Maman a tout tenté pour nous maintenir à flot : lavandière, retoucheuse, femme de ménage. Malgré ses protestations, j'avais quitté l'école. Je l'aidais de mon mieux. Levée à l'aube, elle ravaudait jusqu'à des heures indues. Une femme s'use vite à ce régime. Sa beauté se fanait à vue d'œil, ce spectacle me rendait malade de rage et d'impuissance.

La brosse resta en suspens. Ma mère regardait droit devant elle. Que voyait-elle, dans le miroir ? Ce n'était pas son reflet qu'elle contemplait mais quelque horizon inconnaissable, les images terrifiantes du passé.

— L'année de mes seize ans, Maman tomba gravement malade. Le médecin préconisa l'ablation de la vésicule biliaire. L'hôpital le plus proche était modeste. Il souffrait d'un sous-équipement chronique, de conditions sanitaires douteuses. Le personnel était en nombre insuffisant. J'assistai jour après jour à la descente aux enfers de cette créature sublime que j'adorais. Elle s'étiolait. On eût dit qu'elle s'évaporerait, aspirée vers l'au-delà.

« Va-t'en. Fuis cet endroit le plus vite possible, par tous les moyens. » Ce furent pour ainsi dire ses dernières paroles. L'ultime recommandation d'une mère à sa fille.

— Que pouvais-je faire d'autre ? J'allai m'installer chez ma tante. Quand la lettre de ton grand-père est arrivée, nous avons sauté sur l'occasion. Avions-nous le choix ? Pour autant, sans cette petite lueur dans les yeux de ton père, tu n'existerais pas, mon ange. Jamais je ne me serais laissé convaincre d'épouser une brute.

Ces confidences lui arrachèrent un profond soupir ?

— La suite, conclut-elle, tu la connais.

— Je l'ai apprise, il y a très peu de temps. J'ignorais encore que tu étais venue de si loin pour épouser un homme dont tu ne savais rien, et vice-versa. La décision de partir allait déterminer toute ton existence. Comment as-tu trouvé le courage de t'y résoudre ?

Un sourire éclaira son visage.

— En fait, on m'avait envoyé une photo. Sans intérêt. Prise de loin, elle montrait une silhouette debout à côté de son tracteur. Un homme

proche de la terre, ai-je pensé. Un homme habitué à travailler seul au milieu de la nature et de ses forces. Un homme qui enfouit des semences et se réjouit chaque année de voir les nouvelles pousses, celui-là doit respecter la vie. Dès notre première rencontre, ses yeux me communiquèrent un message de bonté. Ma petite fille, dans mon pays comme dans celui-ci, la bonté est un trésor rarissime. Je n'ai pas d'autre conseil à te donner concernant la recherche d'un éventuel compagnon, un garçon qui serait amené à prendre une place dans tes pensées. Interroge son regard. Derrière les blessures superficielles, les fanfaronnades, cherche le fond du bonhomme, la vérité. Si tu ne trouves pas cette passion pour les choses vivantes, le désir de créer, oublie-le et passe ton chemin.

« L'homme doit être solide, il doit être fort. Pour autant nous n'avons que faire de la brutalité, nous devons fuir comme la peste arrogance ou plaisir de conquête. L'épouse doit pouvoir se reposer de ses angoisses entre des bras sûrs, elle doit lever les yeux sur un visage bienveillant. En aucun cas nous ne devons accepter l'affection égoïste de l'époux vis-à-vis d'une femme considérée comme un être qu'il s'est approprié. Maître de lui, il voit en sa compagne une égale, une confidente.

Intriguée, je regardai ma mère dans l'ovale du miroir.

— La plupart des femmes américaines sont loin de tenir ce raisonnement libérateur. Certaines font semblant d'être émancipées, tout en vivant sous la coupe de leur mari. Cette sagesse, comment l'as-tu apprise, Maman ?

— Tu connais l'histoire de ma vie. La souffrance m'a beaucoup appris. Il en est souvent ainsi, malheureusement. C'est à force de malheurs et d'épreuves à surmonter qu'on se forge le caractère. À quoi bon les fruits de ma triste expérience si je ne puis en faire profiter ma chère enfant ? Ta génération aime à se bercer d'illusions, je le sais. Elle se réfugie dans l'ignorance, méprise les leçons de ceux qui l'ont précédée. Dans mon cas, la question ne se posait pas. Tout en aimant mon père, j'éprouvais pour ma mère une véritable adoration. Je buvais ses paroles, bien avant que la catastrophe ne s'abatte sur nous. Pourtant les parents ont toujours un peu de mal à se faire entendre de leurs enfants, ils doivent vaincre la résistance d'adolescents récalcitrants à se laisser dicter leur conduite. Ceux d'entre vous qui sont assez malins pour prêter une oreille attentive à l'enseignement des aînés y trouvent leur compte. En toutes circonstances ils feront preuve d'une perspicacité, d'une réflexion bien supérieure à celles des autres.

Elle considéra mon reflet, celui d'une jeune fille sérieuse, presque

solennelle. Cette conversation m'avait ébranlée. Je croyais aimer ma mère, tout en ayant vécu à côté d'elle sans jamais me soucier de savoir qui elle était vraiment. J'étais comme les autres, en fin de compte, une gamine sotte et superficielle.

Souriante, Maman me donna une pichenette sur l'oreille.

— En voilà assez de cette gravité. Tu te prépares à passer la soirée de samedi avec un gentil garçon. Il t'offre le restaurant et l'opéra, ce n'est pas si mal pour une première sortie. Que demande-t-il en échange ? Une belle fille, avec la tête bien faite et bien pleine.

— Pourrais-je jamais être aussi parfaite que toi, Maman ? Aussi merveilleuse que ma grand-mère ?

— Quelle question ! Regarde-toi. Un visage d'ange et cette chevelure... riche, somptueuse... à rendre malade d'envie Harpagon lui-même. Ces boucles que nous allons couper valent leur pesant d'or. Je devrais les mettre dans des petits sacs en plastique pour installer un stand sur la place du marché.

J'imaginai la scène, m'interrogeais sur les réactions de Grand-père Forman, partagé entre la honte et la convoitise d'un petit bénéfice. Ma mère, je ne l'ignorais pas, n'avait peur de rien. D'un mouvement de tête câlin, j'exprimai ma sympathie. On m'ordonna de me pencher, la brosse entra en action, vigoureuse ; puis je renversai la tête en arrière. Ma mère remit les cheveux mouillés en place, les partagea en une raie médiane.

— Ferme les yeux, dit-elle. Ne les ouvre pas avant mon signal.

Ciseaux, brushing, finitions.

Maman claqua dans ses doigts. Ébahie, je regardai la nouvelle Honey Forman. Cheveux ramenés sur le côté en une masse souple, ondulante, taillée à hauteur du menton. Si une coupe pouvait mettre en valeur un visage aux mâchoires dessinées avec fermeté, c'était celle-ci. J'étais métamorphosée. J'étais enfin moi-même. Ma fille a encore grandi, ferait observer mon père, non sans mélancolie. Sans doute. D'un coup de baguette magique, ma mère m'avait propulsée dans l'ère de la sophistication. L'ex-fille de ferme pouvait faire la pige à Susie Weaver. Cendrillon n'attendait que son carrosse pour se rendre au bal.

Quelque démon vengeur prendrait-il plaisir à me restituer mon apparente antérieure, aux douze coups de minuit ? J'avais confiance. J'étais sous la protection d'une mère dont le pouvoir éloignerait de sa fille les mauvais génies dont l'aïeul sentait partout la présence.

La rencontre eut lieu à l'heure du dîner. Auparavant, j'étais allé

porter son plateau à l'Oncle Simon. Ne le trouvant pas sur le seuil de sa porte, j'avais appelé pour l'avertir de ma présence, puis gravi les marches. Assis à la faible clarté de son unique lampe, il était en train de ligaturer les tiges et les rameaux d'un bonsaï, sa plus récente découverte. La tâche délicate absorbait toute son attention. Sollicitée pour donner son avis sur son premier essai. Maman avait poussé des exclamations enthousiastes.

Cet encouragement l'avait incité à faire une seconde tentative, tout aussi réussie. Simon en était à son troisième bonsaï. Il mettait dans l'aventure toute l'application, la dignité qu'il apportait à chacune de ses nouvelles expériences. Grand-père, à qui l'on ne demandait rien, avait laissé tomber un avis péremptoire : cette mode des arbres nains était tout simplement ridicule. Il n'en jetait pas moins des regards intrigués sur les deux petits spécimens que l'Oncle Simon avait offerts à Maman. À l'insu de tous, croyait-il, mais je l'avais surpris plusieurs fois alors qu'il observait de très près ces « phénomènes ridicules ». Aucun commentaire de ma part, naturellement. Sans doute auraient-ils déclenché une nouvelle rafale de sarcasmes.

— Oncle Simon, celui-ci est magnifique, murmurai-je.

Tout à son travail, il n'avait entendu ni mes appels ni le bruit de mes pas dans l'escalier. Ma voix le fit sursauter.

À peine eut-il posé les yeux sur moi que son visage se figea. Sa bouche s'entrouvrit sous l'effet de la surprise.

Je posai le plateau sur la table.

— Porte-t-il un nom ? demandai-je.

Le colosse s'ébroua, comme si ma question venait de rompre le charme.

— Celui-ci ? Oh, il s'agit d'un cèdre odoriférant. Il le poussa vers moi. Juge par toi-même. Sens-le.

Je humai un délicieux parfum de conifère.

— Quelle merveille. Un petit prodige.

— Tu as changé, fit-il enfin remarquer.

— Maman m'a coupé les cheveux. Demain soir, mon copain Chandler vient me chercher pour passer la soirée en ville. Je te raconterai.

— Passe une bonne soirée, dit-il simplement. Au fait, ce bonsaï, je t'en fais cadeau. Une fois qu'il sera terminé.

— Vraiment ? Mon visage s'illumina. Oncle Simon, tu es un amour. C'est un présent superbe.

— Attention, il a besoin qu'on s'occupe de lui. Il ne peut pas vivre sans musique.

L'avertissement n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Je lui adressai mon sourire en coin.

— Compte sur moi, Oncle Simon.

Gravement, il ajouta :

— Je te regarde grandir depuis des années. Ta croissance ressemble à celle d'une fleur. Encore quelque temps et tu seras dans tout l'épanouissement de ta beauté.

Ce n'était pas le banal hommage d'un bonhomme d'âge mûr à une jolie gamine. Le jardinier poète constatait un fait. Cette déclaration venait du fond du cœur.

J'étais émue. Il s'en rendit compte, baissa les yeux sur son assiette.

— Bonsoir, mon oncle, et merci encore. Je file. Tu connais Grand-père, il a horreur d'attendre les retardataires quand l'heure du souper a sonné.

Simon acquiesça. Avant de disparaître dans l'orifice de l'escalier, je me retournai pour lui jeter un dernier regard. Il m'avait suivie de cet œil étrange qui lui venait parfois, comme s'il n'était pas certain d'avoir reçu la visite de la petite Honey. N'était-ce pas plutôt une apparition surgie comme par enchantement dans son pauvre logis ?

Ce n'est que moi, Oncle Simon. Moi, celle que tu as toujours connue.

J'étais préparée à la réaction de l'aïeul, aussi ne lui accordai-je aucune importance. Il me vit, se tourna vers ma mère.

— Cette nouvelle coiffure lui donne l'air d'une fille de quatre sous qui attend le client au coin de la rue.

— Vous devez avoir une grande pratique des femmes de petite vertu pour les reconnaître au premier coup d'œil, rétorqua Maman.

L'aïeul devint cramoisi, l'espace de quelques secondes.

— J'en sais suffisamment pour être certain d'avoir raison, maugréa-t-il.

Ma mère haussa les épaules.

— La mode a évolué à votre insu, voilà la vérité. Votre petite fille est ravissante. Ne lui ferez-vous pas le plaisir d'un compliment, pour changer ?

Sur le visage inquiet de mon père je vis apparaître l'humour, comme un tison qui se ranime. Il n'était pas mécontent des reparties de son épouse.

Grand-père observa ceux qui l'entouraient. Son index se braqua sur moi.

— Souviens-toi. Les pécheurs ne connaîtront jamais la paix.

Ma mère se redressa, scandalisée.

— Souviens-toi, vieil homme. Il est écrit que celui qui n'a jamais commis de faute jette la première pierre. Peux-tu te vanter d'être celui-là ?

Il la dévisagea. Elle en fit autant. Verrouillés l'un et l'autre, leurs yeux se livraient un duel sans merci. Jamais encore l'antagonisme entre eux n'avait atteint un tel paroxysme. Je retins mon souffle. La peur glissa dans mon dos sa main glacée lorsque la pendule sonna les huit heures. Tout rentra dans l'ordre. Grand-père continua de manger sa soupe, Maman s'en fut surveiller la cuisson du plat suivant.

Ce fut le dîner le plus calme auquel j'assistai. Les battements de mon cœur emplissaient le silence.

Une nouvelle porte venait de s'ouvrir dans cette demeure aux mille secrets. Il avait suffi de quelques coups de ciseaux dans ma chevelure de petite fille. Sous les yeux de tous, j'avais franchi le seuil de l'enfance. Qui étais-je, désormais ? Plus tout à fait une gamine, pas encore une femme.

Les autres aussi s'étaient modifiés. Je l'apprendrais bientôt.

CHAPITRE VII

LE SALAIRE DU PÉCHÉ

La porte d'entrée n'avait ni sonnerie ni carillon d'aucune sorte, mais un heurtoir de fer forgé, fabriqué par l'aïeul lui-même. Personne ne s'en plaignait, nous recevions si peu de visiteurs. Ce soir-là, tandis que j'attendais Chandler Maxwell, toutes les fourmis du comté semblaient s'être donné rendez-vous sur ma personne qu'elles arpentaient de haut en bas, de long en large. À dix-huit ans, ma mère était-elle aussi fébrile en ce jour lointain, autrement plus déterminant pour son avenir, où lui avait été présenté son fiancé ?

Non, sûrement pas. Le malheur est un maître, disait-elle. Le malheur, justement, venait de me frapper, sans me rendre plus courageuse. Il fallait se rendre à l'évidence : je n'étais qu'une petite Américaine moyenne. Ma mère venait d'un pays où les femmes étaient d'une autre trempe.

J'envisageai de descendre dans la salle à manger afin de pouvoir surveiller son arrivée par la fenêtre tout en feignant de regarder la télévision. Je me ravisai. Personne ne serait dupe et mon impatience affichée si sottement serait du dernier ridicule.

Je restai donc confinée dans ma chambre, face au miroir. De temps à autre, je faisais voltiger mes cheveux ; de temps à autre, j'ajoutais un nuage de poudre, un soupçon de rouge à lèvres. J'ajustais mes vêtements, tirais sur ma jupe. À trois reprises, je pris un livre sans pouvoir fixer mon attention. Je me remémorai les exercices de décontraction préconisés par notre professeur de gymnastique. Inspirer, expirer, très lentement. Faire le vide dans son esprit.

Les hommes de la famille, l'aïeul, mon père, l'Oncle Simon avaient travaillé tout l'après-midi dans le champ situé à l'ouest du domaine. Ils devaient être sur le chemin du retour. Ma mère, au rez-de-chaussée, allait et venait, vaquant à ses occupations. Pour la centième fois, je consultai mon réveil. La dernière chose à faire, selon Maman. « Une bouilloire que l'on surveille ne chantera jamais ». Les aiguilles donnaient l'impression d'être figées depuis mon dernier coup d'œil.

Honey, soufflait la petite voix, tu te comportes comme la dernière des sauterelles. Te mettre dans un tel état d'excitation parce qu'un camarade de classe dont tu ne sais pas grand-chose t'invite au spectacle !

Au restaurant *et* au spectacle, rectifiai-je.

Quelle aventure ! s'esclaffa ma conscience.

Cela ne m'est encore jamais arrivé ! Il s'agit de ma première sortie avec un garçon, répliquai-je. Au fait, quel restaurant Chandler Maxwell avait-il choisi ? Un endroit chic où les serveurs décèleraient immédiatement mon ignorance de toute convenance ? Ils se paieraient ma tête, bien sûr.

Chandler s'en apercevrait-il ? Ne pas se tromper de couverts, éviter de parler la bouche pleine, un seul coude sur la table, s'il vous plaît. Éviter de dévorer en un clin d'œil le contenu de son assiette, comme si on était à la diète depuis trois jours. Fuir comme la peste les poissons aux arêtes sournoises, les crustacés impossibles à décortiquer.

Mes vêtements, ma coiffure, mon maquillage feraient-ils bonne impression ? Si mon cavalier était un habitué des lieux, lui ferait-on comprendre qu'il perdait son temps avec cette gamine vulgaire, dépourvue de savoir-vivre ?

Si le mépris envers moi s'exprimait avec trop d'évidence, quelle serait ma réaction ? Éclater en sanglots et prendre la fuite ? Le cas échéant, je pourrais dire adieu aux leçons particulières chez M. Wengrow. Les autres filles apprendraient ma déconfiture d'une manière ou d'une autre, elles en feraient des gorges chaudes.

Il était plus facile de traire les vaches ou de nettoyer un poulailler, décidai-je.

Tu es non seulement idiote, mais complexée, tout ce que les hommes détestent chez une femme, intervint ma voix intérieure. Pourquoi ne pas opter pour une comparaison plus flatteuse ? Par exemple, il est plus facile d'interpréter un concerto de Vivaldi ?

J'en étais là, prête à mordre le tapis, lorsque le heurtoir se fit entendre. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je ne bougeai pas d'un pouce. Nouveau claquement.

— Veux-tu que j'aille ouvrir ? lança Maman depuis le vestibule.

— Ne te dérange pas. J'y vais !

Je descendis avec un peu trop de précipitation. Ma mère, remarquai-je, avait ôté son tablier pour accueillir le visiteur. Elle se tenait sur le seuil de la cuisine. J'ouvris la porte très vite, reculai.

Chandler portait un complet sombre, une cravate bleu nuit sur une chemise d'un gris pâle. Sa nervosité évidente faisait plaisir à voir. L'espace d'un instant, personne ne dit mot, trop occupé à observer.

— J'allais oublier...

Il me brandit un bouquet sous le nez. Je le saisis avec d'infinies précautions, comme des œufs fraîchement pondus.

— Merci, Chandler.

À cet instant, il remarqua la présence de ma mère.

— Madame, fit-il avec un bref mouvement de tête.

Maman s'avança, aussi sûre d'elle-même que peut l'être une jolie femme en face d'un galopin.

— Bonsoir. Vous êtes très élégant.

— Honey ne l'est pas moins. Éblouissante.

J'avais trouvé assez d'assurance pour ne pas recevoir le compliment sans rougir.

— Chandler, je te présente ma mère. Si je suis vraiment éblouissante, c'est surtout grâce à elle.

Maman le remercia d'un sourire. Elle tendit une main sur laquelle Chandler s'inclina.

Pour ma mère aussi, c'était un petit événement. Son premier baisemain, à n'en pas douter.

— Enchantée de faire votre connaissance, dit-elle.

— Chandler Maxwell. C'est un plaisir et un honneur pour moi, madame Forman.

— Votre bouquet est superbe. Honey, va plutôt chercher ton manteau. Je mettrai ces fleurs dans un vase.

Reconnaissante, je lui confiai l'objet encombrant. Mon manteau m'attendait dans le salon, plié sur le dossier du canapé. Je m'éclipsai un instant.

— Passez une excellente soirée, disait ma mère. Honey n'est jamais allée à l'opéra de sa vie, elle s'en fait une joie.

— Espérons qu'elle ne sera pas trop déçue, répondit Chandler.

Mon manteau sur le bras, je surgis devant lui. Il m'interrogea d'un coup d'œil. J'acquiesçai dans un battement de cils. Il était temps de partir.

Maman s'attarda sous le porche. Chandler se fit un devoir de tenir la portière ouverte pendant que je m'installais. Je le remerciai. Il

contourna la voiture, s'empressa de mettre le contact.

Cinq secondes plus tard, nous gravissions le chemin de croix. Je baissai la vitre et me retournai. Maman regardait s'éloigner mon carrosse. Elle souriait, je l'aurais juré. Et je savais très bien ce qu'elle pensait. Début prometteur pour ma petite fermière.

— Je n'ai pas menti, tu es sensationnelle, insista le conducteur.

— Je te crois sur parole. Tu vas trop vite. Attention au dos d'âne, là, à deux mètres devant nous.

Il ralentit juste à temps. Légère secousse. Je le regardai en douce, il semblait plutôt content. Après une journée d'agitation, mon esprit se détendit enfin. Chandler ressentit-il la même chose ? Nous étions enfin nous-mêmes, nous avions crevé la bulle de cellophane qui nous enveloppait.

— Le restaurant te plaira, j'espère. Cristopher's, à deux pas du théâtre. Tu connais ?

— Pas le moins du monde.

Je n'étais jamais allée, je n'avais jamais entendu parler de Cristopher's. Oncle Peter invitait sa nièce dans de charmantes gargotes, là où il était facile de draguer gentiment les serveuses. De toute façon, il n'avait pas les moyens de m'offrir la grande classe. Dîner à l'extérieur n'était pas loin d'être un péché capital, répétait l'aïeul.

Gaspiller tant d'argent quand on peut manger tellement mieux chez soi pour presque rien.

— Excellent restaurant, assura Chandler. Le chef français est copropriétaire. Il a tout intérêt à soigner sa clientèle. Mes parents y vont très souvent.

Je sentis passer le souffle du boulet.

— Tes parents ? Seront-ils là ce soir ?

— Non. Ils sont invités chez Lynch, le sénateur. C'est pourquoi mon père m'a refilé les billets. Lynch est au milieu de sa campagne électorale, pratiquement assuré de sa réélection, mais sait-on jamais ? Mon père l'a toujours soutenu, il flatte ses principaux donateurs. La politique occupe une grande place dans les activités de la banque, dans la vie de mes parents en général. Ma mère adore ça, la politique et les mondanités sont pour elle un élément naturel. Elle baigne là-dedans comme un poisson dans l'eau. Mon père regimbe et joue le jeu.

Nous venons de milieux tellement différents... à l'opposé l'un de l'autre, méditai-je. Si jamais je devais être présentée à sa famille, je me sentirais

aussi étrangère que Maman, débarquée de sa Russie natale.

— D'après mon père, votre ferme est l'une des exploitations les plus rentables de la région, reprit-il. Je n'ai pas osé me renseigner davantage, mais l'avenir s'annonce florissant pour les Forman. Cette réussite est le résultat d'un travail harassant, j'imagine ?

— Pire que ça, murmurai-je.

— Au fond, tu n'as pas l'intention d'épouser un fermier ?

Je le regardai, interloquée.

— Jamais de la vie ! m'écriai-je avec tant de conviction qu'il éclata de rire.

— Tu n'as pas le choix, par conséquent. De deux choses l'une, ou tu entres dans une école pour devenir musicienne professionnelle, accumuler les premiers prix des grands concours internationaux... ou tu épouses un rupin.

La réponse fusa, sèche comme un coup de trique.

— Si je devais me marier – ce n'est pas une obligation –, la vie de musicienne à plein temps et celle d'épouse sont-elles conciliables ? Le choix de l'élue ne se définit pas en fonction de son compte en banque.

Chandler me gratifia d'un coup d'œil sceptique.

— Je l'entendais bien ainsi, dit-il.

— Tant mieux.

À l'entrée du restaurant, plusieurs jeunes gens se précipitèrent. L'un d'eux proposait de garer la voiture, l'autre ouvrit ma portière, un troisième nous introduisit dans la salle. Chacun reçut son pourboire. Je rassemblai mon courage et j'entrai, à la suite de Chandler. L'hôtesse le reconnut aussitôt.

— Monsieur Chandler, suivez-moi, je vous en prie.

La table réservée se trouvait au fond, dans une alcôve.

— Loin de la foule déchaînée, commenta Chandler avec un sourire bon enfant.

Loin des regards indiscrets des amis de la famille, rectifia la petite voix incorrigible. Je n'en étais pas moins soulagée de cet isolement. Moins on me remarquerait, mieux je me sentirais.

Hypocrite. Pourquoi une fille « éblouissante » voudrait-elle passer inaperçue ?

— Nous allons devoir nous passer d'alcool, fit-il sur un ton d'excuse.

— Aucune importance, assurai-je. Je n'ai pas l'habitude d'en boire, de toute façon.

Demi-mensonge. Les jours de fête, anniversaire, réveillon, on me laissait boire deux verres de liqueur de mûre distillée à la ferme, vendue sous le manteau. Cette activité plus ou moins illicite ne regardait pas le fils du banquier.

Le maître d'hôtel déploya tout son charme. Je commençai à me demander si Chandler Maxwell n'avait pas choisi le Christopher s dans le seul but de m'impressionner.

Quand cela serait, qu'y a-t-il là de si surprenant, de si répréhensible ? aurait observé ma mère. S'il t'avait traînée dans une pizzeria, tu l'aurais accusé de ne faire aucun effort sous prétexte qu'il sortait avec une fille de ferme.

Nous reçûmes chacun un menu. Tout était écrit en français. Sur le point de confesser mon incompréhension, je tournai la page pour découvrir la traduction.

— Je te recommande le magret de canard aux asperges, souffla Chandler. Une des fiertés de la maison.

Réflexe de pauvre, sans doute, mon regard éplucha la colonne des prix. Il y avait de quoi tomber à la renverse. Le pain, seul, était gracieusement offert.

— Même le verre d'eau minérale est ruineux, marmonnai-je.

Chandler se pencha pour me chuchoter, derrière l'écran de sa main :

— Ne t'inquiète pas. Je réglerai avec la carte de crédit de ma mère. Commande ce que tu voudras, même du caviar si ça te chante.

Cent dollars la cuillerée de caviar, non merci. Chandler en rajoutait.

— Le canard fera l'affaire, affirmai-je.

— Je prendrai la même chose.

Il compléta avec deux salades dont le prix aurait tué net mon grand-père. À juste titre, pour une fois. Nous frisions le ridicule.

Nos menus à peine reposés sur la table, un garçon accourut.

Une grande bouteille de Badoit, ajouta Chandler.

Précisant que nous allions au spectacle ensuite, il demanda que l'on fît diligence. Nous serions sortis en temps voulu, jura le garçon, presque un adolescent, fraîchement sorti de l'école hôtelière.

Je m'enhardis à examiner les autres convives. Plutôt clairsemés,

me sembla-t-il. J'en fis la remarque à Chandler. Trop tôt, assura-t-il. Ces gens se rendaient à l'opéra, ils dînaient à une heure inhabituelle. Tous sur leur trente et un, robe du soir, costume sombre. Je repérai un homme en smoking. Mon petit ensemble faisait tache au milieu de ce déploiement d'élégances. Tous ces bijoux étaient-ils authentiques ?

Mon intérêt pour l'assistance n'avait pas échappé à Chandler. Il se méprit.

— Les roudoudous ne nous suivront pas ici. (Son visage se fendit d'un sourire radieux.) Nous sommes dans un avion, dans l'azur, au-dessus des nuages. C'est le privilège de l'argent.

Il avait le chic pour me mettre en boule. Piquer une colère ? Lui faire la morale ? Procédés inefficaces, d'ailleurs les circonstances ne s'y prêtaient guère. Ce gamin n'avait jamais quitté son milieu, il ne savait rien de la vie. Ce qui ne l'empêchait pas, si j'en croyais notre professeur, d'être un petit génie du piano.

— Tous les gens modestes ne vivent pas dans la grisaille, protestai-je.

— Tous, je l'espère bien.

Mais pour la plupart d'entre eux, l'existence n'est pas une partie de plaisir.

— Moi, par exemple, je fais partie de ce que l'on appelle l'Amérique d'en bas.

— Exact. (Ses yeux se posèrent sur les miens avec l'intensité qu'ils adoptaient parfois, en classe, quand le sujet abordé devenait énigmatique ou passionnant, ou devant son clavier. Ses prunelles s'assombrissaient.) En ce qui te concerne, cela ne durera pas. Ta trajectoire est ascendante. Tu finiras dans le bleu éternel, loin, très loin des nuages.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Le succès, la richesse, j'ai le don de les flairer. Grâce à mon petit détecteur intégré.

Je pris le parti d'en rire. Des salades extravagantes arrivèrent, la conversation prit un tour plus convivial et plus sérieux. Nous abordâmes la question de nos formations respectives.

— M. Wengrow a beau être un vieil original, je n'en respecte pas moins son talent et ses qualités pédagogiques. Un jour viendra, il est assez intelligent pour le comprendre, où le savoir qu'il est en mesure de me transmettre sera épuisé. Il en est de même pour toi. Il devra passer le relais à un musicien plus expérimenté. Mes parents voulaient m'imposer un autre professeur, recommandé par l'un de leurs amis.

J'ai refusé. Sous prétexte que les honoraires de M. Wengrow étaient inférieurs, ils ne le prenaient pas au sérieux.

— Pour ma part, je n'ai jamais pris de leçon avec quelqu'un d'autre.

— Tu n'as aucune raison de t'en plaindre. Il a déjà fait de toi une violoniste accomplie.

— Tu le penses vraiment, Chandler ?

Il se rebiffa.

— À quoi bon mentir sur un sujet aussi grave ? Tu aurais alors toutes les raisons de me prendre en grippe.

L'arrogance, encore et toujours. Mais le moyen de ne pas être sensible au compliment ?

La Badoit arriva en même temps que les magrets aux asperges. La comparaison avec les canards sauvages chassés par mon père et mes oncles, préparés par Maman s'imposa aussitôt. Pas de doute, elle pouvait sans complexe rivaliser avec le savoir-faire et l'imagination du chef français de Cristopher's.

Nous avions échangé la liste de nos compositeurs de prédilection. Chandler faisait semblant de s'intéresser aux problèmes soulevés par la gestion d'une entreprise agricole. Pourquoi avoir choisi le blé plutôt que le maïs ? Qu'advenait-il si la récolte était mauvaise, etc. ? Il posait ses questions avec une hésitation presque cocasse, comme s'il avançait en terrain miné.

— Il nous reste le temps de prendre un dessert, dit-il enfin. Que dirais-tu d'une crème brûlée ? Il faut un bon coup de main pour la réussir. C'est un mets très délicat, très léger. C'est aussi une spécialité de la maison.

Je me laissai tenter. C'est ainsi que je dégustai ma première crème brûlée, conquise dès la première bouchée par cette saveur raffinée, mélange de caramel et de vanille.

— Exquis, murmurai-je.

Chandler parut enchanté de mon appréciation, comme s'il était l'auteur de ce petit chef-d'œuvre, savouré lentement, pour faire durer le plaisir. Ainsi, cette fille des champs était capable de reconnaître le charme de douceurs que seul l'argent pouvait procurer.

— Tu n'en avais jamais mangé ?

— Non, monsieur. Ma mère est un cordon-bleu. Je lui en parlerai, elle fera des essais. Quand elle sera parvenue à ce degré de perfection, je t'inviterai pour servir de cobaye.

Cette perspective le mit en joie. L'idée de faire son entrée dans une ferme devait lui paraître saugrenue, improbable.

— J'étais certain que nous passerions un bon moment ensemble. Merci d'avoir accepté.

L'addition lui fut présentée pliée en deux sur une soucoupe. Malgré les précautions prises par mon hôte, je distinguai le chiffre. Le prix d'une vache ! se serait exclamé Grand-père Forman, sans exagération.

Les craintes de Chandler étaient infondées. Le spectacle se révéla excellent. Orchestre et chanteurs furent récompensés par plusieurs rappels. Seule fausse note, la mise en scène, un peu trop convenue : nous tombâmes d'accord là-dessus.

Le trajet de retour s'effectua dans un bavardage incessant. Si l'un se taisait, l'autre reprenait aussitôt la parole, comme si le silence était l'ennemi à chasser coûte que coûte. En arrivant aux abords de la ferme, Chandler ralentit encore.

— Excuse-moi. L'usage veut que l'on demande à sa compagne si elle veut prendre le « coup de l'étrier » avant de rentrer chez elle.

— Je suis rassasiée de tout, Chandler. De succulences et de beauté. Il se fait tard, de toute façon.

— Ton oncle athlétique montera-t-il la garde devant la maison ?

Je le dévisageai.

— Possible. Il te fait peur, on dirait ?

Chandler mit au point mort.

— Peur ? En guise de réponse, disons que je préfère de donner un baiser d'adieu hors de sa présence.

Il se pencha. Le baiser le plus rapide de toute l'histoire du cinéma. Je pris l'air déconfit.

— Pas terrible, hum ? Tu es plus à l'aise devant un piano, c'est certain.

Après une hésitation, il se rapprocha derechef et m'administra la preuve d'un savoir-faire qui me laissa pantelante, un peu perplexe malgré tout. Pour embrasser une fille comme il venait de le faire, Chandler Maxwell devait avoir une longue pratique derrière lui. Le garçon timide, introverti brodé par mon imagination n'existait pas. Fallait-il m'en plaindre ? Sans doute avais-je répondu à son ardeur par une diligence encourageante car son étreinte se prolongea. Mon cœur ne s'emballait pas, mais une chaleur agréable irradiait dans tout mon corps.

— Tu es la fille la plus chouette, et l'une des moins tarées de tout

le bahut, Honey. Je dois une fière chandelle à M. Wengrow.

— Peut-être avait-il d'autres projets en tête lorsqu'il nous a mis en présence l'un de l'autre.

Mon compagnon s'esclaffa, se rencogna derrière le volant.

— Qui sait s'il ne serait pas agréablement surpris ? riposta-t-il. Sûr et certain, tu préfères rentrer ?

La Mercedes fit halte au milieu de l'allée. Le moteur ronronnait doucement. La lampe du vestibule était allumée. La cuisine donnait sur l'arrière du bâtiment, mais j'étais certaine que mes parents s'y trouvaient, en train de faire la vaisselle et de ranger, et de se perdre en conjectures sur la première sortie officielle de leur fille. Oncle Simon devait m'attendre, lui aussi. Comme l'avait envisagé Chandler, Goliath faisait le guet, accoudé à la fenêtre de sa grange.

— Nous formons une famille très unie, je ne veux surtout pas les inquiéter. Cela dit, rassure-toi, j'ai passé une soirée formidable, la meilleure depuis longtemps.

Il se tassa sur son siège.

— Soit, fit-il d'une voix maussade. Allons-y pour les montagnes russes.

Il dévala la pente beaucoup trop vite. Cramponnée au tableau de bord, je hurlai de rire. Retour en fanfare. Ma bonne humeur s'altéra au premier coup d'œil jeté sur la grange. Tout était noir.

— C'est calme, chez toi. Très calme. En fin de compte, nous aurions pu attendre d'être ici pour faire nos adieux.

— Il n'est pas trop tard, soufflai-je.

Cette invitation inattendue lui rendit le sourire. En l'espace d'une seconde, mille mains m'enveloppèrent. À la clarté glauque venue du porche, il me roula un nouveau patin, tout aussi enflammé que le précédent ?

Je repris mon souffle.

— Question d'exercice ? insinuai-je. C'est comme le piano ?

Un large rire lui fendit le visage, entre gêne et plaisanterie.

— Honey, ne te méprends pas. J'ai le béguin pour toi. Tu ne la ramènes pas, tu ne fais pas semblant d'être étrangère à toi-même, tu sais rester naturelle, spontanée. Tu as le sens de l'humour. J'aime ta compagnie. Crois-le ou non, je suis sincère.

— Excellente nouvelle, me voilà promue séductrice. Si j'avais su, j'aurais pris de l'avance, comme toi.

Sur le point d'ouvrir la portière, je lui laissai le plaisir de faire le joli cœur. Il se précipita, s'inclina très bas.

— Miss Forman. Nous espérons que cette soirée vous laissera un bon souvenir.

— Soyez-en certain, Chandler. Un souvenir inoubliable.

Ensemble, nous gravâmes la volée de marches. Baisers claquants sur les joues. Il réintégra son coupé que je regardai s'éloigner en agitant la main. Il agita la sienne par la portière. Bye-bye, je me résignai à rentrer, quand une silhouette surgie des ténèbres me fit sursauter.

— Ce garçon a-t-il posé sur toi des mains coupables ?

— Grand-père ! Mon Dieu, quelle peur tu m'as faite.

— Petite, souviens-toi du salaire du péché. La mort ! Ne l'oublie jamais.

— Grand-père, je n'ai rien fait de répréhensible.

— Menteuse. (Il entra dans le champ de la lumière.) J'ai tout vu. Dans la voiture, cet étranger t'a prise dans ses bras. Sa bouche s'est posée sur la tienne.

— Un simple baiser d'adieu peut-il être considéré comme une faute si grave ?

— C'est le premier pas vers la dépravation ! (Son index s'agita, fulminant.) Tu connais à peine ce vaurien et déjà tu lui permets toutes ces privautés ? Une gamine comme les autres, une proie facile, voilà ce qu'on doit penser de la petite fille Forman. Dieu sait quelle impudence se dissimule dans ton âme. À cause de toi, Sa colère va se déchaîner sur nous.

Je haussai les épaules.

— C'est absurde, Grand-père. Mon âme est pure, je vous aime. Cela aussi, Dieu le sait. Si j'ai commis une incartade, le Seigneur m'accordera son pardon.

Son regard de rapace refusait de s'adoucir. Ce fut alors qu'il prononça les paroles les plus imprévisibles.

— Tu avais des relations trop intimes avec Peter.

J'en demeurais médusée.

— Où veux-tu en venir ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je vous ai souvent observés. Dieu a fait de même. Il a deviné quel serpent se nichait dans vos cœurs. Pour la peine, il a foudroyé Peter.

Les poings serrés, je dévisageai cet homme dont la folie obsessionnelle m'apparaissait pour la première fois dans toute sa démesure. Bouleversée, je l'étais, mais pas au point de commettre un acte irréparable. Grand-père Forman restait le propriétaire de la ferme, dont nous dépendions tous.

— Tu viens de prononcer des paroles abjectes, Grand-père. Tu es un être dangereux, tu es un monstre. Ta petite fille te dit en face le dégoût que lui inspirent tes pensées répugnantes.

Ses yeux ne me quittaient pas.

— Insolente, avec ça ! Petite morveuse.

Il fit un pas vers moi, son bras se leva. Son visage me fascinait : visage de haine, usé, creusé, parcheminé, presque mort. Jamais je ne l'avais vu ainsi.

— Ne la touche pas, dit une voix.

Un bref coup d'œil derrière moi. Sorti de sa grange, l'Oncle Simon s'avançait vers nous.

L'aïeul eut un geste agacé de la main, comme s'il voulait se débarrasser d'un moucheron.

— Fiche le camp.

— Si tu touches à un cheveu de sa tête, vieil homme...

La porte s'ouvrit. Maman parut sur le seuil. Elle considéra le trio que nous formions, devina qu'elle était arrivée à temps pour interrompre le dénouement d'une tragédie.

— Que se passe-t-il donc ? murmura-t-elle.

Impossible de retenir mes larmes. Je courus à l'intérieur, bousculai mon père stupéfait. Je gravis l'escalier au galop. Vite, ma chambre, l'ultime refuge. Le claquement de la porte retentit dans toute la maison.

Chandler Maxwell n'avait rien vu, par bonheur. Étais-je encore trop naïve ? L'aïeul avait attendu le départ du fils de son banquier pour déclencher sa grande scène.

Sans allumer, je me jetai sur le lit, la tête enfouie dans l'oreiller. L'accusation implicite formulée par mon grand-père déchirait la nuit de ses vrilles, les mots me prenaient à la gorge. Un dévot, un être qui n'avait que des citations du Livre à la bouche, pouvait-il abriter dans son esprit des soupçons si atroces ? Mes relations tendres et fraternelles avec l'Oncle Peter, ces souvenirs radieux dont je savais qu'ils accompagneraient ma vie entière soudain lacérés, leurs lambeaux traînés dans la fange. Cette langue de fer m'avait salie, je

me secouai pour détacher de moi ces traces de pourriture.

Qu'avait-il fait pendant toutes ces années, tandis que j'étais enfant, ma main pelotonnée dans celle de l'Oncle Peter ? Celui-ci m'emmenait par les champs, par les bois. Avec lui je découvrais les secrets de la nature, ses couleurs, ses merveilles. Je rentrai à califourchon sur son dos, fière comme Artaban. Nous chantions à tue-tête. C'était l'âge du bonheur. Dissimulé, il nous suivait, nous espionnait, donnait libre cours à son imagination dépravée. Le jour où l'avion s'était écrasé, m'avait-il considérée comme la responsable du désastre ?

À travers mes sanglots, j'entendis s'ouvrir la porte de ma chambre. Tout mon être se tut, j'écoutais. Silence. Je pivotai pour découvrir ma mère, adossée contre la cloison. Un rayon de lune l'effleurait. Dans son visage d'une pâleur extrême, les yeux sombres semblaient les échancrures d'un masque.

— Honey, qu'a-t-il dit ? Je dois savoir, fit-elle à mi-voix.

— Il a dit que l'Oncle Peter et moi entretenions des relations trop intimes. Il a dit que Dieu l'avait puni pour cette raison.

Sans desserrer les dents, Maman lâcha une rafale de mots russes.

Une idée me traversa, une idée sans rapport avec la situation, sans rapport direct, tout au moins. Pourquoi n'avais-je jamais fait le moindre effort pour apprendre la langue de ma mère ? En son for intérieur, Maman m'en voulait-elle de cette absence de curiosité, de cette indifférence ?

— C'est un être vil, à l'esprit tordu, souffla-t-elle. Le problème, c'est qu'il en est conscient. La haine qu'il éprouve vis-à-vis de lui-même, ton grand-père la reporte sur le monde entier. Sur les femmes, en particulier. Honey, ne prête pas attention à lui.

— Je ne pourrai plus jamais croiser son regard.

Maman vint s'asseoir sur le lit. Elle me tapota la main, caressa mes cheveux.

— Alors, cette soirée avec Chandler Maxwell ?

Je me hissai sur le coude, face à elle. Mon maquillage détruit, mes yeux gonflés, je n'avais rien à lui cacher.

— Formidable, assurai-je. Le dîner lui a coûté une petite fortune.

Son rire déferla, très doux.

— Quand j'avais ton âge, ma mère me recommandait de choisir un compagnon frugal, le genre chiche, incapable de dépenser un sou pour son épouse. S'il n'est pas dépensier, en fin de compte, le bas de laine sera toujours plein, concluait-elle.

Je la dévisageai, entre le sourire et la gravité.

— Ce garçon évolue dans un autre monde, Maman. Il peut claquer autant d'argent qu'il lui plaît, la fortune des Maxwell continuera de prospérer.

Elle acquiesça, mélancolique.

— Un autre monde, en effet.

— Pourquoi Grand-père Forman montre-t-il tant de cruauté ? Sans l'intervention de Simon, sans ton arrivée, il m'aurait frappée, j'en suis sûre. Pourquoi me jeter ces horreurs à la figure, sachant combien je les ressentirais ?

Ma mère garda le silence. Non que la méchanceté de l'aïeul fût pour elle énigmatique. « L'Étrangère » avait percé à jour son beau-père, depuis longtemps. Elle cherchait les mots justes, les mots susceptibles de me convaincre sans aggraver mes rapports avec le vieux.

— Il a peur, Honey, dit-elle enfin. La mort se rapproche. Prêt à comparaître devant son Créateur, il considère sa vie de pécheur et cherche à se racheter. Te souviens-tu de Job sur son tas de fumier ? Grand-père Forman se vautre dans la souffrance dans l'espoir d'attendrir Celui qui sait et qui voit tout.

— Quel crime a-t-il sur la conscience ? m'étonnai-je. Cet homme vit retiré de la communauté de ses semblables. Un moine n'est pas plus chaste.

— Semer le malheur autour de soi, n'est-ce pas un péché ? D'ailleurs la perfection n'est pas de ce monde. Oublie ces paroles. Elles sont prononcées par un fou acharné à dévorer ses propres entrailles. Tu n'étais qu'un prétexte pour l'aider à régler ses comptes envers lui. En ma présence, il s'adressera à toi avec courtoisie, je t'en fais le serment.

Cette fois, j'étais intriguée.

— Comment t'y prends-tu pour lui imposer ta volonté ? Il peut nous chasser quand bon lui semble. Tout est à lui, la maison, la terre, les bêtes, les machines. Il ne se passe pas de jour sans que nous ne l'entendions.

Ma mère se leva.

— Il ne possède rien. Tâche de dormir, trésor. Songe à tous les moments de grâce que tu as éprouvé ce soir. Oublie jusqu'à l'existence de ton grand-père.

— Oncle Simon en serait réellement venu aux mains avec lui.

J'étais terrifiée.

— Oncle Simon est la bonté même. Il n'a aucune raison d'éprouver de l'affection pour l'aïeul. Si celui-ci le provoque, il réagira. Faisons en sorte que semblable querelle n'arrive jamais plus.

Arrivée sur le seuil, avant de refermer la porte, ma mère ajouta :

— Le violon te sauvera, Honey. Exerce-toi, travaille-le le plus possible. Sans oublier tes études, naturellement. La musique te sortira de cette ferme. Je te donne le même conseil que j'avais reçu de ma mère : Quitte cet endroit dès que l'occasion s'en présentera. Une occasion sérieuse. Dernière petite chose : Chandler Maxwell est un garçon charmant, sous tous rapports, je ne dis pas le contraire ; ne compte pas sur lui pour changer ta vie ; compte sur le violon.

Elle me laissa dans le noir, à m'interroger sur toutes ses révélations qu'elle n'avait pas faites.

Mon intuition me soufflait que les mystères familiaux s'éclairciraient bientôt.

Chapitre VIII

MUSIQUE, DONNE-MOI DES AILES

Étrange, de la part d'un chrétien qui citait la Bible à tout bout de champ et brandissait pour la moindre vétille la menace du châtiment éternel, Grand-père Forman se rendait rarement à l'église. Il avait là-dessus sa propre théorie selon laquelle le clergé, par l'organisation des fidèles, s'y entendait pour exploiter ceux-ci en usant de subterfuges inspirés par le démon. Maman vouait ces discours aux gémonies, surtout le dimanche, quand la famille s'habillait pour se rendre à la messe. Malgré les douces exhortations de ma mère, l'Oncle Simon n'était jamais parvenu à vaincre sa timidité, son appréhension à quitter la ferme pour se retrouver au milieu d'une foule inconnue. Ma mère comprenait et se gardait d'insister.

En revanche, outrée par l'hostilité affichée de l'aïeul envers l'église, elle ne lui ménageait pas ses remontrances. Se sentirait-il indigne, par hasard, de recevoir la communion ? Il n'était rien que Dieu ne fût prêt à pardonner à celui qui se repentait sincèrement de ses fautes après la confession.

— Je sais ce que le Seigneur attend de moi, ripostait Grand-père. Aucun ratichon n'a le droit de s'interposer entre Sa volonté et l'humble serviteur que je suis.

— L'église est la maison du Seigneur. Vous croyez-vous dispensé d'aller vous recueillir comme le font les vrais croyants ?

Entre eux, chaque fois, cet échange de regards qui ressemblait à une estocade. L'aïeul n'avait jamais répondu à cette question, si ce n'était par le silence ou la fuite.

Les matinées dominicales, il les passait seul à la maison, plongé dans la lecture de la Bible aux pages émaciées, aux coins jaunis et racornis par un très long usage. Dès ma plus tendre enfance, j'étais fascinée par la façon dont ses mains gigantesques aux veines saillantes s'accrochaient à ce livre avec autant de force qu'elles se seraient cramponnées au manche d'une hache ou d'un marteau. Il lui arrivait d'ailleurs, après avoir fermé la Bible dans un claquement sec de la

brandir en direction de l'un ou l'autre d'entre nous, l'Oncle Simon de préférence. Dans ces instants, ses yeux brasillaient, on aurait dit des charbons ardents. Lorsque *Star Wars* fut enfin distribué dans notre petit cinéma, mes parents et moi assistâmes à l'une des premières séances. Au cours des nuits suivantes, je fus visitée par un rêve dans lequel de la Bible de Grand-père jaillissait un rayon de lumière dont il fauchait l'espace au-dessus de nos têtes, y compris celle de Simon. La Bible s'était transformée en épée.

Chaque dimanche, après le retour de la messe, je me hâtais de troquer ma robe contre un jean pour rejoindre Simon dans son jardin. Je l'aidais à désherber, à travailler le terreau autour des plantes, à les éclaircir si besoin était. Ce jour-là, jour de son anniversaire, j'étais impatiente de lui remettre son cadeau. Maman l'avait déjà prévenu qu'elle préparait un dîner spécial en son honneur, avec un gâteau et des bougies à souffler. Je l'aperçus, agenouillé devant un carré de lys orangés. Tout en les dorlotant selon son habitude il leur parlait. Les mots d'affection qui restaient coincés dans sa gorge lorsqu'il se trouvait seul, en présence de ma mère ou de moi, il en faisait profiter ses amies. Oncle Peter m'avait initiée aux vastes espaces de la nature, avec le lyrisme d'un chasseur de trésors. C'était ainsi qu'il voyait les nuances des collines sur lesquelles passait un ciel d'orage. Admire, Honey, ces couleurs sont des bijoux ! Les fleurs, par contre, restaient le domaine exclusif de l'Oncle Simon. Tout ce que j'avais appris, leurs noms, leurs saisons favorites, quand, comment les planter, comment les entretenir, c'était à lui, à lui seul que je le devais.

Le printemps s'achevait avec bienveillance. Une brise légère caressait mon visage, douce comme un foulard de soie. À l'ouest le ciel était vide, totalement vide, si ce n'était la trame de quelques nuages. Un vol d'oies sauvages en formation de bombardier filait sa trajectoire en direction du nord. Quel jour parfait pour célébrer l'anniversaire d'un homme de bien, pensai-je.

Son rire me parvint. Il plaisantait avec le petit peuple des fleurs. Coïncidence, le prêtre avait orienté son sermon sur le respect de la vie, menacée de tous cotés aujourd'hui, un des moyens mis à notre disposition par le Créateur pour rehausser à nos propres yeux les dons qu'il nous avait faits : les bienfaits de la nature ! La nature, parfaitement, dans toute sa splendeur, et que l'homme osait spolier. Respecter la vie autour de soi, c'était réconcilier son esprit et son âme.

— Joyeux anniversaire, Oncle Simon !

Vivement, il se tourna, ses sourcils embroussaillés soudain froncés comme deux chenilles réveillées en sursaut. Son regard se fixa sur le paquet enrubanné, que je lui tendais. Il comprit, essuya ses mains sur

son bleu de travail, se dressa de toute sa hauteur formidable.

— Qu'y a-t-il dans cette boîte ?

— Ton cadeau. De ma part et de celle de mes parents. C'est une surprise, tu ne sauras rien avant de l'avoir ouverte.

Grand-père Forman était exclu de la liste. Non seulement il avait refusé net de cotiser à l'achat d'un présent, fût-il le plus modeste, « même une boîte de clous ! », mais il avait fait savoir en termes d'une violence rare combien cette tradition lui semblait grotesque, surtout lorsqu'il s'agissait d'un être à peine humain, âgé de quarante-cinq ans comme l'était l'Oncle Simon.

Le géant se saisit de la boîte avec beaucoup de précaution, comme s'il avait peur de la briser au seul contact de ses mains énormes.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ne crains rien. C'est du solide.

Planté là, il considérait le paquet avec perplexité, comme si le nœud écarlate constituait une fleur exotique dont la manipulation lui était étrangère. Combien l'Oncle Simon avait-il reçu de cadeaux dans sa vie ? Ils devaient se compter sur les doigts d'une main, et encore.

— Ouvre-le donc, insistai-je, curieuse de connaître sa réaction.

Il me jeta un dernier regard. Sa décision était prise. Tirer sur le ruban, puis ôter le papier sans le déchirer si possible. Il n'y parvint pas, je l'entendis pester contre sa maladresse. Enfin, le couvercle fut soulevé. Les yeux ronds, Simon considéra sa nouvelle panoplie de jardinier.

— Woouooh ! s'exclama-t-il. Son sourire s'épanouit, sourire de pirate découvrant la caverne d'Ali Baba. Génial. Merci, Honey. Ça me fait rudement plaisir.

Je fis deux pas en avant. Dressée sur la pointe des pieds, je lui appliquai un baiser claquant.

Assis sur le sol, il sortit les outils l'un après l'autre, afin de les examiner de l'œil du professionnel.

— Ils sont presque trop beaux, trop parfaits, fit-il observer enfin. On a presque peur de s'en servir.

— Tes fleurs seront peut-être flattées, répliquai-je.

Nouveau sourire.

— Je n'y avais pas songé. Mes vieux instruments rouillés sont tous bons pour la ferraille, je le sais bien. Soupir. Pourtant j'aurai du mal à m'en séparer. Ce sont des compagnons de très longue date.

— Tu n'es pas obligé de tout bazarder d'un seul coup. Peu à peu, remplace les uns par les autres, suggérai-je.

Après un moment d'hésitation, il opina. Les anciens et les nouveaux furent rangés ensemble, avec soin. Le travail commença. Pendant près d'une heure je m'activai à ses côtés, en silence. Son jardin gagnait du terrain. Une immense coulée de fleurs déroulait devant nous ses formes, ses couleurs, ses parfums. La réputation s'en était répandue à travers la ville. Les gens venaient à présent contempler ce chef-d'œuvre, certains proposaient d'acheter un bouquet. Oncle Simon connaissait et chérissait chacune de ses fleurs. L'idée de s'en séparer lui répugnait. Maman réussit à le convaincre. Vendre certains de ses trésors, n'était-ce pas partager avec d'autres le sens de la beauté qu'il avait reçu du ciel ? Grâce à lui, à leur tour des étrangers se prendraient d'affection pour les fleurs. Ma mère aurait pu lui raconter n'importe quoi, Oncle Simon était incapable de la contrarier, de toute façon.

Ces petites transactions ne passèrent pas inaperçues à l'attention de l'aïeul. Ainsi, le jardin de Simon rapportait un peu d'argent. Sa première réaction fut d'exiger de l'artiste un pourcentage de ses gains, puisque la terre cultivée était la sienne. L'argent ne représentait rien pour l'Oncle Simon. Il aurait volontiers abandonné la totalité de ses modestes gains au vieux grippe-sou sans l'intervention de Maman. Apprenant l'affaire, elle défendit les intérêts du jardinier, négocia tant et si bien que l'aïeul dut se contenter de dix pour cent. Elle se renseigna auprès des fleuristes sur le prix des différentes variétés. Ces derniers temps, Papa avait envisagé l'établissement d'une véritable pépinière placée sous la responsabilité de Simon. Ce projet impliquait l'installation d'une serre.

Le bénéfice ne serait pas négligeable, avait fait valoir mon père. Protestation immédiate de Grand-père Forman :

— Ne me demandez pas d'investir un capital dont le rapport serait confié à cet individu !

— Pourquoi pas ? s'était récriée ma mère. Vous l'accablez des tâches les plus rudes ; s'est-il jamais dérobé ? A-t-il jamais bâclé son travail ? Simon est un être délicat, consciencieux. Personne n'est mieux placé pour s'occuper de plantes exigeantes et fragiles, vous le savez fort bien.

— Il a le cerveau d'un enfant !

Les épaules rejetées en arrière, ma mère avait laissé choir sur le vieil homme un regard de dédain.

— Qu'en savez-vous ? D'ailleurs le loup et l'agneau vivront l'un

avec l'autre, la brebis et le lion joueront ensemble. « Un enfant les conduira ».

Seul l'aïeul pouvait soutenir les yeux de ma mère en proie à la « furia slave ». Son visage tanné se creusait sous l'empire de la colère. Les ornières d'un chemin de campagne ne sont pas plus profondes.

— Pour l'amour du ciel, cessez de me réciter les Saintes Écritures ! Je les connais mieux que vous.

— On ne le croirait pas, à vous entendre. (Après un silence, d'une voix de velours, ma mère avait ajouté :) Il est permis d'en douter en vous voyant agir.

Grand-père avait haussé les épaules ; il s'était détourné avec ostentation.

— Faites comme bon vous semble. Ne comptez pas sur moi pour participer au financement de cette ineptie.

On en parlait encore à mots couverts, pourtant mon père caressait l'idée avec de plus en plus d'enthousiasme.

Ce dimanche matin j'observais, en tâchant de l'imiter, la dextérité de l'Oncle Simon.

— Au fait, qui t'a enseigné à cultiver les fleurs avec tant de soin ? lui demandai-je soudain.

Il s'immobilisa. Lentement, très lentement, il pivota vers la maison comme si quelqu'un se trouvait là, devant lui.

— Ta grand-mère. Je travaillais avec elle dans son jardin. Le seul endroit, les seuls moments où elle trouvait un peu de paix.

Un éclair de colère passa dans ses yeux. C'était si rare, chez lui, que cette brève manifestation de révolte me laissa un peu saisie. Pendant quelque temps, il creusa le sol avec une nervosité inhabituelle. Le calme le rattrapa peu à peu. Ses gestes s'apaisèrent, sa douceur naturelle reprit le dessus.

Je l'observai, à la dérobée. Cet homme naturellement balourd, ce brave type aux proportions gigantesques devenait dans l'exercice de sa passion un être d'exception, léger, chatoyant, un prince aux mains bénies. Entre la terre, les fleurs et lui s'établissait un rapport implicite. Son visage rayonnant n'était que la partie visible de cette harmonie secrète à laquelle je n'avais pas accès. La remarque de Peter concernant les rapports entre le violoniste et son instrument semblait ici singulièrement appropriée.

Les fleurs illuminaient l'Oncle Simon, elles lui apportaient la vie. Elles le débarrassaient du chiendent de l'existence. Elles l'orientaient

vers le soleil et la pluie bienfaisante.

À la nuit tombée il se présenta à la maison, rasé de près, vêtu d'un jean propre, d'une chemise et d'un pull tricoté par ma mère. Papa lui fit don de son after-shave favori, parfumé au jasmin. Maman avait préparé un souper de gala, dinde accompagnée de sa jardinière, navets, carottes, petits pois, haricots, tous cultivés dans notre potager. Précédé d'une tarte aux champignons et d'un plateau de fromages digne de Christopher's, arriva le gâteau et son unique bougie. Un vrai dîner de Thanksgiving, ainsi que l'avait fait remarquer l'aïeul avec aigreur. À propos de mes expériences gastronomiques dans le restaurant français, j'avais décrit à ma mère la salade baptisée mesclun (assez coûteuse à elle seule pour permettre à un ouvrier agricole de vivre pendant plusieurs jours), le magret de canard aux asperges qu'elle s'était promise d'essayer à la première occasion. La crème brûlée (un régal !) avait excité sa curiosité.

Je n'avais fait aucune allusion à l'hypothèse délirante d'inviter le fils du banquier à partager ce délice, quand elle estimerait avoir triomphé des ruses d'une recette inventée au XIII^e siècle par le maître-queue d'un grand monarque. L'accueil réfrigérant du grand-père Forman m'avait montré la naïveté, l'inanité d'un tel projet. Chandler Maxwell n'avait rien à faire ici, en effet. Nous avions aussi parlé de Gershwin, dont ma mère connaissait les œuvres par le disque et par la radio. Elle m'avait interrogé avec plus d'humour que d'envie sur les robes, les coiffures, le comportement des spectatrices. J'en étais venue à confesser les deux baisers d'adieu, plutôt dévorants, échangés avec mon cavalier. Avais-je eu tort de succomber à la tentation ?

Après un instant d'hésitation que j'enregistrai avec inquiétude, ma mère avait déclaré qu'elle m'accordait toute sa confiance. J'étais assez fine mouche pour savoir jusqu'où je pouvais aller. Toutefois, avait-elle ajouté, en dépit de leurs dénégations enflammées, les hommes appréciaient surtout les femmes capables de se faire désirer longtemps.

À sa manière grossière et cruelle, l'aïeul n'avait pas dit autre chose.

Entre deux grommellements, il mangea d'un excellent appétit, reprenant de tous les plats. Son regard s'éclaira même lorsque fut apporté le clou de la soirée, un parfait meringué à la fraise, surmontée d'une énorme bougie rose.

— À partir d'un certain âge, il vaut mieux s'en tenir à une seule, fit observer ma mère en riant. Cela évite de compter le passage du temps.

Elle échangea avec Simon un regard de connivence. L'oncle gonfla ses joues, souffla la flamme comme s'il s'agissait d'une allumette. Ouations. Tout le monde chanta le fameux *Happy birthday to You*. Il

me sembla même surprendre un murmure sur les lèvres de Grand-père Forman. Puis je le vis secouer la tête, ébahi de sa propre audace, et plaquer sur son visage l'expression renfrognée qu'il promenait partout, en toutes circonstances. Simon fut invité à découper le gâteau en cinq parts égales, tâche dont il s'acquitta avec diligence et dextérité. Le couvert une fois débarrassé, la compagnie se replia dans le salon où tous s'installèrent pour écouter le concert donné par la soliste.

J'avais choisi des titres évoquant la fête, la joie, la danse, mais aussi un répertoire plus grave, plus intime, qui renvoyait à l'espace intérieur, à la méditation. Peu à peu, le violon prit possession de l'instrumentiste, j'oubliai tout, la mélodie brûlait en moi, indépendante de ma volonté. Mes mains conduisaient l'archet, arrachaient aux cordes les bourrasques et les plaintes. Je n'étais que l'intermédiaire, le musicien docile à travers lequel le violon dispersait la foudre des notes, tantôt câlines, tantôt déchaînées. Il vivait en moi.

Je jouai les yeux clos, sans partition. Vers la fin, j'observai l'auditoire entre mes cils. Visage extatique de l'Oncle Simon, fierté de ma mère et de mon père. L'expression déchiffrée sur la physionomie de l'aïeul fit se lever en moi un vent de surprise et d'inquiétude. Envolée, la trogne détestable de l'éternel rabat-joie. Il contemplait sa petite fille comme l'eût fait n'importe quel grand-père affectueux, enchanté de découvrir un talent nouveau chez la nouvelle génération. Pire, il me sembla déceler dans ses yeux un sentiment si invraisemblable que je n'osai tout d'abord lui donner un nom : la tendresse. Puis son regard se tourna vers ma mère. Comme sur un signal, le charme s'évanouit. Grand-père Forman, tel qu'en lui-même, consentit à clapoter dans ses grandes mains tandis que les trois autres applaudissaient à tout rompre.

— Il est temps d'aller au lit, déclara-t-il.

À l'instant même, il se leva et quitta le salon. Personne ne lui prêta la moindre attention.

— Merci ! Merci ! s'exclama Simon.

Ma mère s'approcha de lui. Accolades, baisers.

— Simon, je te souhaite d'autres anniversaires par douzaines.

Mon père lui appliqua de grandes tapes sur l'épaule.

Je l'accompagnai sous le porche. Après l'avoir embrassé, je le suivis des yeux jusqu'à sa grange. Mon père me rejoignit.

— Ce n'est qu'une petite parenthèse dans sa vie de chien, murmurai-je. Quelques heures de bonheur ne feront jamais de lui un homme heureux. Il a fait allusion à sa mère, l'autre jour. Que s'est-il

passé, je n'en sais rien, pourtant il garde envers l'aïeul un profond ressentiment.

— Personne, pas même ses amis, ne peut l'aider à trouver la paix de l'âme, Honey. Tout au plus pouvons-nous l'aider. Cet homme si injustement traité trouve la force de maîtriser ses rancunes ; comme nous tous, il dissimule des regrets, des déceptions, des désirs inassouvis avec lesquels lui seul pourra jamais se réconcilier.

— À t'entendre, Papa, il serait presque répréhensible de vouloir améliorer son destin. Est-ce donc si coupable d'éprouver de l'ambition ?

— Non, bien sûr. Au contraire. Mais si tu passes ta vie à lorgner le champ du voisin, le temps que tu devras consacrer à travailler ta propre terre ne t'apportera jamais de plaisir. L'ambition peut soulever des montagnes, à l'opposé de la jalousie. Celle-ci ne fait que creuser ta tombe.

— Autrement dit, il faut tenir son ambition en bride, toujours veiller à ce qu'elle ne devienne pas une chimère destructrice.

Il acquiesça, songeur.

— Chacun doit suivre sa route, Honey. Quelque chose prend naissance au plus profond de ta conscience, un idéal. Au fil des ans, il grandit, jusqu'au jour où cette aspiration devient assez forte pour se faire entendre.

— Pour toi, les choses se sont passées ainsi ?

Souriant, il m'enlaça.

— Plus ou moins. À présent, c'est mon tour d'observer le phénomène se reproduire chez ma fille.

— De même que l'Oncle Simon, après avoir enfoui les graines dans le sol, surveille la croissance des surgeons, puis l'éclosion des fleurs.

— Tu as tout compris.

— De même que Grand-père Forman vous a regardés grandir, toi et l'Oncle Peter ?

— D'une certaine façon.

Son étreinte s'était relâchée, son regard se perdit dans le lointain. Que cherchait-il, là-bas, sinon l'apparition des démons dont son père l'avait si souvent menacé ?

La même phrase lui vint aux lèvres, pour couper court à cette conversation qui prenait un tour embarrassant.

— Il est temps d'aller au lit. Demain, le travail n'attend pas.

Il me laissa sous notre petit porche, les yeux tournés vers la fenêtre de l'Oncle Simon. À l'instant même où s'éteignit la lumière, un frisson me parcourut. D'où venait-il ? La nuit était tiède, sans le moindre souffle d'air.

Une vague angoisse me saisit, comme le symptôme d'un mal mystérieux. Le froid n'est rien d'autre que l'expression de ta peur, murmurai-je.

Peur de quoi ? La menace d'un terrible secret qui s'avavançait vers moi, masqué, embusqué dans les yeux des êtres chers. Ils savaient et gardaient le silence. Quelque chose rôdait autour de nous, empoisonnait nos paroles, nos sourires et se glissait dans nos rêves. Le froid, je n'étais pas la seule à le ressentir.

Au collège, Chandler et moi assumions sans complexe notre statut de vedettes, en attendant d'être détrônés par une nouvelle idylle, un nouveau scandale. On ne se quittait pas d'une semelle. Il devint vite évident pour tout le monde que nous avions une foule de choses à nous dire et prenions un grand plaisir à nous trouver ensemble. La surprise et l'envie se lisaient dans les yeux de mes camarades, surtout celles qu'un physique ingrat ou une indifférence longtemps affichée pour l'autre sexe avaient mises sur la touche. Surtout, mais pas seulement. Les autres aussi, fièrement nanties de boyfriends officiels, ne pouvaient dissimuler leur étonnement.

Ainsi, il était permis à une jolie fille d'entretenir des rapports intellectuels avec un garçon, d'échanger avec lui de vraies idées, de discuter ? Jusqu'à présent, leur jeune expérience leur avait seulement permis de vérifier le triste avertissement maternel : Méfie-toi, fillette, ils ne pensent qu'à « ça ». Savaient-elles que des circonstances privilégiées avaient fait de nous l'exception confirmant la règle ? Le fait que cette bonne intelligence portée sur les fonts baptismaux par l'excellent Pr Wengrow fût soudée par la musique, ce détail leur traversait-il seulement l'esprit ?

Chandler, de son côté, avait beaucoup perdu de sa raideur, de ce quant-à-soi pédant qui lui avait valu l'agacement et les plaisanteries de ses condisciples. Plus désinvolte, plus familier dans son comportement, il adopta bientôt une garde-robe en harmonie avec ce changement d'attitude. Finis les cravates, les costards croquignols, les pompes à cent dollars. Même ses cheveux s'ébouriffèrent. Plus séduisant, il l'était sans doute, et d'un contact plus naturel. Le résultat ne se fit pas attendre : en l'espace de quelques semaines, les autres garçons l'avaient adopté, il s'était fait plusieurs copains.

— Nous avons mis ma proposition aux voix, m'annonça Susie Weaver, un certain vendredi alors que nous quitions le réfectoire.

Honey Forman a-t-elle une bonne influence sur Chandler Maxwell ? Le oui l'a emporté haut la main. Encore un effort, il finira par ressembler à un être humain.

Je lui adressai un sourire méfiant.

— Merci infiniment. En réalité, il s'agit d'une heureuse coïncidence.

— Comment ça ?

— Chandler et moi avons fait un pari, nous aussi. Nous nous demandions si tu parviendrais à sauter le pas séparant la gamine insupportable de la vraie jeune fille. Toi aussi, tu sembles sur la bonne voie.

Je m'esquivai sans lui laisser le temps d'imaginer une réplique. Bouche bée, mais le regard aigu, rusé, elle voyait sa proie lui échapper. Je ne perdais rien pour attendre.

Ce même jour, alors que nous étions au vestiaire, Chandler me proposa d'aller voir un film, le lendemain soir. Auparavant, précisa-t-il, nous pourrions aller manger un morceau. Sans doute déchiffra-t-il sur mon visage une ombre de surprise et d'humour. Quelque chose de simple, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Une pizza, par exemple, une pizza et un coca, pour célébrer nos progrès musicaux.

Mercredi dernier, au terme de notre duo, M. Wengrow n'avait pas caché sa satisfaction. Chandler était passé me prendre à la maison. Le professeur avait écouté, figé, le départ de notre sonate. À l'exception de quelques interruptions pour rectifier un accord, modifier un tempo, il avait gardé jusqu'à la fin de l'exécution un silence vigilant.

— Excellent ! Votre duo se perfectionne, il est presque au point. Vous avez atteint le stade crucial où le travail de l'un améliore celui de l'autre.

Nous avons échangé un regard de conspirateurs avant de passer à l'œuvre suivante.

Verdict de notre maître :

— Décidément, vous semblez très en forme. Chandler, nous en avons discuté, envisage désormais une carrière de pianiste. Quant à vous, Honey, votre décision reste toujours en suspens ?

J'étais en train de fermer mon étui.

— Après l'obtention de mon diplôme de fin d'études, mes parents souhaiteraient m'inscrire au conservatoire régional. Cela me permettrait de continuer à vivre à la maison.

M. Wengrow prit l'air chagrin.

— Pourquoi perdre deux années de votre vie, Honey ? Vous n'apprendrez rien là-bas que vous ne sachiez déjà. Il ne m'appartient pas de dicter votre avenir et d'intervenir dans un débat familial. Toutefois, votre talent vous autorise d'autres ambitions, l'entrée dans une école prestigieuse où les moyens vous seront offerts de devenir une grande artiste. Avant d'en parler à vos parents, je voulais aborder ce sujet avec vous, la principale intéressée.

Ma timidité reprit le dessus. Sollicité du regard, Chandler se récusa. Sourire, haussement d'épaules. C'est ton affaire, débrouille-toi.

— Songez-vous à un établissement particulier, monsieur Wengrow ?

— Un de mes vieux amis se trouve être le comptable d'un célèbre agent théâtral. J'avais l'intention de lui parler de vous. Par son intermédiaire, il ne devrait pas être trop difficile d'organiser une audition.

Une *audition* ? Le mot me secoua comme un tonnerre. Il me laissa suspendue au milieu de nulle part, entre l'enthousiasme et la peur.

— Une audition, monsieur Wengrow ? Où cela ? Quand ? Je ne suis pas prête du tout.

— À New York, répondit mon professeur, le plus calmement du monde.

— New York ? C'est impossible, vous le savez bien.

Je connaissais, pour l'avoir entendu cent fois, l'opinion de l'aïeul concernant Los Angeles et New York, ces nouveaux Sodome et Gomorrhe. Satan en avait creusé les fondations. La corruption et le crime y régnaient en maîtres absolus. Les actualités télévisées semblaient lui donner raison.

— Encore ! s'exclamait-il. Le sang et l'argent coulent à flots dans ces cités marquées par le vice.

— Honey, vous n'avez pas le choix, reprit M. Wengrow avec douceur. Si le violon occupe dans votre vie la place qui lui revient, si vous voulez mettre toutes les chances de votre côté, l'étape suivante ne peut être que New York.

Je secouai la tête.

— Monsieur Wengrow, mes parents n'accepteront jamais.

Il eut un sourire modeste.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je leur expliquerai la situation. Ils comprendront vite. Votre mère est une femme d'une

grande intelligence. Elle a toute ma confiance dès lors que l'intérêt de sa fille est en jeu. Votre père n'a pas grand-chose à lui refuser.

L'avenir de Chandler était déjà tracé. Comme son père, il irait à la Boston University of Arts, dont M. Maxwell était un généreux donateur. Fallait-il le préciser ? Le fils se serait volontiers passé des recommandations paternelles.

Sur le chemin du retour, mon ami me donna son avis.

— M. Wengrow a raison, naturellement. Rester ici, c'est se condamner à l'étouffement à brève échéance. Il est temps de quitter le nid, Honey. Le monde est vaste, il nous tend les bras.

L'idée de devoir me séparer des miens m'épouvantait. Je la glissai au fond de ma poche, avec un mouchoir par-dessus. Quand vint le samedi suivant, M. Wengrow évita d'aborder le sujet. J'en conclus qu'il n'avait encore rien dit à mes parents. À moins qu'il n'ait obtenu une réponse décourageante qu'il préférait garder pour lui.

Vendredi soir, comme prévu, la Mercedes se garait devant la ferme. J'avais enfilé sur mon jean un pull couleur d'automne, assorti aux mules à très hauts talons que ma mère s'était laissé convaincre d'acheter tout en trouvant cette mode laide et ridicule. Je tirai mes cheveux en une queue de cheval haut perchée.

— Debbie Reynolds tout craché, déclara Chandler lorsqu'il me vit dégringoler les marches. L'autre soir, tu étais dans une forme resplendissante. Aujourd'hui, tu joues les bons petits diables. J'adore.

Il oublia d'ouvrir ma portière. J'avais affaire au nouveau Chandler Maxwell, dont les manières se relâchaient. Qu'importe. Il était plus sexy que jamais en col roulé noir sur un pantalon de tweed gris foncé. Je ne pensais à rien. J'étais heureuse.

La voiture s'était engagée dans la côte. Surgi de nulle part, Grand-père se profila dans le rayon des phares. Ses cheveux gris semblaient incandescents. Chandler donna un brusque coup de freins. Nous fûmes projetés en avant.

— D'où sort-il, cet énergumène ? fulmina-t-il.

— Je te présente mon grand-père, murmurai-je, recroquevillée sur mon siège.

— Excuse-moi, mais que fait-il là, dressé comme la statue du Commandeur au milieu de l'allée ?

Il ne faisait rien, justement. Immobile, il nous regardait, tenant sa Bible dans la main. Il leva le livre exorciste dans le geste du chasseur de vampires brandissant sa croix. À ses yeux, nous étions damnés pour l'éternité. Aussi soudainement qu'il était apparu, il entra dans l'ombre.

Chandler se mit en première, desserra le frein à main. Lorsque nous fûmes sur la route il s'arrêta, se tourna vers moi. Le sang me battait dans les tempes.

— Que signifie cette mascarade ?

— Rien. Excellent agriculteur, mon grand-père n'en a pas moins l'esprit facétieux. Il se fait vieux, sans doute. Allons-nous-en, je t'en prie.

Gênée par l'étroitesse de mon jean, je trouvai le moyen de remonter mes genoux sous le menton, étroitement serrés par mes mains entrelacées. La position de l'escargot ou du fœtus, comme on voudra.

Chandler devina-t-il la gravité d'une situation qui lui échappait et dont je ne dirais rien ? Il appuya sur le champignon.

— Accroche-toi.

La Mercedes fila plein gaz sur la route presque déserte. Murée dans mon silence, je ressassai les raisons pouvant justifier un tel acharnement de la part de l'aïeul. Je n'avais ni le courage de ma mère, ni son sens de la répartie. Quoi qu'elle en dise, les pitreries du grand-père, ses yeux qui lançaient feu et flammes m'impressionnaient.

Lorsque j'étais enfant, en l'absence de mes parents il entraînait dans ma chambre à l'improviste, récitait de sa voix caverneuse les passages les plus terrifiants de l'Évangile selon saint Jean, se délectait à décrire les châtiments qui attendaient les auteurs de péchés que j'étais trop jeune pour concevoir.

J'en comprenais assez pour deviner quelles horreurs s'abattaient sur moi si je commettais l'imprudence de m'écarter du droit chemin.

— Au fait, demanda Chandler, ce vieil homme redoutable, que tenait-il dans sa main ? Je n'ai pas bien vu.

Je poussai un soupir. Les premières paroles prononcées depuis l'incident. J'émergeai de mes songeries comme d'un cauchemar ou d'un vertige.

— La Bible.

— La Bible ? Pourquoi aurait-il brandi le livre saint dans notre direction ?

— Afin de me rappeler quel est le salaire du péché. La mort.

— De quel péché t'accuse-t-il ?

— Celui que je suis sur le point de commettre, il en est convaincu.

Cette réponse lui cloua le bec. Puis il me décocha le sourire de

l'innocence.

— Le film est interdit aux moins de treize ans. Il ne peut s'agir que d'un très petit péché.

Nous échangeâmes un regard empreint d'une gêne inconnue qui s'acheva sur un éclat de rire puéril. Ouf ! Le plus dur était passé. Même à distance, les soupçons de l'aïeul empoisonnaient mes rapports avec mon seul ami.

Chandler effleura ma main. Je me rapprochai de lui.

— Autant te l'avouer, cette apparition m'a fichu un sacré coup. Mon grand-père est ainsi, il a le sens du spectaculaire. Parlons d'autre chose, veux-tu ?

S'il était intrigué, mon compagnon se réservait d'en apprendre davantage quand je serais mieux disposée.

Pendant le repas – Napolitaine et gratin d'aubergines - la discussion vola très bas et je m'en félicitai. Plaisanteries au sujet de nos camarades de classe, les profs ne furent pas épargnés. Nous en arrivâmes tout naturellement à évoquer le « cas » Wengrow. Celui-ci était irréprochable, il fallait en convenir. Chandler m'exposa sa théorie. Célibataire sans enfant, notre professeur de musique reportait une affection toute paternelle sur ses élèves préférés auprès desquels il se sentait investi d'une mission sacrée : il dépendait de lui que ces futurs artistes ne ratent pas le virage déterminant pour leur carrière.

— J'ai souvent l'impression qu'il s'intéresse plus à mon avenir que mon propre père, poursuivit Chandler. Papa me souhaite tout le bonheur, tout le succès possible, je n'en doute pas mais le piano, ma passion pour le piano reste pour lui secondaire. Il n'y croit pas, il n'a pas foi en mes qualités de musicien. Son rêve serait que j'embrasse une profession libérale, le droit, la médecine, comme si un autre choix s'offrait à moi. En réalité, il finance mes leçons par pure démagogie ; il offre ce petit plaisir à son fiston qui obtient par ailleurs des résultats satisfaisants.

Jamais encore Chandler n'avait fait allusion devant moi à d'éventuels désaccords familiaux. Le professeur Wengrow n'avait-il pas affirmé qu'en ce qui le concernait, la carrière de pianiste était la seule envisageable ?

L'avait-il donc caché à son père ?

— Et ta mère, qu'en pense-t-elle ?

La réponse fut donnée sans l'ombre d'une hésitation.

— Elle s'en fout, je crois. D'une manière générale, quand un sujet la laisse indifférente, ma mère s'aligne sur l'avis de son époux. Elle est

beaucoup trop occupée à jouer les femmes occupées pour se soucier de son fils.

La dureté de ce commentaire me laissa un peu interloquée.

— Explique-toi.

— La vie de ma mère a changé avec l'apparition du fax. Elle se nourrit littéralement des télécopies adressées par les comités, commissions, « soviets », comme tu voudras, tous ces infortunés volontaires que son zèle est parvenu à embrigader dans des projets fumeux. Puis des heures durant, elle archive, elle classe. Ces vétilles sont devenues l'alpha et l'omega de son existence. L'objectif poursuivi est simple : son nom doit figurer parmi la liste des organisateurs de toutes les causes caritatives ou politiques du comté. Qu'elle donne suite, en payant de sa personne ou de sa poche, peu importe. L'essentiel, c'est que M^{me} Maxwell soit citée au nombre des promoteurs de telle ou telle sottise.

Le ton avait changé. Un accent de profonde amertume s'était glissé dans sa voix.

— En somme, ces invitations sont autant de cartes avec lesquelles ta mère a construit son château. Prisonnière de ses illusions, elle est condamnée à travailler sans relâche, de peur que le château ne s'écroule. Es-tu inquiet à son sujet ?

Il posa ses couverts, prit une gorgée de coca. Après un silence chargé d'effluves nerveux, il acquiesça.

— C'est une confession difficile. Ma mère est devenue une créature pathétique, entraînée par ses préoccupations futiles à des années-lumière de son fils. Si je me transformais en un de ses fichus comités, j'aurais droit à toute son attention. Qu'en est-il de ta famille ? Ton grand-père mis à part, je veux dire. Tes parents sont-ils conscients de ta vocation de musicienne ? T'encouragent-ils dans cette voie ?

Le violon, expliquai-je, était entré dans mon existence grâce à l'Oncle Peter, l'aviateur dont la mort m'avait traumatisée. Depuis, le Pr Wengrow n'avait cessé d'exercer sur mon père et ma mère une influence croissante. Mes progrès étaient évidents, l'un et l'autre soutenaient mes efforts, en m'exhortant à travailler le plus possible.

— Dans ce cas, ils ne devraient pas opposer de grandes difficultés à la proposition de M. Wengrow de t'envoyer dans une institution sérieuse. Du fond du cœur, j'espère qu'il saura les convaincre. Tu n'as pas seulement un formidable coup d'archet. Il y a en toi quelque chose, une intelligence merveilleuse de la musique. Si les petits cochons ne te mangent pas, tu deviendras une grande soliste.

Je ne pouvais faire moins que de lui retourner le compliment.

— On pourrait dire la même chose de toi, mot pour mot, m'empressai-je.

— Peut-être. Je n'en suis pas certain.

— Ça alors ! Tu doutes de ton talent à présent ?

— Je suis doué, c'est entendu. Je possède une excellente technique, j'aime le piano. Rien à voir avec la passion qui t'anime quand tu joues. Ce feu intérieur me fait défaut, voilà toute la différence entre nous. Elle est considérable.

Il braqua sur moi son regard pour les lointains, comme s'il distinguait en cette simple jeune fille beaucoup plus qu'elle n'y voyait elle-même.

— Cet enchantement, je te le volerais si c'était possible. Il me rend jaloux.

Parlait-il sérieusement, ou bien son dépit était-il la conséquence de l'indifférence de ses parents pour le piano ? Il n'y a pas si longtemps, Chandler n'était encore qu'un adolescent solitaire et taciturne. Je commençais seulement à entrevoir les raisons de cette fameuse « différence ».

— Ressaisis-toi. M. Wengrow ne fait aucune distinction entre nous. Il nous considère tous deux comme des élèves inspirés à qui il reste beaucoup à apprendre. Sachons rester modestes sans sombrer dans le défaitisme. Le piano est toute ta vie, Chandler. Accroche-toi.

Il me fit son sourire malin, celui qui laissait présager quelque nouvelle sottise.

— J'ai une idée. On ne se quitte plus. À la longue, ton petit génie finira par me contaminer. Comme un virus. Pour en arriver là, bien sûr, il faudrait avoir des relations plus intimes.

Je soutins son regard sans sourciller.

— Pourquoi pas ?

Faibles femmes. Si mon visage restait impassible, mon cœur avait déjà changé de rythme. Dans moins d'une minute, j'allais piquer un fard. Je me hâtai de changer de conversation.

— Quel film as-tu prévu ? Je n'ai même pas consulté le programme.

Il baissa les yeux.

— Il me vient une autre idée. Nous pourrions changer de salle. Mes parents sont sortis ce soir. J'ai une belle collection de DVD. As-tu

jamais vu un film en DVD ?

— J'ignore même en quoi ça consiste.

Mauvaise réponse. Sachant très bien où il voulait en venir, j'aurais dû refuser sur-le-champ. Au lieu de quoi il prenait mon attitude pour un assentiment en bonne et due forme.

— C'est une expérience inoubliable ! s'exclama-t-il, tout excité. Je possède une cinquantaine de DVD. Tu feras ton choix. La définition de l'image est superbe, on se croirait vraiment au cinéma. Tu es d'accord ?

Sans attendre, il fit signe à la serveuse d'apporter l'addition.

J'éprouvais l'impression désagréable d'être une coquille de noix ballottée dans l'océan. Le courant m'entraînait contre ma volonté. Où cela ? Droit vers l'intimité que mon camarade appelait de ses vœux. Avais-je vraiment envie de me faire violence ? La Bible brandie par Grand-père comme s'il avait prévu la tournure fâcheuse que prendraient les événements, les conseils mesurés de ma mère évoquant le mépris des garçons pour les filles trop malléables, rien n'y fit. La voix de la facilité m'emportait.

Chandler Maxwell habitait dans le faubourg résidentiel de l'agglomération. Grande baraque de style Tudor aux murs revêtus de pierres. On y accédait par une allée circulaire tracée au milieu d'un gazon impeccable, impeccablement vallonné, agrémenté de deux ou trois bosquets d'arbres exotiques d'aspect fragile et de parterres de fleurs. La porte de chêne massif était assez impressionnante pour protéger la demeure du grand banquier local. Le vestibule à lui tout seul aurait engouffré notre cuisine et la salle de séjour. Le sol en était dallé de marbre. Mon attention fut attirée par d'étranges chandeliers muraux, semblables à des bras surgis de la paroi. Mobilier ultramoderne signé par des créateurs en vogue.

À peine entrée, je fus saisie par la main, happée pour ainsi dire en direction de ce que mon guide appelait « le studio ». Nous traversâmes à toute allure une salle à manger dont la table gigantesque semblait dressée pour le déjeuner officiel du lendemain, napperons de lin blanc, porcelaine, argenterie, cristaux...

Le « studio » contenait une télévision noire, ultra-plate, de un mètre de diamètre, une chaîne hi-fi, un mur-bibliothèque, un autre tapissé de disques, un troisième occupé par les cassettes.

— Mon père est très fier de son installation quadraphonique. À juste titre. Attends d'avoir entendu la pureté du son.

Chandler ouvrit un placard en acajou que je n'avais pas encore

remarqué. Il contenait, jusqu'à mi-hauteur du plafond, la collection de films. J'en restai abasourdie. Tout Hollywood devait être rassemblé là.

— Choisis, ordonna le petit maître.

Je secouai la tête.

— Comment le pourrais-je, sans connaître le classement ?

— Contente-toi de regarder les titres. Ton choix sera le mien.

Je m'approchai, tête inclinée pour déchiffrer les inscriptions. Tant de chefs-d'œuvre ! À nouveau, je me récusai.

— Ton choix sera le mien, répétai-je en écho.

— Soit. Celui-ci est l'un de mes préférés. Prends la place d'honneur, sur le canapé.

Du menton, il indiqua le meuble, à quinze mètres de l'écran.

Je m'exécutai tandis qu'il insérait le disque, effectuait les manipulations. L'intensité de l'éclairage, déjà tamisé, fut encore accentuée. Chandler s'installa à côté de moi, jambes en tailleur. Les premières images envahirent l'écran, d'une clarté, d'une luminosité stupéfiante. Dignes d'une copie neuve.

— Popcorn ? proposa-t-il.

— Certainement pas.

— Coca-cola, jus de fruit, eau minérale ?

— Rien pour l'instant, merci.

— Moi de même. Je me sens très bien.

Les yeux sur l'écran, nous regardâmes, sages comme des mannequins. Puis ses bras m'enlacèrent, il me serra contre lui. Ses lèvres me taquinèrent la joue, de l'oreille à la bouche. Elles remontèrent jusqu'à la naissance de mes cheveux.

Je me redressai.

— Tu vantais les qualités de ce film. Je l'ai vu, il y a un siècle. Si tu continues tes manœuvres d'approche, il restera un lointain souvenir.

J'étais chez lui, sur son territoire. Nos relations s'en trouvaient singulièrement modifiées, je m'en rendis compte aussitôt. Pour toute réponse, il m'étreignit avec plus de vigueur, ses baisers se précisèrent. Ma passivité ne le troublait pas le moins du monde.

— Faisons un rêve, déclara-t-il. Remontons un demi-siècle en arrière. Assis sur le siège de cuir d'une Cadillac Eldorado, nous sommes dans un drive-in.

— Quand je suis née, ils avaient déjà disparu, ripostai-je.

— Nous avons le même âge, soupira-t-il. Ne peux-tu faire semblant, rien qu'un instant ?

— Je ne suis pas certaine d'en avoir envie.

— Moi, c'est tout le contraire.

Au lieu de prendre mes distances, je ne bougeai pas plus qu'une statue. Qu'aurais-je fait à sa place ? Il me mordilla l'oreille, me chatouilla le cou. Un peu de baratin ne pouvait que ranimer mes bonnes dispositions.

— Honey, tu es la seule fille... que dis-je, la seule personne avec laquelle je me sente vraiment à l'aise. Décontracté. Moi-même, en quelque sorte. N'est-ce pas là une grande preuve d'affection ?

Silence de ma part.

Ses gouzis-gouzis commençaient à produire leurs effets. Je me dégelais. Malgré moi, j'en fais le serment, je me sentais gagnée par une douce chaleur.

— Où est le mal, murmura-t-il, si notre attirance est réciproque ?

Le cœur me battait dans la gorge. Un petit doigt taquin grimpait le long de ma colonne vertébrale. Il était mon complice. Jusqu'à présent, tout va bien, assurait-il. Pour une fois, la voix de ma conscience restait muette. Quand les mains baladeuses se glissèrent sous mon pull, je réagis enfin.

— Tu vas un peu vite en besogne, n'est-ce pas ?

Je rabattis ma cote de mailles et le dévisageai, dans la pénombre diffusée par un des plus grands films de toute l'histoire du cinéma. Chandler s'en moquait pas mal, il ne regardait rien et ne m'écoutait plus. Conduite dans un piège, je l'avais suivi sans protester. Sa langue s'insinua entre mes lèvres. Nous glissions du canapé de cuir. Nous étions sur la moquette et mon compagnon s'installait sur moi. Mon pull à nouveau retroussé, il avait soulevé l'un des bonnets de mon soutien-gorge. Ses doigts savaient y faire, en douceur. Je perdais le fil.

— Si je t'aimais pour de bon, Honey ? Jamais je ne me suis senti aussi ému par la présence de quelqu'un. Ce n'est pas de l'amour ? Pas encore ?

Ainsi susurrail le serpent à l'oreille d'Eve, hurla la voix de l'aïeul.

La main aventureuse trotta sur mon buste comme une gentille araignée. Elle s'insinua derrière mon dos à la recherche de l'agrafe du soutien-gorge. En général, les hommes s'empêtraient, ils avaient un moment d'hésitation. Là, pas le moins du monde. Chandler était un

spécialiste des agrafes de soutien-gorge. Débarrassé du sous-vêtement, il couvrit mes seins de baisers trop voraces.

Pour ma part, bousculée par tant de désirs contradictoires, j'étais au bord de la défaillance. Voilà qui aurait résolu la situation. Hélas, je restais lucide, capable d'analyser les trahisons de mon propre corps auxquelles je m'abandonnais peu à peu, consciente de l'énormité de la faute commise. De la bêtise, également. Je pouvais dire adieu à la simple et chaleureuse camaraderie qui m'unissait à Chandler Maxwell.

Ce gosse de riche se croyait tout permis, comme de séduire les jeunes filles, les amener dans un traquenard à seule fin de les bouffer toutes crues !

Pour les recracher ensuite. Songeait-il seulement à *nous*, ce misérable, ce profanateur de virginité ? Tout à la satisfaction d'une vulgaire pulsion érotique, il ne pensait qu'à descendre la fermeture éclair de mon jean.

Mes cuisses, mon ventre s'embrasaient. Je n'avais plus qu'une envie, soulever le poids de l'ennemi, me soustraire à cette situation humiliante, rajuster mes hardes, déguerpir. Je n'avais plus qu'un désir, qu'il fasse de moi comme il l'entendait, je lui appartenais corps et âme.

Pour la demi-heure suivante.

— Honey, est-ce que tu m'aimes ? Ne serait-ce qu'un peu ? Dis-le-moi.

Voix suppliante. J'ouvris tout grands les yeux. Oui, aurait voulu répondre celle qui n'avait plus grand-chose à perdre. Grand-père se matérialisa devant moi. Il contemplait le triste spectacle qu'offrait sa petite fille allongée sur une moquette, un garçon à demi vauté sur elle. Il posa la Bible sur le dos de Chandler. Je laissai s'échapper un cri sauvage.

Mission accomplie, l'aïeul. Saisi, Chandler battit en retraite. Le fantôme se dissipa aussitôt.

— Que s'est-il passé ? chuchota mon compagnon d'une voix mal assurée.

Chapitre IX

L'ETANG

Cette soirée était la sienne, il devait en être ainsi jusqu'au bout. Après avoir choisi le restau sympa, imposé la « salle de spectacle », puis décidé qu'il valait mieux s'offrir son propre cinéma grandeur nature, de préférence classé X, plutôt que d'admirer pour la énième fois un incunable du Septième Art, fût-il en DVD, Chandler insista pour voir la fin du film – il restait environ une demi-heure – après quoi, promis, juré, il me raccompagnait chez moi.

J'acceptai. Nous étions assis assez loin l'un de l'autre pour éviter de sa part toute tentation de revenez-y.

Ensuite, nous discutâmes de ce que nous avions vu, cadrages, montage, du cinéma américain en général, grandeur et décadence, de l'avance prise par les Européens, sur lesquels mon compagnon révéla des connaissances surprenantes. Il s'écoula ainsi une heure paisible.

Je me levai.

Ce fut alors qu'une voiture vint se ranger dans le garage. Claquements de portières. Il s'éleva un bruit de voix sur le mode virulent. La clé tourna dans la serrure. M. et M^{me} Maxwell vidaient une querelle à propos des avances que M^{me} Maxwell aurait faites aux Ivers, relations indignes, symboles des nouveaux riches par excellence, dénués de toute éducation.

— Il suffit de voir cet individu pour comprendre que l'habit ne fait pas le moine, fulmina M. Maxwell. Un beauf affublé d'un smoking sur mesure restera toujours un beauf. Ni l'un ni l'autre n'avait encore pris conscience de notre présence. Une femme de ta classe, Amanda, a-t-elle encore besoin qu'on lui explique cette évidence ?

— J'estime avoir su garder mes distances avec ceux qui le méritaient, répliqua Amanda, piquée au vif.

Elle nous découvrit. Plus précisément, elle me vit. Un gémissement de contrariété, suivi d'un pincement de lèvres, témoignèrent plus qu'il n'en fallait de son mécontentement.

Belle femme, Amanda Maxwell. Une brune pétulante coiffée à la dernière mode, vêtue avec le dernier chic. Trop de bijoux, estimai-je. Ils rutilaient à la clarté des chandeliers du vestibule que le couple avait allumés en entrant.

Un diamant de la taille d'un bouchon de carafe mettait en valeur des avantages outrageusement exposés par un profond décolleté très visible dans l'ouverture de son manteau de lamé noir. L'époux, pour sa part, s'offrait la fantaisie luxueuse d'une écharpe en soie d'un rouge éclatant. Un homme mince, pimpant, tiré à quatre épingles. Le fils était le portrait de son père, en mieux. Le nez moins aquilin, la mâchoire mieux dessinée. Ils avaient la même taille.

Le banquier m'enveloppa d'un bref coup d'œil condescendant. Il n'aurait pas manifesté plus d'agacement si Chandler s'était offert les services d'une prostituée.

— De qui s'agit-il ?

Je lui rendis son regard. Jamais je n'aurais imaginé les parents de Chandler sous les traits de ce couple vulgaire. L'antipathie spontanée était entièrement réciproque.

Très calme, mon compagnon décida de prendre la situation en main.

— Papa, Maman, permettez-moi de vous présenter Honey Forman, la jeune fille dont je vous ai parlé, cette violoniste hyper-douée avec laquelle je travaille chez M. Wengrow. (Aucune réaction de la part des géniteurs. Avec une pointe de déception, le fils précisa :) Une fois par semaine, nous jouons en duo au domicile de notre professeur. Auriez-vous oublié cet aspect de mon existence ?

M^{me} Maxwell effectua un petit bond en avant, comme poussée par les cornes d'un cabri. Encore une facétie de l'aïeul, pensai-je.

— Oh.

Elle ferma les yeux très fort, les rouvrit.

J'étais toujours là.

— Ça me dit vaguement quelque chose, en effet, murmura-t-elle. Et tout naturellement, l'idée vous est venue d'organiser d'autres duos, ici ? C'est charmant, n'est-ce pas ?

Elle prit son mari à témoin. Était-elle aussi sotte que son fils l'avait laissé entendre ou se payait-elle notre tête, la mienne, en particulier ? Monsieur leva les yeux au ciel.

— Mademoiselle n'a pas de violon et le piano se trouve dans une autre pièce. Non, ma chère, il ne s'agissait pas d'une « répétition ».

— Dans ce cas...

M^{me} Maxwell n'en dit pas plus. Son visage s'était refermé comme une huître.

— Honey n'avait jamais vu de film en DVD, expliqua Chandler. Plutôt que d'aller au cinéma, j'ai voulu la faire profiter de notre nouvelle installation.

— De quoi parle-t-il ? interrogea Amanda.

— Le DVD, bougonna M. Maxwell. Un procédé révolutionnaire de reproduction de l'image et de la bande-son. Disque, écran géant, système de diffusion du son quadriphonique. Regarde autour de toi. Ma chère, cette fantaisie m'a coûté une fortune. Tu tombes des nues ? C'est bizarre. Cet étonnement, de ta part, ne m'étonne même plus.

— Entre nous, Dalton, ces derniers temps la télévision est devenue le cadet de mes soucis.

La scène tournait au burlesque. J'intervins.

— À votre arrivée, j'étais sur le point de partir. Il se fait très tard, mes parents doivent s'inquiéter. (Je regardai Chandler.) Peux-tu appeler un taxi ?

— Il n'en est pas question. Je t'ai entraînée dans cette galère ; le moins que je puisse faire, c'est de te raccompagner.

« Entraîner ». Cette fois, le mot avait été choisi à bon escient. Pour la première et la dernière fois, complétai-je en mon for intérieur.

Le visage du père s'éclaira un peu.

— Forman, j'y suis. Vous êtes la petite fille d'Abraham Forman, l'agriculteur, déclara-t-il, comme s'il s'agissait pour moi d'une révélation. Une exploitation parmi les plus rentables de toutes celles que je connaisse. Tenue de main de maître. Efficacité, propreté, gestion méticuleuse, une rareté, de nos jours. Pourtant, l'agriculture représente encore une part non négligeable des revenus de notre région.

L'attitude de son mari à mon égard s'était modifiée. M^{me} Maxwell n'était pas étourdie au point de ne pas s'en être aperçue.

— Enchantée d'avoir fait votre connaissance, me dit-elle soudain. J'aurais vivement souhaité pouvoir bavarder plus longuement, mais je suis vannée. J'ai hâte de prendre une douche et d'aller au lit. Plus vite j'oublierai cette soirée, mieux cela vaudra, pour tout le monde. Au fait, je n'ai pas bien saisi. Honey, est-ce un sobriquet que Chandler vous a donné, ou votre véritable prénom ?

— Mon véritable prénom, madame Maxwell.

— Vraiment. Hum... délicieux. Enchantée de vous avoir rencontrée, répéta-t-elle.

Exit Amanda.

J'avais récupéré ma veste. Vivement, Chandler me poussa en direction du vestibule. J'enregistrai le regard hostile échangé entre le père et le fils. Je ne pus m'empêcher de lancer ma flèche du Parthe :

— Bonsoir, monsieur Maxwell. Ce fut un plaisir de vous avoir été présentée.

Chandler claqua la porte avec violence. Aucun mot ne fut prononcé avant que la voiture n'eût quitté la propriété.

— Soirée ratée de bout en bout, toutes mes excuses, dit-il enfin. Que vas-tu penser de la famille Maxwell ?

Pas de commentaire.

La famille Maxwell n'excluait pas le fils, bien sûr. Charitable, je fis semblant d'omettre l'épisode tragi-comique du canapé-moquette, à l'origine du dérapage de la soirée.

— Tes parents ne s'attendaient pas à trouver une étrangère chez eux à cette heure-ci. Toutes les conditions se trouvaient réunies pour une mauvaise prise de contact.

Il acquiesça. Peu après il reprit la parole, de plus en plus morose.

— Ce n'est pas seulement l'effet de surprise ni l'abus d'alcool, comme c'est souvent le cas lorsqu'ils rentrent d'un cocktail ou d'une soirée mondaine. Mes parents, je le crains, appartiennent à l'espèce méprisable des snobs. Tous deux issus d'un milieu aisé, ils n'ont jamais connu que le luxe et la vie facile. Ils n'ont jamais eu d'efforts à fournir. Leurs relations, leurs amis sont du même acabit. J'étouffe, au milieu d'eux. D'une certaine manière, comme toi, j'aspire à quitter l'environnement dans lequel j'ai grandi. Les gens bourrés de fric, je les prends en grippe un peu plus chaque jour. À quand le tour de mes propres parents ?

J'aurais voulu – j'aurais dû – lui crier de ne pas mêler les miens à ses brouilles familiales. Il était à cent lieues de la vérité. Mes parents m'aimaient, me comprenaient et vice-versa. Quant à l'Oncle Simon, le génie aux mains vertes, l'Hercule au sourire de madone, je l'adorais, tout simplement. L'aïeul posait un problème particulier, il est vrai. Après l'expérience désastreuse de ce soir, j'étais presque convaincue qu'il voyait juste sur certains points, même si la méthode employée rebutait plus qu'elle ne donnait envie de lui prêter attention. Je me remémorai un autre conseil de Maman : Petite, pour te tirer d'affaire, ne compte pas sur ce charmant garçon, compte sur le violon.

Le charmant garçon, pour l'instant, m'inspirait une vague pitié.

— Détrompe-toi, Chandler. Quitter ma famille serait pour moi un arrachement. Si je m'y résous un jour, c'est parce que la musique restera en moi la plus forte. Quant à toi, tu as tort. Le fric, le talent, que demander de plus ? Que cherches-tu ?

Mon père m'avait souvent mise en garde contre les envieux. Toujours plus, telle est leur devise. Ils ne possèdent jamais assez, il leur faut le champ du voisin, le troupeau du voisin. Jusqu'aux désirs du voisin qui les empêchent de dormir. Chandler était-il de la race des insatiables, condamnés à chercher un bonheur toujours inaccessible ?

Son silence se prolongea si longtemps que j'avais cessé d'attendre une réponse lorsqu'elle arriva enfin, accompagnée d'un sourire.

— Te souviens-tu de notre conversation, après le premier duo chez M. Wengrow ? Lorsque j'aurais enfin compris comment le piano se manifestait en moi, j'en saurais plus long sur Chandler Maxwell. J'avais répliqué : Qui t'a dit que Chandler Maxwell était un étranger pour lui-même ? Tu te souviens ?

— Oui.

— Je faisais le malin, Honey. Je ne sais rien. Le type que je contemple chaque matin dans le miroir reste un inconnu. La plupart des gens ont une idée assez précise de ce qu'ils attendent de la vie, de leurs capacités, de leurs limites. Mes parents ont fait l'impossible pour inscrire notre nom en lettres d'or parmi le quarteron des grands décideurs de la région. Pour tous, je suis le fils Maxwell. Cela me suffit de moins en moins.

« Tous les parents font ainsi. Les enfants héritent du nom et de la réputation. Me suis-je jamais révolté contre leur influence ? Ai-je jamais fait autre chose que de marcher dans la grande ombre qu'ils projetaient devant moi. De leur point de vue, le fiston doit s'estimer heureux de recevoir les bienfaits qu'on lui donne. Il ne leur viendrait pas à l'idée qu'il puisse être tenté par une tout autre vie ?

« Si le gosse manifeste un certain esprit d'indépendance, s'il a la prétention de vouloir imposer sa différence, ils en font un drame. Leur fils, choyé, dorloté, a l'audace de rejeter ses bienfaiteurs ! Si je disais à mes parents : Je veux être pianiste et rien d'autre, ils l'interpréteraient comme une marque de désamour. C'est faux, naturellement. Le gamin doit découvrir lui-même sa véritable identité, son moi profond. Ce boulot, personne ne peut le faire à sa place. C'est pourquoi, sans renier ma famille, je dois la quitter au plus vite.

Il me jeta un coup d'œil embarrassé.

— Quel déballage, n'est-ce pas ? Tu t'en serais bien passée, je m'en doute. Je te colle sur le dos le fardeau de mes problèmes intimes dont tu n'as que faire. À chacun sa croix, dirait sans doute ton grand-père. Oublie cette confession, elle n'a pas de sens.

Chandler était bien le digne fils de ses parents. Jusque dans la sincérité, il ne pouvait se défendre d'un réflexe de cabotinage.

— Je t'ai écouté sans t'interrompre. Est-ce là un signe d'indifférence ?

— La plupart des filles m'enverraient promener, moi et mon salmigondis d'espoirs et de craintes.

Nous n'étions plus des amis. Plutôt des rivaux dressés face à face, orgueil contre orgueil.

— Je ne suis pas la première fille venue, Chandler. De même as-tu plus de personnalité que la plupart des garçons que je connais. N'est-ce pas pour m'en convaincre que tu as répondu si longuement à ma question.

Il haussa les épaules.

— Sans toi, je ne suis plus grand-chose. Tu as pris dans ma vie une importance considérable, crois-le ou non.

Sa main chercha la mienne. Je ne la retirerai pas. Nous roulions en silence, précédés par les cônes de lumière qui perforaient la nuit. De temps à autre surgissaient les phares d'une autre voiture. Dans les virages se dressaient, silhouettes fugitives, de grands arbres dont le feuillage tout neuf étincelait. La Mercedes s'engagea très lentement dans notre allée. Le conducteur craignait-il de voir surgir un nouveau fantôme, porteur du Livre Sacré ? Je fus moi-même soulagée par tant de calme. Tout dormait-il dans la ferme ? Pas de lumière chez l'Oncle Simon. À la maison, à l'exception de celle du porche, toutes les lampes semblaient éteintes.

Le moment redoutable des adieux était arrivé.

— Sans aller jusqu'à dire que tout s'est bien passé, cette soirée me laisse sur un étrange sentiment de satisfaction, déclara Chandler. Et toi ?

— Sans aller jusqu'à dire que tout s'est bien passé, loin de là, nous avons progressé dans la connaissance l'un de l'autre. C'est une bonne chose.

Le ton employé manquait-il de conviction ? Sans insister, il me baisa la main. J'ouvris la portière.

— Je t'appelle demain, d'accord ?

— D'accord.

Je refermai en faisant le moins de bruit possible. Guidée par la lanterne du porche, j'entrai. Dans la pénombre, je gravis l'escalier sur la pointe des pieds. Précautions superflues. Le grincement des marches me trahissait comme autant de commérages impitoyables. Quand j'atteignis le palier, Maman parut, vêtue de sa robe de chambre. Elle avait les cheveux dénoués.

— Tu rentres bien tard, Honey. Tout s'est-il bien passé ?

Nul reproche implicite dans sa voix, juste une tendre inquiétude. Sa confiance, je l'avais trahie, comment le lui avouer ? Dieu merci, l'obscurité dissimulait ma honte.

— À peu près, Maman. Le film était plus long que prévu. Ensuite, nous avons bavardé. Chandler se pose des questions angoissantes concernant son avenir, il me demande conseil comme si j'étais qualifiée pour en juger. Ce genre de propos un peu vains entre copains.

— Je comprends. Un brin de toilette et mets-toi au lit. Endors-toi vite, mon ange. Demain sera une rude journée. Un travail fou nous attend à la ferme.

Voilà donc pourquoi tout le monde avait déjà regagné sa chambre. Mes parents, je le savais, n'avaient pas l'habitude de se coucher à l'heure des poules. Ma mère avait eu vite fait d'instituer la « veillée », télévision ou discussions paisibles accompagnées de tisanes. Une fois la vaisselle essuyée et rangée, naturellement.

En plus des travaux quotidiens, il était prévu d'ensemencer le champ situé au nord, sans oublier d'importantes réparations que Papa et Grand-père devaient entreprendre sur la semeuse, cette énorme machine servant à planter le blé chaque automne et qui se faisait bien vieille.

— Bonne nuit, Maman.

Je me faufilai dans ma chambre comme une voleuse.

En proie à une foule de sentiments, d'images, de reproches, de désirs inavouables, de regrets, j'accomplis le rituel du retour, rangeai mes vêtements, me lavai, enfilai ma chemise de nuit. M'approchant du lit, alors seulement, je découvris l'objet posé sur l'édredon.

La vieille bible de l'aïeul était close, mais le signet d'un bleu pâli par le temps indiquait une page précise du volume. Je devais me sentir bien coupable car il s'écoula cinq bonnes minutes sans que j'osasse toucher le Livre saint. L'idée de l'ouvrir m'effrayait. Grand-père m'avait conté l'histoire d'une pécheresse morte étranglée

lorsqu'elle avait voulu avaler l'hostie au moment de la communion.

— Lorsqu'une âme souillée a l'audace de se présenter face au mystère de l'eucharistie, le châtiment du Seigneur peut être foudroyant, avait-il conclu.

Je pris la décision d'aller me confesser dans les jours suivants. Puis j'envisageai d'aller frapper à la porte de mes parents afin de demander l'aide de ma mère. Deux craintes m'en dissuadèrent. Les questions qu'elle serait peut-être amenée à poser, auxquelles il me faudrait bien répondre. La vengeance divine, capable de frapper une innocente si Maman, plus courageuse que moi, s'avisait de saisir le Livre. Superstition ridicule ? Malgré mon peu d'affection pour lui, je n'étais pas insensible à la terrible assurance d'Abraham Forman lorsqu'il affirmait savoir ce que Dieu attendait de chacun d'entre nous.

Preuve de la confiance dont l'honorait son créateur, répétait-il, tout ce qu'il entreprenait semblait couronné de succès. La ferme n'était-elle pas une réussite exemplaire ?

— Dieu sait reconnaître ses véritables serviteurs et récompenser leur dévotion. Tout ce que j'ai, tout ce que j'accomplis repose sur la nature, ce don divin. C'est ainsi que mon œuvre modeste tient tout entière entre les mains du Seigneur. Il pourrait m'anéantir en un instant. Comme ceci.

Et de faire claquer ses doigts devant mes yeux d'enfant ébahi.

Mon cœur bondissait dans ma poitrine.

Quand le vieil homme posait les yeux sur moi, Dieu lui-même me contemplait par son intermédiaire. Tous ses discours tonitruants avaient fini par m'en persuader. Aussi fuyais-je ses regards inquisiteurs autant que je le pouvais. Aussi évitais-je de me trouver seule avec lui, de peur qu'il ne lise en moi et ne découvre mes mauvaises pensées, mes rêves inavouables. Il avait surveillé mon enfance, rôdé autour d'elle comme aucun grand-père ne s'autorisait à le faire. Plus que tout autre membre de la famille, j'avais été l'objet de son attention constante. Pourquoi ? Pourquoi devinait-il en moi des secrets dont j'ignorais encore la présence ? Sa clairvoyance me terrifiait. Aujourd'hui encore, je n'étais pas débarrassée de toute angoisse à son sujet.

Ses avertissements étaient-ils justifiés ? Le mal avait-t-il élu domicile dans mon esprit et dans ma chair ? Songeant à mon absence totale de résistance face aux assauts de Chandler Maxwell, j'étais en droit de me poser la question. « Une proie idéale pour l'ogre Satan » : répondais-je à cette définition ?

Lasse de ses menaces et admonestations, Maman lui avait un jour

lancé à la tête une phrase des Écritures :

En apparence, je parle la langue des hommes et celle des anges, tout en ayant le cœur sec. Aussi ma voix résonne-t-elle en vain, creuse comme le cuivre martelé, stridente comme un coup de cymbale sans écho.

Or Maman ne se trompait jamais. Elle croyait en un Dieu de miséricorde et de pardon. La faute commise dans l'ignorance de la faute devait être absoute. Enhardie par cette pensée réconfortante, je m'emparai du Livre avec l'intention de le poser sur la commode sans l'ouvrir. Hélas, comment résister à la nécessité de lire les paroles que l'aïeul avait réservé à la méditation de sa petite fille qu'il avait vue partir en si galante compagnie ?

Le signet indiquait le Premier Épître de Saint Paul aux Corinthiens, verset 5, ligne II :

Écarte-toi de l'homme qui sous le visage du frère ou de l'ami cache un fornicateur, un tentateur, un idolâtre, un menteur, un ivrogne ou un escroc. Cesse toute relation avec celui-là. Chasse de ta compagnie et de tes pensées l'homme qui porte le malheur.

Qui désignait cette description calamiteuse ? Chandler Maxwell, sans aucun doute. Ou moi-même, pourquoi pas, passée avec armes et bagages dans le camp de l'ennemi.

Comment osait-il associer un garçon dont il savait seulement qu'il était le fils de son banquier avec le sacripant représenté par Saint Paul ? Avait-il le pouvoir de sonder nos cœurs ?

Il me vint l'envie de balancer sa Bible et ses menaces par la fenêtre. Au moment d'ouvrir la croisée, je me ravisai. Comme pour donner raison à mon grand-père, j'étais sur le point de commettre un sacrilège. Saint Paul n'était pas responsable des errements du vieillard et moi, pauvre imprudente, j'envisageais de me débarrasser du Livre saint comme d'un vulgaire trognon de pomme. Furieuse, je cherchai une riposte plus appropriée. Fouillant dans mon tiroir, j'en sortis le feutre à grosse mine biseauté afin d'écrire sur une feuille la phrase si souvent prononcée par ma mère :

Ne juge pas si tu ne veux pas être jugé à ton tour.

En tapinois, j'allais poser la Bible devant la chambre de grand-père, la feuille placée dessus, bien en évidence, retenue par un presse-papiers. La première chose qu'il verrait en sortant de chez lui demain matin. Satisfaite de ma petite initiative, je n'en éprouvais pas moins un peu de froid, un peu de crainte. Après la disparition de Peter, il ne restait que Maman pour lui tenir tête. Ma mère, dont je n'étais qu'une pâle copie. Ma petite, ta citation sera vite oubliée. Un ricanement et pfffft...

Malgré tout, depuis longtemps, je voulais découvrir pourquoi Honey, l'enfant devenue la jeune fille de la maison était devenue la cible favorite de ses harangues cauchemardesques. De toute évidence, j'avais pour lui le visage du péché. Rien dans mon comportement – jusqu'à aujourd'hui, intervint ma conscience – ne pouvait justifier cette conviction. Quant à ses sous-entendus monstrueux concernant mes relations avec l'Oncle Peter, ils étaient accablants pour lui. À nouveau, j'entendis sa voix prononcer l'accusation abominable. Je revis ses yeux haineux, sa bouche pleine de malédictions. J'entrevis la silhouette de Simon, le geste inachevé de mon grand-père.

Cette phrase révoltante était la pire chose que l'on m'eût jamais dite. Quand j'y songeais, tout mon corps me faisait mal, j'étais prise de nausée. Quoiqu'il m'en coûtât, je voulais savoir ce que dissimulait l'acharnement du vieil homme.

Force m'était de le reconnaître : je voulais savoir et j'avais peur. Les réponses seraient-elles aussi terribles que les questions ?

Le samedi fut une journée interminable, harassante. Quand je descendis dans la cuisine, les trois hommes de la famille trimaient dans les champs depuis longtemps. Je surveillai le visage de Maman, à l'affût d'un indice susceptible de me renseigner sur la réaction de l'aïeul à mon message. J'avais attendu (espéré ?) quelque réponse sous forme d'injures ou de sarcasmes. Impudente, j'ignorais les remords. Je n'étais qu'une dévergondée. Ma mère avait l'air soucieux. Son mari allait se tuer à la tâche et grand-père refusait toujours d'embaucher un métayer dont le renfort était pourtant bien nécessaire pendant la saison des semailles et celle des moissons.

— Simon est capable d'abattre le travail de deux ou même de trois hommes ordinaires, soupira-t-elle. Mais tu connais ton père. Il lui répugne de voir ton oncle se donner autant de mal, aussi fait-il de son mieux pour se surpasser lui-même. Ton grand-père, malgré son âge, résiste mieux. Il conçoit le labeur comme un défi à relever, une offrande à Dieu. Plus il travaille, plus il souffre, plus il se réjouit d'être un excellent chrétien. Au lieu de s'esquinter la santé, il retrouve l'énergie de ses trente ans. Le vieux scélérat est un être odieux, mais personne ne pourra l'accuser de paresse.

— Je fais la vaisselle du petit déjeuner et je les rejoins, proposai-je. Un petit coup de main ne leur fera pas de mal.

Ma mère fit la moue.

— Je n'ai pas envie de savoir ma fille en train de suer et de souffler comme une bête sous un soleil de plomb. Dans mon pays, les filles et les femmes allaient aux champs par tous les temps... avec un résultat inverse de celui qu'obtient grand-père. À vingt ans, elles en

paraissaient quarante. Les mains d'une musicienne sont précieuses, ne les abîme pas. Comment joueras-tu quand elles seront calleuses et déformées ?

Je levai sur elle un regard surpris. Jamais ma mère ne m'avait ménagé ses encouragements et ses compliments depuis que le Pr Wengrow était venu la trouver pour lui annoncer la naissance d'un véritable talent. Pourtant, à l'exception de la petite phrase de l'autre jour, à mon retour du spectacle, jamais encore elle n'avait fait allusion au violon comme à la seule carrière envisageable pour sa fille.

— Maman, en toute sincérité, crois-tu que je devrais m'orienter dans cette voie une fois pour toutes ?

Elle vint s'asseoir en face de moi.

— J'avais l'intention de t'en parler de toute façon. Nous avons eu un nouvel entretien avec M. Wengrow. Tes progrès sont impressionnants, paraît-il. J'adore t'entendre jouer, mais qui suis-je pour juger si tu as le feu sacré ? Lui, c'est autre chose. Cet homme a de l'expérience, c'est un vrai musicien. Il a confiance en toi. Il nous a parlé de cette institution, à New York. C'est ta seule chance, affirme-t-il.

— Il m'en a parlé aussi, murmurai-je.

— Ton père est hésitant, contrairement à moi. Je suis de l'avis de M. Wengrow.

— As-tu envie de me voir partir, Maman ?

Elle me tendit sa main ouverte, j'y posai la mienne.

— J'étais à peine plus âgée que toi lorsque nous avons quitté notre terre natale, la tante Ethel et moi. Je n'oublierai jamais mon arrivée à New York. La foule, la circulation, le bruit, ce ruban de ciel, là-haut, visible entre les immeubles de quarante étages. Quel vertige ! (Sur son beau visage marmoréen naquit un sourire timide.) La cité me transmettrait son énorme vibration. D'une certaine façon, je vivais pour la première fois. Native d'un village que je n'avais jamais quitté sauf pour de brèves excursions dans l'agglomération voisine, quinze mille habitants, je n'en croyais ni mes yeux ni mes oreilles. Cette sensation ressentie par des millions d'immigrés avant moi, voilà que je l'éprouvais à mon tour, celle d'avoir débarqué sur une planète merveilleuse dont j'ignorais la langue, les coutumes. Accueillies par de lointains cousins, nous avons séjourné là-bas quelque temps avant de prendre l'avion pour l'Ohio. (Après un silence rêveur Maman ajouta :) j'étais heureuse, à New York.

« Comme moi, tu as vécu toute ton existence dans un

environnement rural. Rien à voir, cependant. Tu es américaine, cette langue est la tienne. La ville t'est familière. Ce que tu n'as jamais vu de tes propres yeux, tu le connais grâce à la télévision, au cinéma. En arrivant à New York, tu n'auras pas l'impression de te trouver chez les martiens. Il ne peut rien t'arriver de mal. Si M. Wengrow a raison de vouloir t'inscrire dans cette école, c'est que tu t'y trouveras comme un poisson dans l'eau.

Que dirait ma mère, si elle savait jusqu'où pouvait m'entraîner un garçon avec lequel j'étais sortie deux ou trois fois ? Cette blessure, je n'avais ni le cran ni le cœur de la lui infliger. La musique me servirait de métaphore.

— Je ne suis pas du tout certaine de posséder toutes les qualités, Maman. Peut-être, en effet, suis-je une des meilleures élèves de M. Wengrow. Est-ce suffisant ? Pour avoir accès à cette école, il faut être d'un excellent niveau. Quand bien même j'accepterais de me présenter, mon admission est loin d'être acquise.

Maman me donna une tape sur la main.

— Ne dis pas de bêtise. Tu passeras une audition et nous saurons tout de suite à quoi nous en tenir. Ne t'inquiète pas et continue de t'exercer avec passion. Qui vivra verra.

— Papa n'y voit pas d'inconvénient, en fin de compte ?

Elle haussa les épaules. Quelle question !

— Papa est réticent, mais il a donné son accord. Avec l'aide de ton professeur, je suis parvenue à le convaincre. Le jour du départ, n'attend aucun encouragement venant de ton grand-père. À peine nous auras-tu quitté qu'il ouvrira le Livre à la page des oraisons funèbres.

— Au fait, Maman, pourquoi l'aïeul me méprise-t-il à ce point ? Pourquoi serais-je marquée par le péché ?

Elle secoua la tête.

— Crois-tu être la seule ? Le monde est peuplé de pécheurs. Lui, naturellement, est au nombre des Élus.

Sur ces mots qui ne m'apprenaient rien, elle se leva, enfila ses gants de caoutchouc et reprit ses tâches domestiques.

Je n'allais pas me satisfaire de si peu.

— Ce n'est pas si simple, Maman, tu le sais très bien. Les harcèlements de grand-père ne datent pas d'hier. Depuis mon enfance, il me tance, me menace des pires calamités si je m'écarte du droit chemin. Il veut faire de moi un parangon de vertu en agitant son fouet

comme s'il domptait une bête sauvage. Pourquoi s'y prendre de cette façon ?

— Il en connaît pas d'autre, se contenta de répondre ma mère.

Je lui narrai l'épisode de l'apparition spectrale au sommet de l'allée, Grand-père brandissait sa Bible tel Moïse les Tables de la Loi à sa descente du Mont Sinai. Je lui révélai aussi ce que j'avais trouvé sur mon lit la veille au soir. Je citai le verset que l'aïeul avait désigné. Je lui avouai la riposte imaginée.

À ce moment, ma mère cessa de s'agiter. Songeuse, elle opina.

— Il m'a semblé d'un calme étrange, ce matin. Pourtant j'ai remarqué dans ses yeux cette lueur malveillante, dangereuse, l'air de quelqu'un qui a vu le Diable en personne se promener dans la maison.

— Il me fait peur, déclarai-je de but en blanc, pour la première fois.

Ma mère reprit son expression méditative. Quand elle frappa du plat de la main sur la table, je sursautai.

— Tu dois quitter cet endroit. Le plus tôt sera le mieux, j'en suis convaincue.

Son regard rivé sur la fenêtre, que voyait-il ? L'angoisse m'empoigna d'un seul coup.

— Maman, qu'y a-t-il vraiment ? Qu'y a-t-il que l'on ne m'ait jamais dit ?

— Rien, Honey. Il faut partir, c'est tout.

— Pourquoi ? Pourquoi en es-tu si certaine ? Je vous aime, j'aime Simon. Je n'ai nulle envie de quitter la ferme.

Ma mère n'avait jamais élevé la voix contre quiconque, même contre l'aïeul. Quel calme, en apparence, mais je pouvais l'entendre crier lorsqu'elle me répondit :

— Ton avenir n'est pas ici. Peter savait ce qu'il faisait en t'offrant ce violon. Le plus grand jour de ta vie. Pars, ma fille. Tu n'as pas le choix.

— Explique-moi au moins la sévérité de grand-père à mon égard.

— Tu es une jeune fille. Il t'arrive de laisser vagabonder ton esprit, comme nous l'avons toutes fait. Il t'arrive, il t'arrivera de trébucher. Nul n'est à l'abri du péché. Grand-père le sait mieux que personne.

L'étau de la peur se resserrait autour de moi.

— Mieux que personne ? balbutiai-je. Il vit comme un ascète. Le fait de ne pas se rendre à l'église suffit-il à le ranger parmi les

maudits ?

— Il ne s'agit pas de ça.

— Dis-moi la vérité, Maman.

— Honey, si tu ressens de l'amour pour moi, obéis. Laisse ces questions, monte dans ta chambre et prends ton violon. M. Wengrow ne te donnerait pas d'autre conseil. Travaille !

Là-dessus elle me tourna le dos et l'angoisse m'enveloppa dans son manteau de glace. Je n'étais pas plus émue lorsque j'avais vu la Bible abandonnée sur mon lit.

Après cette soirée-là, précisément. « Ratée de bout en bout », ainsi que l'avait reconnu Chandler.

Son coup de fil interrompit mes exercices, en début d'après-midi. Il demanda s'il lui était possible de faire un saut à la ferme.

— J'ai un cadeau pour toi.

— Un cadeau ? Quel cadeau ?

— Si je te répondais, où serait la surprise ?

J'hésitai. Je haussai les épaules.

— Entendu. Fais vite. J'aimerais autant que Grand-père ne te voie pas.

J'allai prévenir ma mère. Les hommes ne rentreraient pas avant la fin de la journée, m'assura-t-elle. Assise sur les marches du porche, j'attendis. La Mercedes arriva plus tôt que prévu. Chandler en descendit, un colis enrubanné dans la main. Je me remémorai la scène avec l'Oncle Simon. Un sourire fugace réchauffa mon visage.

— Quelle idée de m'acheter un présent ! Ce n'est pas encore mon anniversaire, que je sache. En quel honneur, cette jolie boîte ?

— Depuis quand ai-je besoin d'une raison pour te faire plaisir ?

Il semblait si sûr de l'effet produit. Je n'osai pas refuser.

— Voyons, que peut renfermer un paquet si lourd ?

Je procédai comme l'avait fait l'Oncle Simon, avec moins de précaution ; le ruban, le papier, hop ! J'ouvris le carton.

Il contenait une pile de partitions, la plupart pour violon seul, certaines pour quatuor à cordes.

— Chandler, c'est un cadeau somptueux. Et ruineux, l'en suis sûre.

Je feuilletai. Bartok, Bartok, et encore lui. Il y en avait pour deux cents dollars, minimum.

— Comme tu vois, ce sont toutes les œuvres du compositeur hongrois, écrites exclusivement ou principalement pour le violon. *Scènes Villageoises, Première et Seconde Sonates, Première Rhapsodie, Danses Roumaines, Danses Hongroises...* Connaissant ton affection pour Bartok, j'ai songé à ton audition, à l'importance de l'œuvre retenue. À mon humble avis, après t'avoir entendu les interpréter à plusieurs reprises, ton choix devrait se porter sur la *Première Sonate* et quelques *Danses Hongroises*. Très difficiles, tu le sais. L'interprète doit éviter le piège de la virtuosité pure. Il faut y mettre de l'âme, de la profondeur.

— Merci, Chandler. Merci infiniment. Ces partitions merveilleuses arrivent à point nommé. Mes parents acceptent de me laisser tenter ma chance. M. Wengrow a su s'y prendre avec eux. Surtout avec mon père, plutôt réticent.

— J'étais certain qu'il y parviendrait. Ne te fais aucun souci. Avec son aide et la mienne, si tu l'acceptes, ton audition est dans la poche.

Je le dévisageai, sceptique.

— Tu en sais plus long que moi, murmurai-je. Ils exigent la perfection, paraît-il. J'en suis encore très loin, nous le savons tous deux.

Serrant contre moi le précieux carton, je me levai. À nouveau, je remerciai mon ami. Ce cadeau méritait bien un baiser.

Je posai mes lèvres sur le coin de sa bouche. À cet instant précis, mon père, l'aïeul et l'Oncle Simon tournèrent l'angle de la grange. Papa nous adressa un signe amical et prit le chemin de la cuisine. Grand-père nous considéra, l'espace d'un instant, regard noir, puis bifurqua pour se réfugier dans la grange, Simon trainant la jambe dans son sillage.

— Entre un instant, proposai-je. Le temps de ranger les partitions, puis nous irons faire une petite balade.

Maman le reçut dans le salon, proposa un rafraîchissement, l'interrogea avec doigté sur ses projets. Piano *or not* piano ? Chandler se sentait en confiance, il répondit avec sincérité qu'il n'était pas certain d'avoir l'étoffe d'un grand musicien professionnel.

Je redescendis après avoir enfilé un gilet. Tout en devisant, nous déambulâmes. Mes pas nous conduisirent vers notre petit lac.

— Mon endroit favori. Assise là, sur le ponton, j'ai passé des heures à discuter avec mon oncle Peter.

Chandler jeta un coup d'œil circulaire.

— Joli décor. Les arbres se mirant dans l'eau verte. Un souffle de brise, le silence. On se sent en paix avec soi-même.

— Verte et glacée. J'adore y plonger les pieds. Les vairons viennent butiner mes orteils.

— Essayons, proposa Chandler. Peut-être ne voudront-ils pas des miens.

Ayant ôté chaussures et socquettes, il remonta son pantalon. Je l'imitai.

— Wow ! cria-t-il. Le lac est alimenté par la fonte des icebergs ? Mes pieds vont virer au bleu. Cela ne te gêne donc pas ?

— Je suis habituée. Agite-les le plus possible, fais des vagues. Les vairons s'enfuiront, mais la sensation de froid s'estompera. Excellent pour la circulation, soit dit en passant.

Chandler haussa les épaules.

— Les piscines chauffées à la température idéale, c'est là toute mon expérience, à l'exception d'un séjour en été au bord de la mer.

Il suivit mes prescriptions pendant quelque temps, clapota, battit des pieds, s'avoua vaincu. Il sortit son mouchoir pour s'essuyer, se massa les chevilles, frétila les orteils. Toute sa fragile personne frissonnait.

— Mets-toi sur le dos, conseillai-je. Frotte tes pieds l'un contre l'autre, le plus vite possible. Une recette, pour les réchauffer.

Après s'être assuré, d'un nouveau regard à droite et à gauche, que personne ne se trouvait à proximité, il se livra à cette étrange gymnastique. Il y prit goût, se mit à rire.

— Remarquable ! Où as-tu appris ce truc ?

— Ma mère vient du froid, tu l'ignoris ? Native d'un petit village au fin fond de la Russie. Huit mois de gel, quatre d'enfer, me dit-elle souvent, évoquant sa jeunesse là-bas.

Chandler s'était redressé, il déroula ses jambes de pantalon.

— Une femme superbe, je ne devrais pas le dire, fit-il à mi-voix. Très séduisante et solide comme le roc. De l'acier doit couler dans ses veines. Cette volonté, elle te l'a transmise, aucun doute.

— Si seulement tu pouvais dire vrai ! C'était ton premier contact avec la nature dans toute sa férocité, en somme ? Revigorant, tu ne trouves pas ?

— À mon arrivée, je me sentais en parfait état, merci bien.

Je lui ris au nez. À mon tour, je sortis mes jambes. Son mouchoir trempé ne me fut pas d'un grand secours. Il extirpa sa chemise de son pantalon, se servit des pans pour me frictionner, avec douceur. Je

m'abandonnai à ses soins, tout en espérant que Grand-père ne s'était pas dissimulé dans une planque quelconque pour observer notre manège.

— Dans certaines tribus, nous serions obligés de nous marier, chuchota Chandler. Manipuler les pieds nus d'une jeune fille, c'est un geste très intime.

Nous échangeâmes un long regard, regard immense, plein de choses, plein de mots. Le ciel aurait pu tenir dans ce regard. En toute logique, il devait s'achever par un baiser passionné. Vivement, je pivotai, m'allongeai, la tête posée sur ses genoux. Surpris, il ne sut que faire. Ses mains me caressaient les cheveux.

— Tu as grandi dans un lieu rempli de mystère et de beauté, Honey. La nature, comme tu dis, t'a servi d'écrit. Tu étais libre de galoper comme un jeune faon, d'arpenter les prés et les bois. Ta vie était rythmée par le cycle des saisons. C'est un grand privilège, de nos jours. Moi, quand me venait un désir de solitude, je me bouclai dans ma chambre. Plus tard, mes parents m'ont acheté un casque, et la musique s'est interposée entre le monde et moi. C'est pourquoi je ne jouerai jamais comme tu le fais. L'eau vive, le bruissement du vent dans les arbres, l'effluve d'un champ fraîchement moissonné, la découverte des premiers myosotis, la splendeur du crépuscule, la violence d'un orage... Ces trésors sont en toi pour toujours. Personne n'a le pouvoir de t'en priver. Bartok parcourait la campagne pour collecter la musique traditionnelle dont se nourrissait sa propre inspiration. Vous êtes faits pour vous entendre. Tu t'es épanouie comme une fleur sauvage.

— Je croirais entendre l'Oncle Simon. Il me considère comme une fleur, lui aussi. Il ajoute qu'elles exigent beaucoup d'attention, précisai-je, rieuse.

— L'Oncle Simon parle d'or.

Il posa les mains sur mes lèvres. Je lui baisai les doigts.

Avec délicatesse, il souleva ma tête, la posa sur les planches du petit débarcadère. Je m'allongeai sur le côté, appuyée sur un coude. Il s'installa en face de moi.

— Un jour, si tout se passe comme je l'espère, je me présenterai devant toi. Je te dirai : Mademoiselle Forman, voulez-vous me prendre pour époux ? Je parle sérieusement, Honey.

Il s'égarait. Le mariage était loin, très loin de mes préoccupations.

— Comment pourrais-je épouser quelqu'un si je dois consacrer ma vie entière au violon ?

Il s'esclaffa, comme si je venais de proférer une énorme naïveté.

— Qui t'a dit que les musiciens devaient faire vœu de chasteté ? Tu te marieras quand tu voudras, avec la personne de ton choix. Vous formerez un couple parfait, à l'exemple de tes parents. En ce qui me concerne, de ce côté-là je ne suis pas très gâté, tu as pu t'en rendre compte. Mon père et ma mère ne sont pas les archétypes du bonheur conjugal. (Son index dessina l'ovale de mon visage, d'une oreille à l'autre.) Avec toi, ce serait différent. J'aurais une chance de rejoindre le camp des heureux. Toi, au moins, tu n'es pas en toc. Authentique de la tête aux pieds. À tel point qu'il m'arrive de douter de ton existence. Tant de beauté, tant de vertu ne sont pas de ce monde. Pour me convaincre que tu n'es pas un rêve, il n'existe qu'un moyen.

Et de se pencher pour m'embrasser.

Les yeux fermés très fort, je me pénétrai du souffle de la brise, de la présence de l'eau, des senteurs de l'herbe, des énigmes de la forêt toute proche. Je respirai à pleins poumons. Les *Danses Roumaines* tourbillonnaient à mes oreilles. Quand je rouvris les yeux, ils s'écarquillèrent et je m'écartai, blanche comme un linge. Je poussai une exclamation étouffée.

Grand-père était là, dressé au-dessus de nous. Dans sa main, au lieu du Livre, il tenait une hache.

Étonné de ma réaction, Chandler ne comprit pas aussitôt. Puis il pivota, découvrit la haute silhouette, le regard flamboyant. La hache tenue d'une poigne ferme. Il se redressa d'un coup de reins, sauta sur ses pieds. La main droite de l'aïeul se leva à demi.

— Pécheurs ! accusa-t-il. Fornicateurs ! Et sous mon nez, sur la terre de mes ancêtres, encore ! Je ne vous laisserai pas transformer mon domaine en une nouvelle Sodome.

Ses yeux s'agrandirent, ils lui dévoraient le visage. La prophétie ne s'accomplira pas.

Chandler restait de marbre.

— Monsieur Forman, nous n'avons rien fait de mal, protesta-t-il. Un ou deux baisers, est-ce si grave ?

— Suppôt du diable, hors de chez moi !

Prompte, brutale, précise, la hache cisaila l'espace comme la foudre ; ce n'était encore qu'un avertissement, très justement calculé, pour frôler l'adversaire. Chandler recula, incertain du sérieux de la situation. Après avoir remis mes espadrilles en toute hâte, je ramassai les souliers et les socquettes de l'innocent. Saisissant celui-ci par le bras, je lui fis quitter le ponton, je l'entraînai à travers le pré en

direction de la maison. Et tant pis si quelques graviers devaient écorcher les pieds sensibles du citadin.

— Ne te retourne pas. Avance.

— Il travaille du chapeau, ton grand-père. Le vieux m'aurait ouvert le crâne sans que ça lui fasse plus d'effet que d'éteindre une allumette. Est-ce que je me trompe ? Ou bien n'était-ce qu'une plaisanterie un peu macabre ? J'en suis tout retourné.

— Contente-toi d'avancer.

L'aïeul nous poursuivait de ses imprécations habituelles. À ma grande surprise, je gardai les yeux secs et le cœur coi.

— Chandler, je suis désolée, j'aurais dû me méfier de mon grand-père, le sachant capable de tout. Je le croyais en train de réparer la semeuse en compagnie de l'Oncle Simon.

— Quelque chose le tracasse ? De quoi a-t-il peur ?

— D'aller en enfer.

Je risquai un regard en arrière. Il n'avait pas bougé, vitupérant, la hache tendue vers nous.

— Les flammes éternelles sont devenues chez lui une obsession.

— Il est bon pour la camisole. Sauf le respect que je dois à son grand âge, ce type est dangereux.

Pourquoi ces paroles me firent-elles l'effet d'une insulte ? Après tout, de quoi se mêlait ce godelureau de vouloir expédier l'aïeul dans un asile ? Un fou de Dieu, certes, mais un fermier modèle selon le propre père de Chandler, le banquier Maxwell. D'ailleurs les parents de mon petit camarade n'étaient pas au-dessus de toute critique, il s'en fallait de beaucoup.

Mon père et l'Oncle Simon venaient de se séparer. D'un même mouvement, ils se tournèrent dans notre direction. Papa s'étonna.

— Monsieur Maxwell, n'est-ce pas ? Pourquoi marchez-vous pieds nus ? Prenez garde de ne pas vous blesser. Il doit traîner toutes sortes de saletés, des clous, des bouts de ferraille. Honey ? Pourquoi cette tenue défectueuse ?

— Grand-père a encore fait des siennes. Nous sommes des fugitifs.

— C'est-à-dire ?

— Nous étions assis sur le débarcadère. Il s'est approché en tapinois pour nous abreuver d'injures. Il a même menacé Chandler de sa hache s'il ne déguerpissait pas sur le champ.

— Il a fait quoi ?

Papa et l'Oncle Simon regardèrent ensemble du côté du lac.

— Comprenez-vous à présent, monsieur Forman, pourquoi je n'ai pas pris le temps de me chauffer ? Je ferais aussi bien de m'en aller.

Ayant ouvert la portière de sa voiture, il jeta à l'intérieur socquettes et chaussures. Pressé de partir, M. Maxwell. Pressé de quitter ce périmètre de nature décidément trop sauvage. Comme s'il se souvenait de ma présence, il me réserva ses dernières paroles.

— Je te passe un coup de fil. Ou plutôt, appelle-moi quand tu pourras.

Il avait reçu un choc, je le savais et ne pouvais l'en blâmer. En ce moment même, il était la proie d'une émotion violente que la bonne éducation reçue, son flegme naturel lui permettaient de dominer plus ou moins. Un détail m'inquiétait : aurait-il la discrétion de garder pour lui le récit de cette rencontre peu ordinaire ? S'il en parlait à ses parents, outre les conséquences fâcheuses que cela risquait d'entraîner pour notre ferme sur le plan financier, la rumeur se répandrait tôt ou tard et ma famille deviendrait la risée du pays. Voilà qui n'arrangerait pas mes relations avec les autres élèves.

L'aïeul avait-il eu conscience d'adresser des menaces de mort au fils de son banquier ? Sans doute pas. Ce garçon n'était pour lui que l'incarnation du Mal, le serpent qu'on écrase sous son talon. D'une certaine façon, à sa manière délirante, il ne cherchait qu'à me protéger. Du moins pouvait-on l'espérer.

— Inutile de dire combien je regrette cet incident déplorable, murmurai-je. Mon aïeul est un grand simulateur. La lecture de la Bible lui a enseigné l'art de provoquer les gens. Ce n'est pas si grave, Chandler.

Il opina, l'air dubitatif, mit le contact et grava la côte à toute vitesse, sans égard pour les amortisseurs de sa superbe auto. Alors seulement, face à mon père, je laissai s'échapper mon indignation.

— C'est un être odieux, inhumain ! Il est mon grand-père, son sang coule dans tes veines et dans les miennes. Je m'en fous ! Désormais, je ne veux plus le voir, je refuse de lui parler. Désormais, je le hais !

Sans attendre de réponse, je fis volte-face. À mon tour, comme l'avait fait Chandler, je pris la fuite. Je courus à la maison avec l'intention de m'enfermer à double tour dans ma chambre. Contrairement à lui, je n'étais pas un adolescent aux nerfs solides. Une misérable gamine, honteuse des paroles qu'elle venait de proférer, toutes vraies. La porte à peine refermée, j'éclatai en sanglots. Ma mère surgit du salon alors que je m'élançai dans l'escalier.

— Honey, tout allait si bien... qu'est-il arrivé ?

— L'aïeul, Maman ! Qu'il tombe raide mort et qu'on en parle plus !

Les mots avaient fusé hors de moi, impossible de les retenir. Je fis halte, abaissai sur ma mère un visage décomposé, horrifié. Je me mordis la lèvre. Si le Seigneur était dans les parages, s'il m'avait entendu, qu'Il frappe, pensai-je. C'était le moment ou jamais.

Ma mère était demeurée sans réaction. Je l'entendis sortir de la maison, pour tâcher d'en savoir plus, probablement.

Fourrée sous mes couvertures, grelottante, les yeux hermétiquement clos, je songeai à ce passé champêtre, idyllique, décrit par Chandler. Puis je songeai à l'avenir et ne vis qu'un grand trou noir.

Qu'Il frappe ! répétais-je.

Dieu avait-il entendu ? Le dieu de Maman, charitable envers Ses enfants perdus. Une demi-heure plus tard, le sommeil m'entraînait dans l'oubli comme une pierre au fond du lac.

Chapitre X

LA FAUTE DE NOS PÈRES

À mon réveil, il régnait dans la maison un silence de veillée funèbre. Ma mère avait décidé de me laisser en paix. Le soir tombait. Depuis la fenêtre aux rideaux entrouverts l'obscurité filtrait dans la pièce. Au-dessus des arbres presque noirs, la bataille avec les ténèbres était déjà perdue. Quelques derniers vestiges de lumière s'effilochaient. Lambeaux de vie condamnés à disparaître, ce fut ma première pensée.

Sinistre.

À moins d'être clouée au lit par la fièvre (malheureusement, j'étais en parfaite santé), le moment arrive toujours où il faut trouver la force de quitter ce refuge douillet. À nouveau, je tendis l'oreille. Pas un bruit, pas même un murmure, conversations étouffées ou télévision. J'allai dans le cabinet de toilette. Comme prévu, j'étais horrible à voir. Douche, shampooing, massage du cuir chevelu, crème et huile de la tête aux pieds... Une heure s'écoula ainsi, à remettre en beauté ma petite personne. Puis j'ouvris la première partition offerte par Chandler, *Sonate*. J'installai les feuillets sur le pupitre, allumai la petite lampe. Je travaillai jusqu'à obtenir un résultat satisfaisant. Satisfaisant, pas davantage. Au dehors, il faisait nuit noire. Après avoir refermé la partition, rangé mon violon, je m'approchai de la fenêtre. Pas de rectangle de lumière découpé dans la silhouette massive de la grange. La lune à son premier quart se réfléchissait dans l'eau paisible.

Je me remémorai l'incident de l'après-midi. Sur le visage de Chandler, l'espace d'un instant fugitif s'était inscrite l'expression d'un être traqué par la terreur, lorsque grand-père, vif comme l'éclair, avait abattu sa hache. Une maison de fous, avait dû penser le fils du banquier. Oserait-il me parler à nouveau ? Cette maison de fous était la mienne, où j'avais eu « la chance » de grandir.

Il fallait descendre, à présent, reprendre contact avec les autres, ma famille. Par bonheur, la première personne que je rencontrai fut ma mère, assise sous le porche dans son rocking-chair. Enveloppée dans un châle, elle semblait dormir.

Je lui posai la main sur l'épaule.

— Maman ?

Sa tête roula contre le dossier. Elle me dévisagea.

— Honey, ma petite fille. Veux-tu que nous rentrions ? Veux-tu manger quelque chose ?

— Merci, pas pour l'instant. Où sont-ils ? Papa, l'Oncle Simon, Grand-père...

— Ton père est allé demander une explication au vieux. Celui-ci a confirmé tes dires sans la moindre hésitation, le moindre remords, au contraire. Il s'en est suivi une violente altercation. J'ai même pensé qu'ils allaient échanger des coups, rouler dans la poussière comme dans les westerns, ou que l'aïeul allait lancer sa fameuse hache à la tête de son fils. Simon s'est interposé entre eux. Il est resté là comme une muraille infranchissable, les adversaires en sont restés là.

« Le climat s'est apaisé. Ils se sont retrouvés autour de la table, avec Simon. Je leur ai préparé un en-cas. Rien de tel que de manger un morceau ensemble pour se réconcilier. Puis ils sont allés jeter un coup d'œil sur la semeuse. Simon est monté dans le repaire, il a pris froid. Comment s'en étonner quand on se lave tous les jours à l'eau glacée d'un robinet ? Je lui ai donné du sirop, deux aspirines. Si son état empire, j'appellerai le médecin demain.

« Honey, l'œuvre sur laquelle tu travaillais semble très difficile. Tu n'es pas au bout de tes peines. Qui a composé ce chef-d'œuvre ?

— Bêla Bartok, un Hongrois du début du XX^e siècle. Je l'aime beaucoup. C'est l'une des partitions que Chandler m'a offerte aujourd'hui. Maman, j'ai honte vis-à-vis de lui. Que va-t-il penser de nous, et de moi ?

À ma grande surprise, son visage se détendit aussitôt.

— Sois sans inquiétude à ce sujet. Ce n'est pas le grand-père qui l'intéresse, mais la petite fille. Il semble très attaché à toi.

— Maman, si tu avais assisté à la scène, tu serais moins optimiste. Je n'avais jamais vu l'aïeul dans un numéro si grand-guignolesque. Il roulait des yeux terribles, le tranchant de la hache est passé à cinq centimètres de la tête de Chandler.

— Je suis au courant. L'aïeul s'est fait un plaisir de tout raconter. Ton ami a dû ressentir quelques sueurs froides, sûrement. Ne te sous-estime pas, Honey. Il reviendra. Viens. J'ai préparé du potage et de la compote de pommes.

Enlacées, nous prîmes le chemin de la cuisine. Après ce léger

souper, elle s'installa dans le salon où je jouai pour elle, de mémoire, plusieurs polkas. Pour rester dans une ambiance hongroise, j'enchaînai avec des œuvres de Liszt parmi les plus vigoureuses. Quel meilleur remède au désespoir que de se jeter à corps perdu dans la musique ? Pour voir. Pour faire le point sur soi-même. Pour apprendre où on en est. Quand je remontai dans ma chambre, quand tout fut en ordre, j'allai à la fenêtre. Celle de l'Oncle Simon était allumée. Assis là, il avait dû profiter de ma petite aubade avant de s'endormir. Sa tête s'était affaissée sur sa poitrine. Je le hélai. Pas de réaction. Sur une impulsion, je songeai à lui rendre une visite impromptue. Son sommeil semblait profond, à quoi bon le réveiller ? Malgré ma sieste de tout à l'heure, je me sentais moi-même au bout du rouleau. Le contrecoup des émotions ressenties. Je traversai un moment de dépression, une crise d'abattement profond. En principe, l'insomnie est la rançon du malheur. Rien de tel dans mon cas. Le miracle se produisit à nouveau, la bénédiction d'un sommeil sans rêve, d'une traite jusqu'au matin ensoleillé.

Un beau dimanche s'annonçait. Il était tard. En général, nous quittons la maison entre huit heures et huit heures trente pour nous rendre à l'église. Une toilette de chat. J'enfilai ma robe, descendis en vitesse. Maman m'avait laissé un mot, scotché sur la porte du réfrigérateur.

Ton père et moi avons décidé de te laisser dormir. Tu trouveras une brioche dans le garde-manger, ainsi que du fromage blanc battu. À tout à l'heure, après la messe.

Où était passé l'aïeul ? Je n'étais pas d'humeur à supporter un sermon supplémentaire. S'il m'entreprenait sur mes rapports licencieux avec Chandler, de deux choses l'une : ou je quittais la pièce dans un mot, sans un regard, ou je lui disais carrément de se mêler de ses affaires. L'indignation me fouettait le sang, elle stimulait mon courage. J'entrai dans la cuisine en terrain conquis. Je claquai les portes des placards, bousculai les casseroles, je fis un foin de tous les diables, c'était le cas de le dire. Non seulement j'éprouvais le besoin de me défouler, mais ce silence insolite m'effrayait. Il avait quelque chose d'étouffant, tous les prétextes m'étaient bons pour le bousculer.

Je pris un solide petit déjeuner dont je n'avais nul besoin et nulle envie. Je fis jouer mes mandibules avec ardeur, comme si la brioche préparée par ma mère était une ennemie. Chaque bouchée était broyée, triturée avant d'être avalée péniblement. Mes yeux restaient fixés sur la porte. À chaque instant, j'appréhendais l'apparition honnie. Grand-père refusa de se montrer, j'en ressentis une intime déception. Ainsi le vieil homme me privait du plaisir que j'aurais

ressenti à l'offenser. Cette exaltation artificielle s'apaisa peu à peu, faute de combustible. À peine avais-je fini de ranger que j'entendis la camionnette. Elle se rangea devant la porte. Je sortis aussitôt pour accueillir mes parents.

— Salut, mon petit loir ! lança mon père. La saison de l'hibernation est pourtant terminée.

Maman, plus pratique, s'inquiéta de savoir si j'avais suivi son message « à la lettre ».

— De ce côté-là, je suis rassasiée. Pardonnez-moi ce coup de paresse. Vous auriez dû me tirer du lit.

Ils échangèrent un coup d'œil complice.

— Nous l'avons envisagé, dit Maman. Tout compte fait, tu avais plus besoin de repos que de cantiques.

En très grande forme l'un et l'autre, à première vue. Ma mère, fraîche et pimpante à son habitude ; mon père très séduisant dans ses habits du dimanche, veston de tweed souple, pantalon de lainage uni, cravate sombre. L'élégance vestimentaire rehaussait sa minceur et lui donnait l'air d'un prédicateur habitué à dompter les foules. Un couple parfait, dont j'étais hère d'être la fille.

Ma mère me posa un baiser sur le front.

— Il t'a fichu la paix, ce matin ? chuchota-t-elle à mon oreille.

— Ni vu ni entendu, répondis-je sur le même ton.

— Grand-père doit se trouver dans le champ de trèfles, à l'ouest, dit mon père comme s'il avait deviné le contenu de notre aparté. Au milieu se dresse un bosquet. C'est là qu'il passe tous ses dimanches matin depuis des années, recueilli dans l'ombre des grands arbres. Il s'y rend comme d'autres vont à l'église.

Ce bosquet, je le connaissais bien et l'évitais. Grand-père Forman avait fait savoir que c'était pour lui l'équivalent d'un lieu saint, destiné à son usage personnel. Depuis le temps, les arbres devaient être imprégnés de son aura sinistre.

— Ton père file un mauvais coton, Isaac. Maman s'était assise sur le fauteuil en osier. Je ne fais pas seulement allusion à son exhibition d'hier. Il est la proie d'une violence nouvelle, plus sombre, plus inquiétante. L'aïeul donne l'impression de perdre le contrôle de lui-même. Est-ce l'effet de l'âge ? Je l'ignore. Hier, lorsqu'il s'est avancé vers toi, mon cœur a cessé de battre. J'étais certaine qu'il allait te faucher d'un coup de hache. Il ne parle plus guère à personne, il soliloque à longueur de journée. Qui sont ses interlocuteurs ? Des ombres ? Des souvenirs ?

Le regard de Papa se perdit au loin, en direction du couchant. Il s'était tourné vers le champ de trèfles, pourtant beaucoup trop éloigné, hors de vue.

— Je sais. Crois-tu que je n'ai rien remarqué, moi non plus ? Hier, après cette altercation, nous avons travaillé côte à côte, comme s'il ne s'était rien passé. À cela près qu'il n'ouvrait la bouche que pour marmotter des citations du Livre. Pas question de m'adresser la parole. À une ou deux reprises, il a prononcé à voix basse des mots inintelligible et j'aurais juré qu'il parlait à quelqu'un. Une créature visible de lui seul, debout à côté de lui. J'ai fait semblant de ne rien remarquer, mais je suis inquiet.

— Il y a de quoi, renchérit ma mère. Que comptes-tu faire ?

— Pour commencer, tâcher de communiquer avec lui. Je suis son fils ; jusqu'à présent, nous nous entendions bien. Dieu veuille que cela continue, qu'il accepte au moins de m'écouter. Pas de leçon, pas de conseil, il n'est pas en mesure de les tolérer. Une simple reprise de dialogue. Nous verrons bien.

— L'Oncle Simon ne s'est pas montré, lui non plus, déclarai-je.

Le visage déjà sérieux de mon père s'assombrit encore.

— Simon est malade, Honey. Il couve une bronchite et je lui ai recommandé de ne pas mettre le nez dehors.

— A-t-il mangé quelque chose ?

— Je lui ai apporté un bouillon de poule et de la bouillie d'avoine au miel avant de partir à la messe, me rassura ma mère. Bon, je vais me changer.

Papa desserra sa cravate.

— Moi aussi. Dans une ferme, le jour du Seigneur n'est pas un jour chômé.

Soucieuse, je contemplai la grange. Jamais encore je n'avais vu l'Oncle Simon, cette force de la nature, abattu par un quelconque problème de santé. Je le croyais invulnérable. S'il se sentait assez mal en point pour rester claquemuré entre ses tristes murs, ce n'était pas une plaisanterie.

— Nous devrions faire venir un médecin, murmurai-je. De vrais médicaments le remettraient sur pied.

— C'est aussi mon avis, dit Maman. Je le connais, il ne voudra pas en entendre parler. Tout à l'heure, je mélangerai trois aspirines dans son bouillon.

Quand ils eurent disparu à l'intérieur, je demeurai quelque temps

sous le porche, à me dandiner d'un pied sur l'autre. Puis je courus dans ma chambre. Je cherchai *La Première Sonate* parmi les partitions de Bartok. Cinq minutes plus tard, mon étui à violon sous le bras, je descendis. Mes parents étaient encore dans leur chambre, en train d'ôter leurs beaux atours.

— Je vais tenir compagnie à l'Oncle Simon ! criai-je, avant de dévaler l'escalier.

Une fois dans la grange, je gravis les marches conduisant à sa soupente. Je frappai sans obtenir de réponse. Que faire d'autre ? J'entrebâillai, risquai un œil à l'intérieur.

Simon était au lit, les couvertures remontées jusqu'au nez. Ses yeux fermés s'ouvrirent dès que j'eus refermé la porte.

— Honey ? souffla-t-il d'une petite voix rauque.

Secoué par une furieuse quinte de toux, il reprit haleine.

— Honey, que se passe-t-il ?

— Tout va bien, Oncle Simon. Je suis venue m'assurer que tu n'avais besoin de rien et travailler un peu mon violon.

— Oh !

D'une main lasse, il écarta les mèches collées sur son front moite. Il cala tant bien que mal son oreiller, s'y adossa. Stupéfaite, je constatai qu'il était torse nu. Au centre de sa poitrine, bien visible, s'étendait une tache rouge.

J'allai chercher un tee-shirt dans son placard et lui intimai l'ordre de l'enfiler. Comme je me proposai de l'aider, il secoua la tête avec véhémence. Cette simple gymnastique lui demanda un effort considérable.

— As-tu de la fièvre ?

Nouvelle dénégation énergique. Nouvelle quinte de toux, grasse et malsaine.

— Oncle Simon, que tu le veuilles ou non, il faut voir le médecin. Cette toux est abominable. Tu es plus malade que tu ne le penses. Songe à tes fleurs. Que deviendraient-elles si tu devais garder le lit pendant des semaines, faute de soins appropriés ?

— Ce n'est rien, rien du tout, insista-t-il.

— Maman t'apportera un autre bouillon ce soir, mais la bronchite nécessite un traitement plus sérieux. Si ton état ne s'est pas amélioré, demain j'appelle le médecin.

Il acquiesça, sans accorder la moindre importance à mes paroles.

Une petite étincelle s'alluma dans son regard.

— Tu as vraiment l'intention de jouer pour moi ?

— Bien sûr. Attention, il s'agit d'une répétition. Mon ami Chandler m'a offert plusieurs partitions que je connais encore mal. Je vais jouer, mais tu entendras des fausses notes. J'ai l'intention de passer une audition, afin d'entrer dans une grande école, à New York.

Il écarquilla les yeux.

— New York City ?

— Pourquoi pas ? Je peux toujours essayer. Maman a passé quelque temps à New York avant de venir nous rejoindre. Elle en a conservé un excellent souvenir.

Ayant sorti mon violon, j'approchai deux chaises du lit. Une fois assise, j'installai ma partition.

— Encore une fois, je déchiffre la musique, Oncle Simon. Elle ne m'est pas familière. Il ne faut pas t'attendre à des merveilles.

Il battit des paupières pour me signifier qu'il s'en moquait. L'important, c'était le violon, cette fille qui prenait la peine de lui livrer à domicile la magie de Bêla Bartok, un nom inconnu, écrit en tête de la première feuille. Il attendait, ravi. Comme je l'étais moi-même de lui apporter un tel réconfort. Dès le premier coup d'archet, son visage s'éclaira. Je m'arrêtai souvent pour reprendre un passage. Il acquiesça, radieux, compréhensif.

— Déchiffrer une partition en l'absence de son professeur, ce n'est pas recommandé, marmonnai-je. Suis-je capable de juger des progrès accomplis ?

La séance se poursuivit longtemps. Absorbé par mon jeu, j'avais presque oublié Simon. Il avait les yeux clos, le visage congestionné. Comme je posai le violon dans son étui il me dévisagea, surpris, dépité.

— Déjà ? Tu t'en vas déjà ?

— Oncle Simon, tu m'as l'air d'avoir une fièvre carabinée. Laisse-moi voir.

Penchée sur lui, je posai les lèvres sur son front comme le faisait ma mère pour estimer ma température ? Il était brûlant.

Un hurlement retentit. Je fis un bond en arrière pour découvrir l'aïeul, seul, son éternelle Bible à la main. Pas plus que Simon, je ne l'avais entendu monter. Cet individu avait l'art de surgir comme par enchantement, quand il ne fallait pas, décidai-je. Sa duplicité consistait à espionner les gens. Il se montrait quand ses victimes

adoptaient une attitude jugée compromettante.

— Jezebel, s'égosilla-t-il. Éloigne-toi de lui.

— Il est malade, grand-père.

Si le ricanement de l'aïeul était destiné à me faire froid dans le dos, il pouvait se vanter d'avoir réussi. Il soufflait dans la pauvre mansarde de Simon un vent froid venu du pôle.

— Malade, en effet ! Empoisonné par tes pensées toutes de sucre et de fiel à la fois. Hors d'ici, prostituée ! Par ta faute, le courroux du ciel nous détruira tous !

Les larmes, toujours les larmes ! À dix-sept ans, on devait être capable de contenir cet épanchement lacrymal. Avec une peine infinie, Oncle Simon s'extirpa de sous les couvertures.

Il ne portait ni caleçon ni chaussettes. Je lui vis faire trois pas titubants vers grand-père, lui mettre sous le nez un poing puissant comme une massue.

— Toi, hors de chez moi ! Toi et tes paroles répugnantes !

Le vieil homme le considéra, aussi effaré que s'il voyait l'Ange de la Mort.

— Damnés ! s'écria-t-il.

Et de dégringoler l'escalier avec une rapidité étonnante.

Soudain conscient de sa nudité, l'Oncle arracha une couverture dans laquelle il s'enveloppa.

— Je te demande pardon, dit-il. Le vieux a raison, ta musique m'ensorcelle. Retourne chez ton père et ta mère, c'est mieux ainsi.

J'avais déjà rangé mon violon. Vivement, j'essuyai mes larmes tandis que Simon se laissait choir sur son lit. Je l'aidai à ramener sur lui les couvertures et l'édredon. Je le bordai. Mon cœur battait à toute volée.

— Maman connaîtra les détails de l'intervention de Grand-père, tu peux en être sûr. Nous n'avons rien fait de mal, le ciel en soit témoin. Dès demain, le médecin sera ici.

M'entendait-il seulement ? Les yeux fermés de toutes ses forces, il plaquait ses mains contre ses tempes.

— À tout à l'heure, je t'apporterai ton souper.

Je descendis en hâte. Après m'être assurée que le vieux n'était pas en embuscade, je regagnai la maison à toute vitesse.

Je trouvai Maman à la cuisine, en train de préparer un potage

juilienne. Mon entrée en catastrophe, ma pâleur la mirent en émoi. Elle laissa choir son couteau sur le sol. Le bruit me parut assourdissant.

— Quoi encore ? Honey ?

— Grand-père. Une scène horrible !

Mon père se trouvait dans le salon, toutes les portes étaient ouvertes. Il accourut.

— Que s'est-il encore passé ?

Je racontai, sans rien oublier. Seul détail omis, le fait que l'Oncle Simon était trop pauvre pour s'offrir un pyjama. L'irruption de l'aïeul, ses insultes devenues habituelles, le poing menaçant du malade, les paroles prononcées : mes parents écoutèrent avec gravité cette narration débitée sur un ton impétueux. Maman m'offrit un verre d'eau.

— Simon est gravement malade, déclarai-je après voir bu. Il faut faire venir le médecin de toute urgence.

— Isaac, le moment est venu, dit ma mère. Je m'en doutais depuis quelque temps.

— Quel moment ? De quoi parlez-vous ? m'écriai-je. L'Oncle Simon va mourir si personne ne prend soin de lui. Qu'y a-t-il de plus important dont il faille s'occuper pour l'instant ?

— J'y vais, dit mon père.

Il retourna dans le vestibule où je l'entendis quitter ses pantoufles pour enfiler ses bottes.

— Sois prudent ! lança ma mère.

— Que va-t-il se passer ? demandai-je, de plus en plus affolée.

Maman secoua la tête, une manière d'éluder ma question. Elle se prit le front dans la main, une pose d'abattement qui ne lui ressemblait guère. Comme elle se redressait, de l'extérieur nous parvint un cri de terreur à faire se dresser les cheveux.

— Isaac ! s'écria Maman.

Elle se précipita au dehors. J'en fis autant.

Le cri retentit à nouveau, éraillé par l'épouvante. Il provenait de derrière la grange où s'étendait le jardin féérique de l'Oncle Simon. Sans se tourner, tout en courant, ma mère tendit vers moi une main que je saisis à la volée, pour m'y cramponner. Au détour de la grange nous attendit un spectacle de désolation. Pieds nus, en jeans et tee-shirt, Simon tenait sa faux de telle façon qu'il semblait sur le point de vouloir décapiter le vieux étendu par terre.

Un acte de violence entièrement justifié à mes yeux. Le jardin, en effet, avait été saccagé avec une méticulosité ignoble. De cette splendeur ne restaient que des ruines piétinées. Qui avait pu commettre un acte aussi sauvage, s'en prendre à la vie même de l'Oncle Simon, sinon l'aïeul odieux, couché dans une allée, un bras dérisoire levé en direction de sa victime.

Qu'attend-t-il pour l'envoyer *ad patres* ? me demandai-je aussitôt sans ressentir aucune honte. C'était maintenant ou jamais.

— Simon, il a mérité mille morts, mais retiens-toi, s'exclamait mon père. Songe aux conséquences. Il y aura une enquête, tu seras jugé.

Simon tremblait de toute sa formidable stature, partagé entre le désir irrésistible d'anéantir son bourreau et la voix de la raison.

Pour moi, aucun doute, il avait le droit d'anéantir cette vieille carcasse affamée de méchanceté comme il eût fait d'une vulgaire citrouille. Quel soulagement ! Papa exagérait. Nos témoignages auraient accablé Abraham Forman, Simon aurait obtenu les circonstances atténuantes.

Maman lâcha ma main, elle s'avança vers le géant.

— Simon, tu ne peux pas. Isaac, dis-lui la vérité. Dis-la-lui sur le champ !

C'était un ordre ; papa s'exécuta.

— Simon, cet homme est ton père. Ton véritable père. Sais-tu ce qu'il en coûte d'être un parricide ?

À mon humble avis, ce détail ne changeait rien, sinon qu'il aggravait le cas de l'aïeul. Traiter ainsi son propre fils ! Détruire ainsi la beauté à laquelle le pauvre garçon avait consacré le peu de temps libre qu'on lui laissait.

L'exiler dans une grange, lui parler comme à un chien pendant toutes ces années...

L'oncle Simon considéra l'être vautre à ses pieds. Son visage exprimait plus de mépris que de stupeur.

— Non, fit-il dans un mouvement de tête rétif. Non, celui-ci ne peut être mon père.

— Simon, c'est la vérité, je le jure, affirma Papa. Puis s'adressant à l'aïeul, Avoue-le toi-même. C'est ta dernière chance.

Le monde retenait son souffle. La nature s'était tue, elle attendait. Pas un oiseau, pas même un crapaud dont le coassement aurait souligné l'aspect sinistre de la scène. Rien, sinon le silence qui est le battement du cœur de Dieu.

— À lui, je n'ai rien à confesser, beugla l'aïeul. Je m'y refuse !

Maman se rapprocha encore. Elle n'avait rien à craindre de l'Oncle Simon, nous le savions tous. Sa voix mélodieuse se fit très douce.

— Simon, Isaac ne te mentirait pas sur un sujet aussi grave, en un moment pareil. Cet individu exécrable est vraiment ton père. Retiens ta main, pour l'amour de moi et de ma fille. Nous t'aiderons à ressusciter un jardin encore plus beau.

L'Oncle jeta sa faux dont la lame tomba à un cheveu de la tête du vieux. Celui-ci, estimai-je, s'en tirait à bon compte. Simon l'avait déjà oublié. Agenouillé au milieu du désastre, il pensait ce qui pouvait encore l'être.

Grand-père se redressa lentement. On aurait pu le croire ébranlé, c'eût été mal le connaître. L'index braqué sur moi, il recula.

— Elle a hérité de mon sang ! Mes fautes coulent dans ses veines.

Maman, si paisible pour s'adresser à l'innocent, se métamorphosa en furie.

— Misérable ! hurla-t-elle. Depuis des années tes péchés, tes mensonges, ta noirceur empoisonnent l'air que nous respirons. Cette pestilence crèvera avec toi, puisse le Seigneur t'en délivrer au plus vite. Va, et qu'on ne te revoie plus ! Laisse-nous en paix.

Il fit volte-face. Je le regardai s'éloigner d'un pas mal assuré tenant sa Bible d'une main, serrant de l'autre sa poitrine à l'emplacement du cœur. Une seule fois, il se retourna pour contempler son œuvre ; ses lèvres remuaient ; j'imaginais très bien quelles horreurs elles articulaient d'une voix bredouillante. Sa belle tignasse en bataille, il avait l'air d'un halluciné qui voit la mort devant lui.

Ce fut alors que mon père, n'écoutant que sa magnanimité – ou plutôt sa faiblesse – prononça des paroles impardonnables. Jamais encore il n'avait contredit son épouse devant les autres membres de la famille.

— Papa, rentre à la maison, lança-t-il.

Il devait rester un grain de bon sens dans la caboche du vieux car il secoua la tête et trouva un allant soudain pour s'éloigner. Tous, nous savions où le dirigeaient ses pas, vers le bosquet au milieu du champ de trèfles. Qu'il y reste le plus longtemps possible, espérais-je. Il a tant à se faire pardonner.

— Je ferais mieux de le suivre, grommela mon père, sans bouger.

— Laisse-le, Isaac, dit Maman. Le secours dont il a besoin viendra de plus haut. Aide-moi plutôt à ramener Simon dans sa chambre.

Ses jolies pantoufles brodées foulèrent la terre bousculée. Elle posa une main compatissante sur l'épaule de l'Oncle.

— Simon, tu n'es pas en état de jardiner ; il faut te coucher très vite. Sinon ce n'est pas en prison que tu te trouveras mais à l'hôpital, ce qui ne vaut guère mieux. Isaac et Honey feront de leur mieux pour réparer les dégâts commis par ce fou. L'oncle se redressa, obéissant. Son regard parcourut la mutilation atroce subie par ses fleurs. Il restait là, bouleversé, à ne plus savoir sur quel pied danser. Je glissai ma main dans la sienne ; celle-ci resta inerte. Il pleurait sans bruit. Les larmes roulaient sur son mufle mal rasé. À mon tour, je donnai libre cours à mon chagrin.

— Oncle Simon, je vais me mettre au travail sur le champ, murmurai-je.

— Tu planteras d'autres fleurs, le consola ma mère.

Mon père glissa son épaule sous l'aisselle du grand gaillard. Il n'aurait pu obliger celui-ci à se mettre en mouvement sans son consentement. Un instant, les yeux de Simon se perdirent dans la direction prise par l'aïeul. Ils n'exprimaient ni haine ni colère. Je n'y voyais qu'un profond désarroi. Puis, comme le fit sans doute mon père, j'entendis la petite phrase, prononcée avec une gravité surprenante :

— Cet homme ne sera jamais mon père.

Maman avait entendu, elle aussi. Elle acquiesça, souriante.

— Je te comprends, Simon.

— Cela ne se peut, de toute façon, murmura l'Oncle.

Il se laissa entraîner.

— Où l'emmènes-tu ? s'exclama Maman. Malade comme il l'est, tu le conduis dans cet endroit gorgé d'humidité, battu par les vents ? Conduis-le plutôt à la maison, dans la chambre de Peter.

Je surveillai le visage de mon père. Il s'épanouit.

— Tu as toujours raison. Simon, il est grand temps que tu retrouves ta place à la maison.

Ma mère mit son bras protecteur autour de moi. J'avais séché mes larmes, je me sentais plus légère.

— Ça va mieux, trésor ?

— Un peu. (D'un geste accablé de la main, je montrai le jardin de Simon.) Comment a-t-il pu s'acharner sur cet espace resplendissant, sachant le travail et la passion que l'Oncle Simon avait mis à le constituer ? Ces fleurs étaient toute sa vie.

Maman haussa les épaules.

— Tu connais la réponse aussi bien que moi. Hélas, ton grand-père a le diable au corps. On peut le dire, littéralement.

— Je vais tenir ma promesse. Déblayer les plates-bandes des fleurs définitivement perdues. Je mettrai tout dans un grand sac poubelle. Étayer, repiquer ce qui par miracle aura échappé à la rage destructrice de l'aïeul.

— Tu feras bien. De mon côté, je vais préparer une julienne brûlante et m'en vais retourner notre armoire à pharmacie à la recherche de médicaments plus énergiques. Si la fièvre n'est pas tombée demain, nous appelons le médecin.

Après quelques secondes d'hésitation, sans oser croiser son regard, je l'interrogeai :

— Maman, c'était une invention, n'est-ce pas ? Un pieux mensonge sorti droit de ton imagination et de celle de Papa afin de créer un choc salutaire dans l'esprit de l'Oncle Simon, l'obliger à lâcher cette faux ? Abraham Forman n'est pas vraiment son père ?

— Détrompe-toi. Je ne faisais que révéler une vérité demeurée enfouie avec la complicité de tous. Il y a des années, ta grand-mère Tess et son premier mari étaient tous deux employés à la ferme. Profitant du pouvoir exorbitant qu'il exerçait sur ces malheureux, Abraham a commis l'acte d'adultère avec cette jeune femme. Dès lors, pour elle, tout est allé de mal en pis. Enceinte peu après, elle a perdu son mari dans un accident. Piètre consolation pour le pauvre homme, il est mort sans savoir que son épouse attendait l'enfant d'un autre. L'aïeul l'a prise pour femme, mais Simon devait rester toute sa vie la vivante incarnation de sa faute. Au lieu d'atténuer celle-ci en chérissant cet enfant, il a choisi la mauvaise pente où l'entraînaient son égoïsme et sa rancœur. Simon fut éloigné, relégué, exilé, humilié autant qu'il se pouvait.

« Après la mort de Tess le poids de la culpabilité se fit encore plus lourd ; L'aïeul a dû interpréter cette disparition prématurée comme une punition du ciel. Les commandements bibliques commencèrent à prendre chez lui un caractère obsessionnel.

« Il répugnait à Jennie, la cadette de Tess d'épouser ce tyran domestique. Le grand-père n'est pas un sot. Il crut pouvoir vaincre les réticences de la femme qu'il convoitait en jurant que l'aînée lui avait fait des avances et qu'il avait succombé aux charmes d'une séductrice. Devant la colère et l'incrédulité de Jennie, il usa d'un autre subterfuge : Simon avait besoin d'une mère. Ne lui incombait-il pas de s'occuper de l'enfant de sa sœur défunte ? Cet argument eut raison des

hésitations de la pauvre fille. Aussi longtemps qu'elle vécut, Simon fut traité avec autant d'affection que Peter et Isaac, les fils légitimes. La grâce et la générosité de sa seconde épouse n'eurent aucune influence favorable sur l'aïeul, réfractaire à tout sentiment de miséricorde. Il voyait le mal en chacun d'entre nous.

Je n'avais pu écouter sans écœurement ce récit dont je ne connaissais encore que des bribes.

— En me traitant de pécheresse, pour ne pas dire pire, le vieux grigou tentait de rejeter sur moi ses propres turpitudes ? Que cherchait-il donc en me poursuivant de ses menaces de damnation ? À m'induire en tentation, à me pousser vers la faute ?

— D'une certaine façon, sans doute. N'y pense plus. C'est un être très perturbé, ses névroses intimes ne te concernent en rien. Ne te laisse surtout pas affecter par ses extravagances. Il n'est que trop conscient du mal qu'il a commis. La hantise du châtiment a fait de lui ce vaticinateur convaincu que Notre Père parlait par sa bouche. C'est sa manière de se repentir. Ainsi ses actes et ses paroles sont-ils sanctifiés. Envers et contre tous, il a raison.

« Longtemps, Isaac l'a pris en pitié. De son point de vue, tant de souffrance appelait la compassion. Il espérait ainsi l'amener à renouer avec lui-même, à surmonter sa honte. À mon avis, ton père faisait fausse route. Il a toujours sous-estimé la dureté, la scélératesse profonde de l'aïeul. Peut-être ces vérités sont-elles trop difficiles à admettre de la part d'un fils, naturellement porté à l'obéissance.

— Oncle Peter était-il dans la confiance, lui aussi ?

— Je ne le pense pas, ton père me l'aurait dit. D'après lui, Grand-mère Jennie a préféré lui épargner cette révélation douloureuse. Peter était... différent. Tout de joie et de lumière, elle avait peur de l'assombrir, de lui rogner les ailes, en quelque sorte. Il était son préféré, bien sûr. Ton père l'a toujours su sans pour autant lui en tenir rigueur. C'était en Isaac, le plus solide, que Jennie plaçait sa confiance. Un secret les liait tous deux. Par un accord tacite, ils étaient d'accord pour protéger la tête folle de la famille.

Je reniflai. Maman me jeta un coup d'œil perplexe. Encore un accès de larmes ? Il s'en fallut de peu, en effet.

— Est-ce trop dur pour toi aussi ?

— Je songeai à l'Oncle Simon, le mal-aimé, livré à lui-même quand il ne pensait qu'à rendre service sans rien demander en échange. Comment justifier tant d'années de solitude et de dégradation ? Pourquoi devait-il payer pour les erreurs commises par son père ?

Maman réfléchit un instant.

— À mon arrivée, la découverte de ce phénomène au regard si doux m'a émue. Il portait le ciel dans ses yeux. J'ignorais tout, alors. Révoltée par les mauvais traitements qu'il subissait, je me suis plainte auprès de ton père. Il m'a révélé ce qu'il en était. J'ai fait de mon mieux pour atténuer la cruauté du sort de l'Oncle Simon, certaine qu'il était préférable pour lui d'ignorer son lien de parenté avec l'aïeul. Simon n'est pas seulement un magicien, à sa façon ; il est loin d'être idiot. Il lui fallait trouver un moyen de survivre, de faire face aux affronts reçus. D'une certaine manière, il était parvenu à une forme d'harmonie intérieure.

Je baissai la tête. Ne pas montrer à quel point cet acte de barbarie avait réveillé en moi un sentiment de haine.

— C'est la manifestation la plus tangible de cet effort que Grand-père a voulu détruire aujourd'hui.

— Exactement. (Maman me caressa la joue.) Le jardin refleurira, Honey. Et si je ne me suis pas trompée concernant Simon, il sera plus vaste et plus beau. Ton père est bien décidé à lui confier la responsabilité de notre future serre.

— Tant mieux !

— Je rentre. Je vais m'occuper de notre malade. Honey, toute famille dissimule des drames ou des obscénités dans ses placards. Tôt ou tard, tu aurais appris. La révélation s'est faite de manière brutale, violente. J'aurais souhaité qu'il en fût autrement. Le comportement de ton grand-père, ces derniers temps, laissait présager le pire. Dieu veuille que ce vieux pécheur trouve enfin la paix avant de quitter ce monde.

Je branlai du chef sans la moindre conviction. Dieu veuille qu'il brûle à jamais dans les flammes de l'enfer, rectifiai-je *in petto*.

— Comme la plupart des jeunes filles, reprit ma mère, tu arrives à l'âge de toutes les tentations. Rien de plus normal ; ton aïeul ne t'a rien transmis de répréhensible, sois-en sûre. Le fait d'avoir abusé d'une femme mariée et traité son fils comme le dernier des hommes ne concerne que lui et sa conscience. Ces fautes graves s'éteindront quand il comparaitra devant son créateur.

Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre ; puis elle se dégagea.

Tandis qu'elle s'éloignait vers la maison, j'allai chercher sous l'appentis la belle hache de jardinage et m'attelai à défricher le champ de bataille.

L'amélioration spectaculaire de l'état de Simon fut la conséquence

de différents facteurs. Tout d'abord les soins dont il était entouré pour la première fois depuis la mort de Grand-mère Jennie. Le soulagement d'occuper une vraie chambre, bien chauffée, celle de Peter, avec lequel il s'était toujours bien entendu. Enfin, les remèdes de cheval administrés par ma mère. Le lendemain soir, son visage avait repris une teinte normale. Quand j'allai le trouver, il avait sombré dans un sommeil tranquille. Son souffle était régulier.

— Désormais, cette chambre sera la sienne, annonça Papa sur le ton des grandes décisions.

— Si la fièvre persiste, dit Maman, dès demain, nous le conduirons chez le docteur Spalding.

— Encore faut-il que le malade soit d'accord. S'il ne veut pas entendre parler d'une quelconque filiation avec l'aïeul, il a tout de même hérité de son obstination. Quand Simon refuse quelque chose, il est bien difficile de le faire revenir sur sa décision.

Maman lui adressa un sourire angélique.

— Compte sur moi.

Mes parents se dévisagèrent. D'un commun accord, ils partirent d'un grand éclat de rire. Il en était toujours ainsi entre eux. La gravité et l'humour s'accordaient sans difficulté. J'étais la seule à ne pas succomber à l'optimisme.

Je m'interrogeais, en effet. *Comment trouver le moyen de raccommoder toutes ces déchirures ?* J'admirais la fermeté de mon père, de ma mère, cette faculté de faire face à l'adversité, quitte à grincer des dents, quitte à serrer les poings sous la table jusqu'à ce que les ongles entrent dans la chair. Ce sang-froid me faisait encore défaut. Il n'était pas question d'entreprendre une carrière de musicienne professionnelle sans être capable d'encaisser les coups durs. Défaites, défaillances, douches froides, injustices, malchances, tous ces maux jonchaient la route vers le succès.

Ce dimanche devait être le plus long de toute mon existence, maugréai-je. Il s'étirait avec un malin plaisir. Après deux heures passées dans le jardin de l'Oncle Simon, j'avais rejoint mes parents dans la cuisine autour d'une tasse de thé accompagnée de sandwiches aux concombres. Sans entrain, j'allai entrebâiller la chambre où dormait Simon, puis je montai dans ma chambre. Après les devoirs scolaires, exercices de violon. Bartok, toujours. Malgré moi, je guettai la sonnerie du téléphone. Chandler Maxwell aurait-il le courage de se remémorer ses paroles de lys et de rose et de composer mon numéro ?

Non, apparemment. Pour ma part, je n'avais nulle envie de l'appeler. Ce n'était pas à moi de faire le premier pas, estimai-je. Pas

encore.

Trois heures plus tard, je contemplai le paysage familial encadré par ma fenêtre. La grange sur la gauche, le lac, la sombre muraille des arbres, déjà sans relief dans le vague du crépuscule.

Je redescendis. Quand je jouais, mes parents n'allumaient ni la radio ni la télévision. Tous deux suivaient les efforts de leur fille dans laquelle ils plaçaient tant d'espoir. Je les trouvai tous deux installés dans leur pièce favorite, la cuisine, dont la grande fenêtre et la porte encore ouvertes donnaient sur le jardin potager. Ils avaient toujours mille choses à se dire. Comme j'entrais, Maman abordait un sujet délicat.

— Il est parti depuis plus de deux heures, Isaac. Peut-être serait-il temps d'aller aux nouvelles. En ton absence, j'aiderai Simon à faire un brin de toilette. S'il y a lieu, je mettrai la question du médecin sur le tapis. Si le docteur Spalding doit l'examiner, le patient se doit d'être propre et rasé.

Papa opina, l'air distrait, les sourcils froncés.

— Veux-tu que je t'accompagne ? suggérai-je pour l'encourager.

— Merci, Honey. Ce n'est pas nécessaire.

— Est-ce une si mauvaise idée ? murmura Maman. S'il est revenu à de meilleurs sentiments, comme je l'espère, l'arrivée de son fils et de sa petite fille devrait avoir un effet apaisant.

Pris dans le piège de l'angoisse les yeux de mon père, limpides auparavant, s'étaient assombris. Je glissai ma main dans la sienne.

— Allons-y. Il y a fort à parier qu'il se trouve encore à ruminer sous la voûte des grands arbres. Il doit commencer à faire froid, là-bas. J'enfile ma veste. Honey, prends un bon pull et nous partons.

Peu après, nous étions en route. L'occasion m'était donnée de me trouver seule avec mon père. J'allais en profiter.

— Papa, est-il vrai que l'Oncle Peter n'était au courant de rien ?

— Grand-mère Jennie a su se montrer discrète, j'en suis certain. C'était compter sans la sensibilité de Peter, son sens de l'observation. Quelquefois, j'avais l'impression qu'il savait, éclairé par son instinct. Jamais je ne lui ai posé la question. Le cadet constituait pour notre père une échappée de lumière et de joie. Souviens-toi. Que de fois l'aïeul a menacé de le punir pour son manque de sérieux apparent, avec les femmes en particulier. L'Oncle Peter collectionnait les conquêtes féminines, ce n'est un secret pour personne. En vérité il n'avait pas eu la chance de rencontrer, comme moi, la femme idéale. Malgré ses coups de gueule, nous n'avons jamais vu grand-père aller

avec lui au-delà de la verte semonce. Je n'ai pas le souvenir qu'étant enfant Peter ait jamais reçu le fouet, pas même autre chose qu'une gifle de temps à autre.

Nous cheminâmes en silence pendant quelques instants. Le champ de trèfles se trouvait à près d'un kilomètre de la maison.

— Il devait considérer son indulgence envers mon jeune frère comme une forme de salut, reprit mon père, la rédemption d'une partie de ses fautes. Moyennant quoi, il en rajoutait dans les mauvais traitements infligés à Simon.

— Si cela était, Papa, si Grand-père voyait en Peter une possibilité d'expiation, pourquoi avoir lancé contre moi l'accusation sordide d'avoir entretenu avec lui des rapports, immoraux ?

— Cette idée infecte a surgi après la mort de Peter. Celui-ci a emporté dans sa tombe les miettes d'espoir et de tendresse qu'abritait encore le cœur du vieil homme. La disparition de la seule personne dont la présence le réchauffait n'était-elle pas une nouvelle preuve du courroux divin ? Déjà frappé par la mort de ses deux épouses, il s'accusait de semer le malheur et nous entraînait dans son délire de culpabilité. Tu étais la plus vulnérable, incapable de te défendre. Il s'est donc acharné contre toi. Dans son esprit, tous ses proches devaient être contaminés par le péché originel dont il n'avait pas été lavé.

« Tu le hais, j'en suis conscient. Il a détruit l'œuvre à laquelle Simon s'était consacré, il t'a insultée. Cette aversion n'est rien à côté de celle qu'il éprouve vis-à-vis de lui-même. La haine de soi est la pire des solutions. Elle entraîne la haine des autres, la haine du monde entier. Simon, le plus concerné par la rage aveugle de son père, est trop pur pour éprouver de la haine. Trouve en toi une petite volonté de pardon. Je ne t'en demande pas davantage. Accorde-lui la rémission de ses fautes, tu sentiras un fardeau glisser de tes épaules. Honey, délivre-toi de ton ressentiment. Quand rien n'entrave l'esprit, on trouve plus de force pour agir, crois-moi.

C'était beaucoup me demander, toutefois je ne pouvais décevoir mon père sur un point qui lui tenait tellement à cœur.

— Je lui en veux surtout d'avoir détruit la vie de Simon, son enfant. Si l'Oncle est capable de pardonner, pourquoi pas moi ? marmonnai-je.

— Je te connais, ma fille. Tu es forte, tu nous surprendras tous. Grand-père ne s'en est pas rendu compte. Après la disparition de Peter, tu étais sa seule chance de salut. Une fille jeune, belle, intelligente ranimait en lui trop de mauvais souvenirs. Sa sensibilité

est atrophiée. Peter, lui, l'avait compris avant tout le monde : comme l'arc-en-ciel, la petite Honey est une promesse de bonheur.

Il m'enlaça. Ainsi serrés l'un contre l'autre, nous atteignîmes le pré aux trèfles. Le soleil déclinant nous aveuglait. En approchant du bosquet, Papa mit la main en écran devant ses yeux.

— Je ne vois personne. Approchons-nous.

— Peut-être a-t-il emprunté un autre chemin pour rentrer à la maison. À moins qu'il n'ait décidé de faire une longue marche pour méditer sur les derniers événements. Rien de tel que le contact avec la nature pour débarrasser le cerveau de tous ses miasmes. Grand-père le sait mieux que quiconque. Il attend d'avoir retrouvé un semblant de paix pour reparaître devant les siens.

Mon père ne me prêtait aucune attention. Il avait lâché mes épaules. Ses yeux scrutaient les profondeurs du bosquet.

Je l'imitai. Ma gorge se serra.

À vingt mètres des arbres, la main paternelle me crocheta le bras.

— Reste là.

Surprise, je le dévisageai. Il était devenu très pâle. À mon tour, j'aiguisai mes yeux et je vis l'aïeul, couché sur le dos.

— Il dort, dit mon père. Doucement. Gardons-nous de le réveiller en sursaut.

Il continua d'avancer. Je restai sur place.

Mon père réitéra son appel. Abraham Forman ne bougea ni ne répondit. Ses mains reposaient sur la Bible, posée sur sa poitrine.

— Papa !

Mon père se précipita au milieu des arbres. Il s'agenouilla auprès de l'homme allongé. Ses doigts auscultèrent les veines du cou, puis le poulx. Il s'écoula dix secondes.

Je fis quelques pas hésitants.

— Est-il évanoui ? Est-il mal en point ?

Papa se tourna vers moi.

— Retourne à la maison, ma fille. Dis à ta mère que Grand-père nous a quittés. Il a enfin trouvé le repos.

Chapitre XI

L'HYMNE AU BONHEUR

Les funérailles de l'aïeul furent modestes. La plupart de ses connaissances l'avaient précédé dans la tombe ou n'étaient plus en âge de se déplacer. M. Maxwell assista à la cérémonie, accompagné de son fils. D'autres relations d'affaires avaient jugé bon de se déplacer, ainsi que les amis de mes parents. L'Oncle Simon, j'en étais certaine, refuserait de rendre un dernier hommage à son bourreau. À ma grande surprise, il insista pour venir avec nous. À la satisfaction générale, il avait même accepté de consulter un médecin. Le docteur Spalding prescrit des antibiotiques dont l'effet fut immédiat. Fièvre abattue, toux espacée, Simon était capable de se rendre à l'église. Sa garde-robe ne comportait qu'un seul costume que Maman se fit un devoir de repasser.

Papa lui fit cadeau d'une cravate noire qu'il fallut lui apprendre à nouer. De sa vie entière, il n'avait jamais eu l'occasion de faire un nœud de cravate. On me confia le soin de nettoyer et cirer son unique paire de chaussures présentables.

Funérailles modestes, donc. À laquelle la musique apporta un lustre inattendu puisque mon père m'invita à interpréter dans l'église, après la messe, une œuvre de mon choix. Afin de donner dans ces circonstances solennelles le meilleur de moi-même, je rassemblai les quelques souvenirs positifs laissés par l'aïeul : la fierté que lui inspirait son travail, couronnée par une réussite incontestable, la puissance conservée par un homme chargé d'années, certains regards radoucis, presque affectueux, posés à la dérobee sur sa petite fille.

Tout en jouant je remarquai le visage de ma mère, transfiguré par l'orgueil, l'étincelle allumée dans les yeux de Chandler. Je me rassérénai. À la fin de la cérémonie, j'allai trouver mon ami, je le remerciai de sa présence.

— J'aurais dû t'appeler, dit-il. J'étais très occupé à chercher un quelconque enchaînement logique dans le comportement de ton grand-père.

— Mon grand-père poursuivait ses propres chimères, Chandler. Cela ne me concerne pas, et toi encore moins. Comme tu le vois, elles ont fini par le détruire.

Aucun commentaire de sa part.

— Quand retournes-tu au collège ?

— Dès demain.

Sur ces mots je le quittai pour rejoindre ma famille, réduite à trois personnes désormais : Papa, Maman, l'Oncle Simon. Le trajet entre l'église et le cimetière n'était pas bien long. Tess, la première épouse de l'aïeul, reposait auprès de son mari, disparu dans un accident. Abraham Forman, par conséquent, serait installé pour l'éternité à côté de Grand-mère Jennie.

— Voilà une compagnie qu'elle n'apprécierait pas, j'en suis sûre, fit Maman à mi-voix.

Nous échangeâmes, tous les quatre, un regard de connivence. Gravement alignés devant la fosse, nous écoutâmes l'ultime prière prononcée par le prêtre avant la descente du cercueil bientôt recouvert par les pelletées de terre. Il l'avait tant aimé, cette terre, au point de lui consacrer toute sa vie. Cet amour, elle le lui avait bien rendu. Retourner à la poussière originelle, Grand-père n'aspirait à rien d'autre.

Maman me tenait par la main. Je lui glissai quelques mots à l'oreille avant d'aller rejoindre l'Oncle Simon, parti se recueillir sur la tombe de sa mère.

Je le trouvai planté là, les yeux fixés sur la dalle comme si le visage de Tess était inscrit dans le relief du granit. De temps à autre, je le savais, Grand-père l'avait conduit au cimetière afin de fleurir la tombe.

— J'étais si jeune lorsqu'elle est morte, me confia-t-il, et chaque syllabe traînait son poids de chagrin. Je n'ai même pas conservé le souvenir de sa voix. Sans les quelques photos jaunies que m'a montrées ta mère, j'aurais oublié jusqu'à ses yeux.

— Elle survit en toi, Oncle Simon. Intacte, grâce à ton affection. Aussi longtemps que tu vivras et l'aimeras, Grand-mère Tess continuera d'exister.

Il posa sa grosse patte sur mon épaule. Peu après, une pression de ses doigts me signala qu'il était temps d'aller rejoindre les autres.

Le retour à la ferme s'effectua en silence. Chacun suivait le fil de ses pensées, toutes orientées vers le mystère qui entoure la mort d'un être proche, sa transformation en de vivante en ancêtre, le vide ainsi

créé ses conséquences spirituelles et pratiques.

J'étais enchantée de retrouver l'école. J'accomplissais avec enthousiasme la liste des devoirs à faire à la maison, et tous les professeurs prononcèrent ce jour-là des paroles immortelles. Les yeux clos, j'écoutai avec ravissement les constellations sonores dont retentissaient les couloirs et la cafétéria. Le carrousel ininterrompu des rires et des conversations, cette vulgaire rumeur de ferblanterie avait pour moi toute la poésie d'un royaume au bord de la mer. Même les regards de jalousie insistants qui saluèrent mes retrouvailles avec Chandler me procurèrent du plaisir. Quoi de plus normal, en fait ? À la façon dont nos yeux s'attachaient l'un à l'autre, tout le monde pouvait deviner la réalité de notre liaison. Pour ces demoiselles, j'avais mis dans ma poche un joli garçon, fils de banquier, promis à un bel avenir. Envieuses ? Je leur pardonnais bien volontiers.

Dans la perspective de l'audition, mes leçons particulières avec M. Wengrow se multiplièrent et prirent un caractère plus professionnel. Les partitions offertes par Chandler lui convenaient, il ne trouva rien à redire au choix des œuvres que je devais travailler en priorité, selon mon camarade. Je m'exerçais avec une intensité nouvelle. Quand arriva le jour réservé à notre duo, tout se passa à merveille. Chandler s'effaçait, de propos délibéré, il invitait notre professeur à concentrer l'essentiel de son attention sur moi.

Presque chaque soir, je jouais pour ma petite famille rassemblée dans le salon. La musique, désormais, était libre de se répandre à travers la maison, et même dans les environs. Il faisait plus chaud, l'été s'annonçait. Dans la bienveillante lumière du crépuscule, je jouais au dehors, sur la petite terrasse située derrière la maison. Il m'arrivait même d'accompagner le travail de Papa et de l'Oncle Simon. Mon violon et moi étions devenus inséparables. Quelques métayers furent engagés, stupéfaits de ce concert en plein champ qui leur était gracieusement offert.

— Il ne me surprendrait, pas qu'elle dorme avec son violon posé sur l'oreiller voisin, plaisantait mon père.

Et moi, sérieuse comme une image :

— Je le garde toujours à portée de main.

Chandler avait pris l'habitude de venir me chercher le vendredi et le samedi. Restaurant, cinéma, bavardages interminables. Il lui arrivait de venir dîner à la maison, après quoi nous faisions de longues promenades romantiques. Certaines s'achevaient sur le débarcadère. L'eau avait tiédi, affirmait-il. Et de se déchausser, et de plonger ses pieds dans le lac pour apporter la preuve de son courage tout neuf.

Le mois de mai s'achevait. Cette nuit-là, dans la somnolence de l'heure tardive, l'air nous caressait comme une brise lumineuse. Par défi, je proposai une baignade. Sitôt dit, sitôt fait. J'allai chercher deux draps de bain et en route pour le débarcadère. Sous un ciel fourmillant d'étoiles, dos à dos, nous ôtâmes nos vêtements. Plongeons simultanés. Le lac n'était pas si chaud, le choc nous arracha un cri. Comme si l'eau protégeait notre nudité, nous nous enlaçâmes, échangeâmes moult baisers. Alentour, les témoins s'en donnaient à cœur joie, criquets, grenouilles, chauve-souris. Méfiante, une chouette lançait son appel réprobateur ?

— Hou ! Hou ! Hou...

Après avoir batifolé, nous nous hissâmes sur les planches. Enveloppés dans les serviettes, nous accompagnâmes de nos rires feutrés la cacophonie des babillages, ces petits riens dont les amoureux affublent la moindre chose. Honey et Chandler étaient idiots et ravis de l'être. Livrés à l'innocence, nous glissâmes insensiblement vers le bord du précipice. Heureusement, l'aïeul me chaperonnait encore. S'il avait emporté dans l'au-delà mes larmes d'enfance et le cortège des démons domestiques, il n'en continuait pas moins à veiller sur ma virginité. Suspendu dans l'obscurité, son visage de prophète impitoyable nous observait ; ses yeux luisaient d'un éclat patibulaire.

La tête enfouie dans l'épaule de Chandler, je saisis ses mains pour mettre un terme à leur vagabondage.

— Pas ici. Pas maintenant.

— Comme tu voudras. En ce qui me concerne, ce sera avec toi ou plus jamais.

— En ce qui me concerne, ce sera avec toi, ou avec personne.

Expérience inoubliable, le désir me soufflait d'en arriver là une fois pour toutes. Qu'advient-il ensuite, ripostait la voix désenchantée de la raison. Son impatience une fois satisfaite, notre couple serait-il à l'abri de la désillusion qui menace les lendemains de « première fois », neuf fois sur dix ? Allions-nous perdre tout intérêt l'un pour l'autre ?

Les promesses de Chandler ne me rassuraient qu'à demi. Quelle fille était assez naïve pour croire, mordicus, aux promesses d'un garçon quand rien ne l'engageait à les tenir ? Je brille pour tout le monde, affirme le soleil. Qu'en pensaient les millions de miséreux condamnés à l'obscurité, les fleurs et les récoltes giflées par les rafales de grêle ? Une promesse n'est jamais qu'un espoir et qu'est-ce qu'un espoir sinon un projet d'avenir dont la réalisation, l'épanouissement exigent bien davantage que de belles paroles. La foi, des soins

incessants, une patience illimitée, l'Oncle Simon en savait quelque chose.

Étions-nous vraiment disposés à un engagement de si longue durée ? Étions-nous vraiment destinés l'un à l'autre, comme mes parents ? Que deviendrait notre amour, quand la poursuite de nos études entreposerait entre nous une distance considérable ?

Autant de questions, autant d'hésitations. Chandler allait-il se lasser, s'interroger à son tour sur la sincérité de nos sentiments réciproques ? Dans l'intervalle, la musique liait entre nous des liens autrement plus étroits, plus intimes. Aussi longtemps qu'elle serait là, nous resterions soumis à son charme, à ses sortilèges, tellement plus voluptueux que ceux de la chair, délicieux, assure-t-on, mais notoirement éphémères. Pour être tout à fait franche avec moi-même, les attouchements merveilleux imaginés par le Pr Wengrow suffisaient à mon bonheur. Si j'en croyais ses expressions faussement embarrassées, ce diable d'homme devait être conscient des effluves érotiques qui traversaient l'espace pour effleurer le pianiste et la violoniste. Il donnait parfois l'impression de se sentir en trop.

— À l'un comme à l'autre, j'ai donné ce que j'ai pu, nous déclara-t-il le soir même. Notre collaboration doit prendre fin. Il est temps de vous remettre entre des mains plus compétentes.

Son ami comptable l'avait tenu au courant. La section musique de l'Institut Senetsky organisait une ultime audition. Un seul candidat serait retenu sur les quatre en lice ce jour-là. La date prévue était le premier samedi du mois de juin, je devais me présenter en début d'après-midi.

Papa avait prévu de retenir trois billets d'avion afin d'arriver à New York la veille. La famille de Maman nous accueillerait pour la nuit. Et si j'échouais ? Que de frais engagés pour rien, pensai-je. Dans le cas contraire, si j'avais la chance insigne d'être l'heureuse élue, comment paierions-nous le tarif d'inscription exorbitant exigé par M^{me} Senetsky ? Je fis part de mes inquiétudes à mon père. Une agréable surprise m'attendait.

— Ton grand-père dirigeait l'une des entreprises agricoles les plus rentables de l'État, Honey ? Sans être un véritable Harpagon, il était près de ses sous, tu ne l'ignores pas. Il gérait sa ferme avec parcimonie, son train de vie était des plus modestes. À tous, il donnait l'impression d'être sans cesse à deux doigts de la faillite.

« Cet aspect financier, nous l'abordions rarement. Ses réponses demeuraient évasives, il me tenait dans l'incertitude. De guerre lasse, je n'insistais pas. En réalité, je n'ai jamais su combien d'argent se trouvait sur notre compte en banque. Tu le sais sans doute, il

considérait ses enfants comme des employés et nous versait un salaire. Sans les coups de semonce de ta mère, Simon et moi n'aurions jamais obtenu d'augmentations. Après son décès, j'ai demandé un rendez-vous avec M. Ruderman, chargé de nos affaires à la banque Maxwell. La vérité me fut enfin révélée.

Le visage de mon père exprimait la satisfaction ; Maman rayonnait de plaisir.

— À mon tour de te mettre au courant de notre situation, Honey. Habilement investies, les économies de Grand-père ont fait boule de neige. À ce jour, nous sommes sans doute plus riches que M. Maxwell lui-même. Ma petite, oublie les soucis d'argent, ne songe plus qu'à la musique !

Je pris le conseil au pied de la lettre. Chaque jour, en fin de journée, je passais deux heures chez M. Wengrow. Je devenais ambitieuse. La réussite de cette audition, la reconnaissance de mon talent hors du cercle étroit de ma famille et de mes proches, mon admission dans une école prestigieuse, ces objectifs étaient désormais prioritaires. J'avais besoin de remporter cette première victoire pour prendre mon essor.

J'avais passé le stade de l'incrédulité. Cette audition présenterait pour la petite native de l'Ohio une chance inouïe, une manière d'ultimatum auquel il n'était plus question de se soustraire. Une flamme nouvelle m'habitait, je comptais les jours.

Le vendredi du départ arriva enfin. Papa chargeait nos valises à bord de la camionnette. J'allai faire mes adieux à l'Oncle Simon, très occupé à dresser les plans d'un autre jardin. Le projet de la serre l'enthousiasmait, la confiance accordée par son demi-frère lui avait rendu tout son courage.

— Nous sommes prêts, Oncle Simon. La peur me tient si fort, je peux à peine mettre un pied devant l'autre.

Sans doute déchiffrat-il sur mon visage la confirmation d'une angoisse nullement exagérée. Il ramassa sur le sol quelque chose qui avait l'apparence d'un chiffon ordinaire.

— Tiens. Prends-en le plus grand soin.

Avec précaution, je dépliai le tissu. Il contenait une fleur à peine éclos, d'une blancheur immaculée.

— Elle est devenue très rare. Celles qui existent encore se dissimulent dans les vallées inhabitées de hautes montagnes pour s'épanouir à la belle saison. On la recherche, elle porte bonheur.

L'Oncle Simon n'était pas un jardinier ordinaire. Il connaissait non

seulement l'origine géographique de toutes les fleurs, mais les caractères symboliques et spirituels qui s'y rattachaient. Comment son père avait-il pu s'accrocher si longtemps à la duperie d'un Simon ignorant et vulgaire ? Il se mentait à lui-même, c'était la seule explication. L'enfant du péché se devait d'être un mal bâti, mal fagoté, une erreur de la nature. Il avait tout fait, par cruauté, pour qu'il en fût ainsi, pour obtenir le résultat inverse : un fils d'une endurance, d'une qualité exceptionnelle, nanti d'une force de caractère sans laquelle il n'aurait pu supporter les insultes subies et qui cultivait, dans tous les sens du terme, sa passion pour la beauté.

— Merci, Oncle Simon. Elle ne me quittera pas. Quand elle sera fanée, je la garderai dans un papier de soie entre les feuilles de mes partitions.

Il me remercia d'un sourire. Je me hissai sur la pointe des pieds pour l'embrasser. J'allais m'éloigner lorsqu'il me retint par le bras, geste étonnant de sa part. Je me retournai, interrogative.

— Quand tu joueras devant ces personnes, pense à mes fleurs. Penses-y très fort ; Dédie-leur ton talent. Elles te le rendront au centuple.

— Maintenant et à jamais, Oncle Simon. Je le jure.

Je courus rejoindre mes parents. Pour la première fois de ma vie, je pris le chemin de l'aéroport.

De nous trois, seule ma mère pouvait se vanter d'avoir une brève expérience de New York. En fin de compte, mon père avait opté pour l'hôtel plutôt que de déranger les cousins éloignés de ma mère avec lesquels nos rapports se limitaient à l'échange de cartes de Nouvel An. Il faisait nuit. Dans le taxi qui nous conduisait dans le centre, nous regardions de tous nos yeux, tels des enfants transportés dans un magasin de jouets. C'était une chose de voir cette mégapole sur un écran de cinéma, à la télévision, une autre de parcourir cet immense désordre horizontal et vertical, de sentir la présence gigantesque des immeubles verrouillant l'horizon d'une extrémité à l'autre, d'admirer l'arche lumineuse d'un pont ou de fermer les yeux pour absorber le cataclysme de bruit.

New York était un lieu tonitruant, étincelant d'orgueil et de témérité, un signal adressé à d'autres mondes. Je considérais, surprise, le flux incessant des hommes et des femmes qui avaient choisi de vivre là, sans se formaliser.

Une suite confortable nous attendait, située à un étage assez élevé pour offrir un panorama saisissant de Manhattan. Spectacle fascinant. La timidité, sans doute, nous retint d'aller à la recherche d'un

restaurant. Maman nous fit monter un repas léger que nous prîmes sur le guéridon, face à la géométrie illimitée des lumières. Les étoiles, remarquai-je, ne pouvaient soutenir la comparaison. Un ciel livide surplombait le halo formidable de la ville.

Mon père lui-même était trop excité pour se mettre au lit. Serrés les uns contre les autres nous regardâmes la télévision jusqu'à une heure avancée. Le rendez-vous au théâtre prévu pour accueillir les candidats à l'audition était fixé à onze heures du matin. Nous devions prendre l'avion dans le courant de l'après-midi. En cas d'échec, j'appréhendais ce retour. Maman ferait de son mieux pour me réconforter, mais rien ne pourrait effacer le sentiment de honte, la certitude d'une défaite irrémédiable. J'avais investi mon avenir sur le violon. Le Pr Wengrow s'était montré sur ce point catégorique dans la perspective d'une vraie carrière de musicienne. L'Institut Senetsky constituait mon seul espoir. On se bousculait pour y entrer, malgré les droits d'inscriptions prohibitifs. Il y avait beaucoup d'appelés, très peu d'élus. Ce soir-là, à la veille du jour qui allait sceller mon destin, je sentais mes chances s'amenuiser.

Impossible de m'endormir sans somnifère. Malgré les voisins, je sortis mon violon et jouai les deux premières pages des *Danses Roumaines*. J'avais les doigts raides ; Jamais mon archet ne l'avait semblé si récalcitrants. Je me fourrai au lit.

Après un petit déjeuner servi dans la chambre, je fis une longue toilette, bain parfumé, douche froide. À côté du lavabo se trouvait un sèche-cheveux. Maman m'avait choisi une robe « simple et de bon goût » sous un manteau de demi-saison. Le portier fit arrêter un taxi. Peu de paroles furent échangées pendant le trajet. Nous regardions défiler une ville peut-être amenée à jouer un rôle considérable dans ma vie. En réalité, je ne regardais rien. Mes yeux flous n'accrochaient aucun visage, aucune enseigne de magasin. Dans l'effarement, l'épouvante du désastre à venir, je ne voyais rien, je ne pensais à rien. Mon pouls battait son rythme de tempête. Aurais-je seulement la force de soulever mon instrument ?

Ma mère me surveillait du coin de l'œil. Sa main chercha la mienne.

— Si tu échoues, ce n'est pas la fin du monde, Honey. Tu as le trac, quoi de plus normal ? Sans doute s'évanouira-t-il comme par magie quand tu monteras sur l'estrade. Nous serons là, ces gens ne sont pas plus impressionnants que le Pr Wengrow. Joue devant eux comme tu as l'habitude de le faire. Avec beaucoup d'ardeur et de simplicité. Quand tu auras fait de ton mieux, nous attendrons le verdict et nous l'accepterons. Songe à ta mère, dix-huit ans, quelques mots d'anglais

en poche, lorsqu'elle a débarqué du bateau. Je tremblais de peur, moi aussi. Retour en Russie ? Trop tard. Il me fallait aller de l'avant. (Elle adressa un sourire à mon père.) Je ne regrette rien. Honey, tu as toutes les chances d'être choisie. Ne les gaspille pas. Garde confiance en toi.

— Plier, mais ne pas rompre, marmonnai-je.

Une des maximes favorites de Papa.

— Exactement.

Le théâtre dans lequel nous entrâmes était vide. Personne dans le hall pour nous accueillir. L'espace d'un instant, pris de court, nous tournâmes en rond, inspectant les affiches, le carrelage blanc, le comptoir désert, d'un regard distrait. Papa consulta sa montre.

— Tu étais convoquée à onze heures, n'est-ce pas ?

— Onze heures précises, c'était spécifié dans la lettre.

Maman la sortit de son sac et la brandit comme le témoignage de sa bonne foi à la barre des témoins. Cette lettre, nous l'avions lue plus de cent fois.

Une porte s'ouvrit à la volée sur la droite. Elle livra passage à une dame filiforme, brune, les cheveux coupés au carré, une frange nette au ras des sourcils ; ses talons aiguilles résonnaient sur les dalles.

— Bonjour. (Elle jeta un coup d'œil sur une feuille de papier, peut-être la liste des candidats.) Vous devez être Honey Forman ?

Elle avait de grands yeux bruns, le nez en bec d'aigle ; Ses lèvres minces, fardées d'un rouge vif, frémirent aux commissures dans l'amorce d'un sourire qui ne tint pas ses promesses.

— En effet, répondis-je.

— Pardonnez-nous ces quelques minutes de retard. Je vous en prie, veuillez entrer dans la salle. Un pupitre vous attend sur le plateau. Installez vos partitions, commencez à jouer dès que possible.

Je dévisageai mes parents, interloquée. Ces manières de Carabosse ne convenaient pas plus à la mère qu'à la fille.

— Je suis Madame Forman, la mère de Honey, annonça Maman d'un ton glacial. Et voici son père, Isaac Forman.

Les yeux de chouette s'agrandirent encore.

— Bien sûr. Je me présente. Laura Fairchild, la collaboratrice de M^{me} Senetsky. Entrez, monsieur et madame Forman. Prenez place dans la salle.

Comment M^{me} Senetsky traitait-elle ses employés ? Celle-ci

semblait au bord de la dépression. Certainement plus fébrile que moi.

Maman m'interrogea du regard. N'obtenant aucune réponse de ma part, elle haussa les épaules, comme si Laura Fairchild était un cas désespéré. Cette réaction de bon sens me rendit le sourire. Sur un signe de tête de Maman, je les précédai à l'intérieur.

Tout était plongé dans l'obscurité, hormis le halo de lumière d'un projecteur braqué sur le pupitre. Quand nos yeux se furent accoutumés, je distinguai une silhouette assise dans le fond. Une femme vêtue de sombre, les cheveux relevés en un chignon extravagant.

Elle se tenait très droite, très immobile. Un mannequin, me demandai-je.

Toujours à cran, Laura Fairchild me montra la scène, le pupitre, le projecteur.

— Prenez place, mademoiselle. Nous sommes en retard, je crois vous l'avoir signalé.

Mes parents choisirent deux sièges situés au bord de l'allée, non loin du plateau. J'espérais ne pas être trop aveuglée par le projecteur pour pouvoir les discerner.

Vivement, je gravis les marches. J'ouvris le porte-documents, déposai la première partition. Mes mains mal assurées laissèrent s'échapper un feuillet aussitôt ramassé. Je découvris alors l'empreinte laissée par la fleur de l'Oncle Simon. Cette coïncidence me parut un signe d'excellent augure. Je me calmai sur-le-champ. Mine de rien, je suivais les consignes de M. Wengrow. Respirer très lentement, ralentir les gestes, se concentrer sur l'œuvre à interpréter. Comme je l'avais fait un million de fois, je sortis le violon de son étui, l'archet. J'accordai l'instrument.

Je fis quelques exercices pour me chauffer les mains. Silence. J'exhalai un profond soupir. Le Pr Wengrow avait longuement insisté sur mon maintien. « C'est très important. Tenez-vous droite, donnez l'impression d'une parfaite aisance, même si vous êtes loin de la ressentir. »

Alors s'élevèrent les premiers accords de *La Sonate*. Beaucoup trop lents, je le savais. Bartok et moi n'étions pas encore en parfaite harmonie. La faute de cette maudite Fairchild. A-t-on idée de précipiter ainsi les jeunes candidates venues de l'Ohio ? La salle n'était qu'un gouffre d'ombre où j'apercevais le tailleur gris clair de Maman. Je me remémorai la ferme, l'Oncle Simon. Le miracle s'accomplit : les sièges vides des premiers rangs se couvrirent de fleurs, les oiseaux de paradis voletaient de-ci de-là. Les marguerites inclinaient leurs

corolles blanches sur le bleu intense de myosotis (aussi appelés herbe d'amour, oreilles de souris, m'avait enseigné l'Oncle). Des iris de toutes nuances peuplaient les rangs latéraux, l'arôme du jasmin chatouillait mes narines. Simon avait tenu sa promesse. Le ravissement m'envahit peu à peu. Un sourire béat, qui n'aurait sûrement pas reçu l'approbation du Pr Wengrow naquit sur mon visage. La musique me saisit de plein fouet, chant d'allégresse, jubilation. Cet état d'émerveillement subsistait jusqu'à la dernière note de la *Danse Hongroise*.

Comme sur un signal, la fatigue fondit sur moi. J'étais vidée, liquidée, au bord de l'effondrement. Je restai face aux ténèbres, le violon d'une main, l'archet de l'autre, le visage défait. Encore quelques instants et mes jambes flageolantes refuseraient de me soutenir.

— Merci ! hurla Laura Fairchild.

Le projecteur s'éteignit charitablement. Dans le lointain, une porte s'ouvrit et se ferma. Puis je vis mon père, au pied de l'escalier, les bras tendus vers sa fille défaillante.

— Honey, c'était magnifique. Jamais encore tu n'avais joué de cette façon.

Je n'étais pas en mesure de poser une question ou d'émettre un doute. Maman, de toute façon, ne m'en n'aurait pas laissé le temps.

— Si cette M^{me} Senetsky refuse ta candidature, elle ne mérite pas sa réputation !

Quelle chance d'avoir des parents aussi fabuleux !

Je reprenais mes esprits. Telle fut ma première pensée. Maman ne décolerait pas. On nous avait reçus comme des saltimbanques, sans même nous remercier d'avoir fait le voyage depuis l'Ohio, sans prendre la peine de nous expliquer la suite des événements, positive ou négative.

Dans le taxi, Papa se contentait de me serrer contre lui.

— Nous serons avertis par courrier, probablement, bougonna-t-il.

— Tout de même, reprit Maman, remontée à fond, cette M^{me} Senetzky aurait pu se présenter, prononcer quelques mots d'encouragement, que sais-je... Quelle sorte d'école dirige-t-elle ? M'a tout l'air d'être un baigne administré par un despote. J'ai l'intention d'en toucher un mot à M. Wengrow à la première occasion.

Mon père se sentit obligé d'intervenir. La « furia slave » se faisait menaçante.

— Ne lui adresse aucun reproche, surtout. Cet excellent professeur a cru bien faire en mettant notre fille sur la liste des candidates. Il n'est pas responsable de l'accueil reçu.

Maman secoua la tête, au comble de l'indignation.

— Les New Yorkais ! Quelle engeance ; Tout compte fait, Honey, cette solution n'était peut-être pas la bonne.

Ma mère, telle que je croyais la connaître, préparait le terrain de l'inévitable déception. L'affection maternelle faisait feu du premier prétexte, l'indélicatesse de M^{me} Senetsky. Autant mettre un pansement sur le genou du gamin qui va se casser la figure. Je voyais les choses autrement. Pas question de sombrer dans l'amertume si la réponse était négative. Pas question de fouler au pied un rêve auquel j'avais cru au point de lui consacrer dans l'enchantement trois mois de mon existence, pour ne rien dire des années précédentes. Je n'avais rien de commun avec le renard de la fable, incapable d'attraper les raisins. Il se console en déclarant que les fruits devaient être immangeables.

Être admise dans une prestigieuse école de la capitale, c'était un fantasme digne de toute musicienne ambitieuse ; recalée, je n'en conserverais pas moins la nostalgie de cet apprentissage idéal.

Le temps filait à toute vitesse vers les examens de fin d'année. Tous les élèves y compris les plus fanfarons, ceux qui avaient clamé à longueur de mois leur soulagement d'échapper enfin à ce « trou perdu » adoptaient l'attitude moins bravache de bleusailles effrayées à l'idée de devoir endosser l'uniforme pour se retrouver transportées sur le champ de bataille universitaire. Les visages trahissaient l'incertitude, le désarroi. Plaisanteries, vantardises, projets mirobolants n'étaient plus à l'ordre du jour. Les conversations traversées de silence viraient à la morosité.

Les aiguilles de la grande horloge n'en continuaient pas moins de tourner. Bientôt, pour tous ces adolescents sonnerait l'heure fatidique. Il leur faudrait rompre les amarres, quitter la protection du nid familial. Livrés à nous-mêmes, nous serions obligés de faire face, de nous lancer sur ce qu'il est convenu d'appeler l'océan de la vie. Les uns pour se fracasser contre les récifs, les autres pour fendre les flots hardiment et cingler vers le succès. Pour l'instant l'horizon restait imprévisible et le doute nous rendait pusillanimes. Un regain de l'enfance perdue nous restituait des sourires, des pudeurs, des accès de faiblesse.

Pour Chandler et moi, sous la fuite des jours, un autre événement cheminait vers sa triste échéance : la fin, tout au moins le bouleversement de notre tendresse naissante. Son calendrier était d'ores et déjà établi. Peu après l'examen de fin d'année, avant de

s'inscrire dans un établissement quelconque, il avait décidé de suivre des cours d'orientation professionnelle. En dépit de nos affinités, de nos serments, de l'attirance que nous éprouvions l'un envers l'autre, cette première séparation allait-elle sonner le glas de notre amour ?

Au grand dam du Pr Wengrow, mon compagnon se croyait incapable d'assumer une carrière musicale. Cette réticence inexplicable le laissait le bec dans l'eau. Que faire de son existence ? Chandler collectionnait les bonnes notes dans presque toutes les matières – hormis l'espagnol – sans avoir de goût pour aucune en particulier. Son ambition seule le guidait. Et le travail ne lui faisait pas peur, bien au contraire. Nous allions donc nous trouver à des milliers de kilomètres l'un de l'autre, engagés dans des voies très différentes, à la merci d'un coup de fil, d'étreintes volées entre de nouveaux départs, chacun de son côté. Le sujet, entre nous restait tabou ; jamais il n'était question de l'avenir. Comme si nous savions déjà que tout était perdu, la peur assombrissait nos rencontres, altérait nos paroles, donnait à nos baisers un parfum d'amertume.

En ce jeudi précédant la remise des diplômes, à midi pile retentit la sonnerie du téléphone. Maman décrocha. Elle poussa une exclamation tellement stridente que je songeai aussitôt à quelque nouvelle catastrophe. Pas mon père ou l'Oncle Simon. Non, ceux-là étaient immortels. Chandler, plutôt. Chandler ou l'un des siens. Malade, accidenté, mort ? Ainsi, tout allait recommencer, la douleur, les larmes, le cimetière... Je dégringolai les marches. Son visage me rassura sur-le-champ. Bouleversé, mais rayonnant comme l'astre à son zénith.

— M. Wengrow, fit-elle. Tu es admise à l'Institut Senetsky, Honey. Je le savais, je le savais ! Ton professeur veut te féliciter.

Elle me tendit le combiné. Je restai pétrifiée. Je n'aurais pas été plus fière si ma mère m'avait confié le soin de porter le flambeau des Jeux olympiques. Ou mieux encore, j'étais chargée d'apporter la lumière au monde, de l'arracher aux ténèbres de l'ignorance. Les prières de Maman avaient été exaucées. La magie de l'Oncle Simon avait opéré. Je récompensais la confiance que mon père plaçait en moi.

Maman me fit les gros yeux. Je saisis le combiné.

— Monsieur Wengrow ?

— Honey, je suis fou de joie. Compliments, jeune fille, je n'en attendais pas moins de vous. Je regretterai toute ma vie de ne pas avoir assisté à cette audition. Votre jeu a impressionné M^{me} Senetsky. Une chance extraordinaire s'offre à vous, Honey. Ce n'est qu'un commencement, bien sûr. Il faudra beaucoup travailler, mais vous

pouvez envisager l'avenir d'un œil plus serein. Contrats, engagements, attendent l'immense majorité des étudiants issus de cet établissement. L'échec de quelques-unes ne peut être attribué à l'enseignement dispensé là-bas. S'ils perdent pied, c'est que la voie du succès est longue, semée de concours difficiles et que le rêve semble parfois inaccessible. Pour les plus faibles, l'abandon vaut mieux que la lutte. Honey Forman est d'une autre trempe. Dans quelques jours, vous recevrez un complément d'informations. Je suis fichtrement content et pas peu fier d'avoir contribué à votre premier triomphe. (Après un bref silence, sur un ton plus mélancolique, il ajouta :) Quand vous serez riche et célèbre, ne m'oubliez pas.

— Comptez sur moi, monsieur Wengrow. Sans votre savoir, votre amour de la musique, votre géniale intuition, M^{me} Senetsky n'aurait jamais entendu parler de moi. Entre Honey Forman et le Pr Wengrow, c'est à la vie, à la mort. Je vous dois tout !

Je raccrochai, les larmes aux yeux. Un flot de larmes, elles auraient pu remplir une oasis à sec. Maman me donna l'accolade des vainqueurs. Main dans la main, nous prîmes le chemin du champ de trèfles, où tôt ce matin s'étaient rendus Papa et l'Oncle Simon.

Mon père n'était pas d'un caractère exubérant, Dieu sait. Son enthousiasme me révéla l'importance qu'il avait accordée en secret à cette audition.

Nous allions faire une bombe à tout casser, s'exclama-t-il. Ce soir nous dînerions en ville, dans un restaurant de luxe. Nous y laisserions une ardoise qui ferait se retourner l'aïeul dans sa tombe !

Même l'Oncle Simon se joignit à notre liesse. À l'oreille, je lui murmurai que ses fleurs m'accompagneraient partout, en tout lieu, en tout temps, jusqu'à la fin. Il me souleva, me serra sur sa vaste poitrine, me reposa aussi délicatement qu'un vase de cristal.

De retour à la maison, j'appelai Chandler. Une demi-heure plus tard, sa Mercedes dévalait notre allée cabossée. Tout naturellement, nous nous retrouvâmes au bord du lac.

— Je suis enchanté, Honey. Pourtant, ce n'est pas une surprise. Pas plus que M. Wengrow, je n'ai douté de toi un seul instant.

— Tout le contraire de moi. Je ne m'y attendais pas, je n'espérais plus rien. Cette femme ne m'a pas même adressé la parole. Après m'avoir écouté, elle est partie.

— L'habitude, Honey. Cette audition, pour elle, c'est affaire de routine. Et d'oreille. Et de regard. N'oublie pas le conseil de notre professeur. Savoir se tenir en scène ; Il fait plutôt froid, dans les coulisses du monde du spectacle, destiné à procurer tant d'émotion

aux spectateurs, aux auditeurs. Tu t'y feras vite. D'ici deux ou trois ans, les premiers prix te laisseront blasée. Et si tu loupes un concours, pour une raison ou pour une autre, n'en fais pas un drame. Oublie et continue, ton talent reste intact.

Je m'écartai afin de le dévisager, surprise.

— Tu déroules devant moi une vie de galérien. Où est le plaisir ?

— Dans la musique, toujours. Dans les applaudissements. Accessoirement, dans un train de vie luxueux si tu arrives au sommet.

— Parlons de toi. J'espère que la vie, telle que tu la choisiras, te réservera des satisfactions plus immédiates et plus substantielles.

— C'est déjà fait. Ta belle personne comble tous mes vœux.

Cette réponse appelait des baisers plutôt que des mots, quelques mordillements d'oreille et autres fariboles d'amoureux. Nous demeurâmes longtemps enlacés, face à la verdure énigmatique du lac. Parfois, un poisson bondissait hors de l'eau, la surface se creusait de cercles concentriques. Silencieux, nous les regardions se refermer. À l'ouest, les nuages se dispersaient, le bleu se répandait à l'infini.

Je hasardai une question qui me tenait à cœur.

— Auras-tu le temps de me rendre visite à New York ?

Il m'adressa un clin d'œil.

— Contente-toi de siffler, j'accours.

— C'est absurde, je n' imagine pas pouvoir me passer de toi, Chandler.

— Espérons qu'il en sera longtemps ainsi.

Les doigts entrelacés, nous regagnâmes la maison. Maman se fit un devoir de l'inviter à notre « bombe à tout casser ». Il déclina, sous prétexte qu'il devait accompagner ses parents à une soirée prévue depuis longtemps.

Après son départ, Maman resta songeuse.

— Ce gosse ne semble pas heureux. Les choses vont s'arranger pour lui, espérons-le.

— J'en suis sûre. Il est si doué. Il n'aurait jamais dû abandonner le piano.

— Une raison impérieuse l'a poussé à prendre cette décision, Honey. Nous n'en saurons jamais plus. S'il est optimiste, il s'en sortira. Ses parents sont aisés, ils l'aideront de leur mieux. Souviens-toi, ne perds jamais confiance, garde l'espoir chevillé au corps. Les défaitistes, les broyeurs de noir seront toujours vaincus. Aveuglés par l'anxiété, ils

ne voient pas l'ange qui passe près d'eux, la main tendue.

Elle était si belle. Je l'aimais tant.

— Ton conseil est excellent, maman, tout le monde n'a pas ta sagesse.

— Avant de l'acquérir, j'ai dû surmonter mon content de malheurs, petite. Le jour de ta naissance, la confiance ne m'a plus quittée.

ÉPILOGUE

Quand arriva le jour de la remise de diplômes, on aurait juré que le collège était peuplé d'étudiants heureux, trépidant sur les starting-blocks, à l'aube d'une vie nouvelle. Envolées, toutes les craintes de ces dernières semaines. L'avenir souriait à tout le monde.

L'Oncle Simon avait apporté une charretée de fleurs pour décorer l'estrade. Il se chargea lui-même de l'installation. Son initiative déclencha l'admiration générale. Jamais le collège n'avait arboré de plus belles couleurs.

Le professeur de musique, responsable du spectacle, me pria d'interpréter une œuvre en solo. Je proposai un duo avec Chandler.

Le professeur ne put réprimer une moue dubitative. Jamais Chandler Maxwell n'avait daigné participer aux festivités scolaires. Il fit une exception, conscient que nous n'aurions pas avant longtemps l'occasion de jouer à nouveau ensemble. Un tonnerre d'applaudissements salua la Sonate de Beethoven.

Le principal remit les diplômes. Il annonçait, chaque fois, à quelles études se destinait l'élève récompensé. Mon admission dans l'institut le plus prestigieux des arts de la scène fit grande impression.

— Regardez-la bien, retenez son nom, dit le principal. Vous entendrez parler d'elle et plus tôt que vous ne pensez.

Maman se redressa, toute vibrante de fierté. Comment ne pas s'extasier devant les sourires jumeaux de Papa et de l'Oncle Simon ?

Plusieurs cocktails terminaient la journée, dont le plus élégant avait lieu chez les Maxwell. Chandler et moi fîmes là une brève apparition avant de nous éclipser sous prétexte que nous étions attendus ailleurs. Accaparés par leurs amis, ses parents n'y voyaient aucun inconvénient. Peu importait la présence ou l'absence du fils. Sa mère était aux anges. Le rôle d'hôtesse suffisait à combler ses désirs.

— Une seconde de plus dans cette ambiance de fous et j'explosais, confessa Chandler lorsque nous eûmes franchi la porte.

Son rire sonnait faux. La Mercedes mit le cap sur la ferme. Direction, le débarcadère. Chandler avait apporté une couverture sur laquelle je m'allongeai à côté de lui. Au-dessus de nous tournait la

grande roue des constellations dont je serais bientôt privée.

— Des gens habitant le même hémisphère peuvent être séparés par une distance considérable, murmura Chandler. Il leur suffit de lever les yeux pour contempler les mêmes étoiles. Là, cet amas scintillant, à la verticale de nos têtes.

— Je le vois.

— Cette constellation s'appelle Cassiopée. Adoptons-la, veux-tu ? Chaque fois que nous la verrons, faisons le vœu de penser l'un à l'autre. Peu importe le lieu, la date, les circonstances.

— Le vœu est fait. Je ne l'oublierai pas.

Un grand frisson me parcourut. Je rabattis la couverture sur moi. Chandler Maxwell venait de me dire adieu.

— Un jour, tu seras célèbre, reprit-il sur un ton lugubre. Ton nom et ta photo illustreront les pochettes de disques. Tu seras interviewée à la télévision, dans les revues spécialisées. Tu donneras des concerts dans le monde entier.

Je me redressai, piquée au vif.

— Tu lis dans le marc de café, à présent ? Cesse donc ces sottises, tu finiras par me porter la guigne. Écoute-moi plutôt. Jusqu'à présent, j'ai accédé à toutes tes requêtes. Tu me connais, je tiendrai parole. À mon tour, je voudrais te demander une faveur. De deux choses l'une : ou tes cours d'orientation te révèlent une vocation inattendue, le droit, la haute finance, la biologie, que sais-je, et tout ira pour le mieux, ou tu t'inscris dans l'université de ton choix pour rassurer ton père et t'assurer qu'il veillera sur tes revenus. Dans le même temps, rien ne t'empêche de demander à l'excellent M. Wengrow, navré de ta dérobade, une recommandation auprès d'un éminent professeur. Tout en suivant tes cours à l'université, jette-toi à corps perdu dans la musique. Dans un cas comme dans l'autre, rien ne t'empêche de me rejoindre à New York au plus vite.

Il hésita, chercha l'inspiration dans la contemplation de Cassiopée.

— Ce n'est pas si simple, Honey. Je ne brûle pas du feu sacré, comme toi. Cette grâce n'est pas accordée à tout le monde.

— Affaire de volonté, tu le sais mieux que moi.

Chandler n'avait pas le cœur d'envisager son avenir. Il préférerait me couvrir de baisers.

— J'aime Honey Forman. Jamais je n'en aimerai une autre. Pas ainsi, en tout cas. Un tel miracle n'arrive qu'une fois dans la vie.

Il faisait très sombre. La grange ne diffusait aucune lumière depuis

que l'Oncle Simon avait emménagé avec nous. À la lueur de la petite lampe située sur la véranda de la cuisine, je scrutai le visage de mon ami.

— Je n'en attends pas moins de toi, Chandler. Il faut y mettre du tien pour que nos désirs s'accomplissent. Encore une fois, pourquoi ne pas organiser ta première année universitaire de façon à pouvoir me retrouver ? Ou bien te paies-tu de mots ? M'en voudrais-tu parce que je me suis refusée à toi, comme il est écrit dans les livres ? Tu me prends pour une petite allumeuse ?

J'étais parvenue à le dérider, je m'en félicitai. Son premier rire depuis que nous avions quitté le « cocktail Maxwell ».

— Quelle idée te fais-tu des garçons ! Nous ne sommes pas tous des croqueurs de petites filles. En revanche, je mentirais en affirmant que le sexe est absent de mes préoccupations. Peu de filles auraient offert une résistance aussi opiniâtre. Sans me vanter, peu de garçons auraient fait preuve d'une telle patience. Si ce n'est pas de l'amour...

De toute évidence, en cette soirée déjà lointaine, interrompue par l'apparition de grand-père, j'avais privé mon compagnon de l'assouvissement d'une satisfaction élémentaire, néanmoins essentielle. De toute évidence, sans ce fantôme providentiel, nos relations auraient suivi un autre cours, plus banal. Nous n'en étions plus là, je pouvais m'exprimer en toute franchise.

— Ma pudeur, si le mot te convient, mets-la sur le compte de mon éducation, des rapports de confiance entretenus avec tous les membres de ma famille. Même l'aïeul, à sa façon démoniaque, nous a rendu service sans le savoir. Peut-être en était-il conscient, peut-être lui devons-nous d'avoir sauvegardé notre affection dans toute son intégrité. De son vivant, sa rigueur morale m'influençait malgré moi.